

DISSERTATION

S U R

LE TÆNIA,

O U

VER - P L A T.

DISPATCH

FOR

THE SECRETARY

OF

THE STATE

DISSERTATION
S U R
L E T Æ N I A
O U
V E R - P L A T ;

*Dans laquelle on prouve que ce Ver
n'est pas Solitaire ;*

A V E C

UNE LETTRE SUR LA POUDRE
de Sympathie , propre contre le Rhumatisme
simple ou gouteux. On y a joint la manière
de l'apprêter & de s'en servir , & le Discours
prononcé par M. le Chevalier Digby sur
l'efficacité de cette Poudre.

*Par CHARLES DIONIS , Docteur-
Régent de la Faculté de Médecine en l'Uni-
versité de Paris.*



A P A R I S ,

Chez P. G. L E M E R C I E R , Imprimeur-
Libraire, rue Saint-Jacques au Livre d'Or.

M. DCC. XLIX.

Avec Approbations & Privilège du Roy.





A

MONSIEUR
VINSLOW,

DE L'ACADEMIE ROYALE
des Sciences de Paris; &
Professeur Royal en Anatomie
au Jardin du Roy, Censeur
Royal des Livres, Docteur-
Régent & ancien Professeur
d'Anatomie aux Ecoles
de la Faculté de Médecine
de Paris.

MONSIEUR,

*Je ne pouvois mieux adresser
les réflexions que j'ai faites sur*
à iiij

E P I T R E.

le Tænia , appelé *Ver solitaire* ,
qu'à vous , de qui M. Andry a
plusieurs fois avoué devant moi ,
qu'il tenoit la plupart de ses dé-
couvertes sur ce *Ver*. En effet ,
combien n'avez-vous pas passé de
vos momens les plus précieux avec
lui à l'examen le plus scrupuleux
des moindres parties du Tænia ;
ne vous êtes-vous pas donné la
peine de le dissequer vous-même ,
avec toute l'attention possible ;
n'en avez-vous pas fait votre
rapport à l'Académie des Scien-
ces ; & à qui mieux qu'à vous
pouvoit-on s'adresser , & qui fût
plus au fait de cette fine Ana-
tomie , dont vous avez montré
qu'il résulte tant d'utilité , dans
cette sçavante Thèse que vous

E P I T R E.

avez fait soutenir dans les Ecoles de Médecine de Paris ; qui a pour titre : *An ex Anatome subtiliori, ars medica certior ?* Quel génie , quelle supériorité ne remarque-t-on pas dans vos Ouvrages ; que de lumières n'avez-vous pas répandues dans l'Anatomie ; quel sçavant Traité n'avez-vous pas donné à ce sujet , où les Ecoliers & les Maîtres apprennent également à s'instruire ; quelle modestie dans tout ce qui émane de vous ! Quelle bonté , quel accueil ne trouve-t-on pas auprès de vous lorsqu'on vous consulte sur quelque doute ! N'ai-je pas depuis peu éprouvé ce que j'avance , ne vous êtes-vous pas vous-même donné la peine d'examiner & de disséquer

E P I T R E.

*avec moi le Tænia ou Ver plat ;
qui fait le sujet des réflexions que
je donne aujourd'hui au Public ,
& qui ont pour but l'éclaircisse-
ment d'un fait qui a échappé à M.
Andry , & dont cependant la dé-
couverte lui est dûe , puisque je ne
la tiens que des observations que
j'ai faites d'après ce sçavant Mé-
decin , & des lumières que j'ai
reçues de lui ? J'y joins aussi celles
que j'ai puisées dans ces sçavans
entretiens que vous aviez souvent
avec lui, & où comme vous sçavez
je ne manquois pas de me trouver.*

*J'ai l'honneur d'être avec l'at-
tachement le plus inviolable ,*

MONSIEUR,

Votre très-humble & très-
obéissant serviteur &
Confrere , DIONIS.

DE



DE L'ORIGINE
DU TÆNIA,

O U

VER-PLAT,

connu sous le nom de

VER SOLITAIRE,

*Avec des Observations qui prouvent
que ce Ver n'est pas Solitaire, &
que, quoiqu'il soit déjà sorti du
corps, on peut en être encore atta-
qué une seconde fois.*

 I les Vers ne sont pas la cau-
se de toutes les Maladies ;
il faut avouer du moins
qu'ils en occasionnent beaucoup, dont
souvent on n'a pas soupçonné qu'ils

A

pussent être l'origine. Un véritable Médecin est donc obligé de s'appliquer à connoître les Maladies des Vers, s'il veut s'acquitter, comme il faut, d'une profession qui le doit rendre également utile à toutes sortes de Malades; ce sont sans doute ces motifs qui ont engagé M. Andry, ancien Doyen de la Faculté de Médecine de Paris, mon beau-père, à donner au Public son sçavant *Traité de la Génération des Vers dans le Corps de l'Homme*, Ouvrage généralement applaudi des Sçavans, & rempli de recherches curieuses, qui paroissent ne rien laisser à désirer de plus à ce sujet.

Il paroîtra peut-être étonnant que je m'élève aujourd'hui contre le sentiment de M. Andry, & que je soutienne que le *Tania*, ou Veraplat n'est pas Solitaire. Mais n'est-il pas permis dans la République des Lettres, d'être d'un avis contraire à

ceux-mêmes que nous reconnoissons les plus sçavans ? d'ailleurs les lumières que j'ai puisées chez M. Andry, les observations que j'ai eu lieu de faire, pendant l'espace de douze ans que j'ai vécu avec lui, celles que j'ai faites depuis sa mort, jointes à l'expérience qui confirme ce que j'avance, tout cela me donne lieu de croire que je suis en état de prouver que le *Tania*, nommé Ver-solitaire par M. Andry, n'est pas seul dans le corps, & que quoiqu'il soit une fois sorti, on en peut encore être attaqué.

Le Ver-plat, que M. Andry nomme solitaire, ressemble à un grand ruban ; il se nourrit dans les menus intestins & se nomme *Tania*, mot qui signifie une bandelette plate & longue. Ce Ver a cette même forme, & son corps est articulé. Selon M. Andry, il y en a de deux espèces ; il dit que la seconde espèce qui a été

(1) Génér. inconnue à Hippocrate (1), n'est ve-
des Vers nue à sa connoissance (2) que long-
page 386.

(2) Idem temps après la première ; nous ajoutons qu'il y en a une troisième espèce qui a été absolument inconnue à M. Andry , & que le hasard m'a fait découvrir.

Le *Tania* de la première espèce a les articles fort éloignés les uns des autres , vers le milieu de son étendue , & fort serrés aux deux extrémités , principalement à celle où est la tête : cette tête ressemble à un petit pois aplatti , mais qui n'en a au plus que le tiers du volume ; le col est extrêmement délié & étroit.

Le *Tania* de la seconde espèce a les articulations moins relevées , & beaucoup plus pressées les unes vers les autres : il a des mammelons presque imperceptibles , & outre cela une longue suite de nœuds , qui s'étendent en forme d'épine , en sorte que ,

selon M. Andry , il y a deux espèces de *Tænia*, sçavoir le *Tænia* à épines, & le *Tænia* sans épines.

La troisième espèce de *Tænia* qui a été inconnue à M. Andry , est le *Tænia* à enveloppe ; en effet , cette espèce de *Tænia* qui paroît d'abord semblable à un autre Ver , est enveloppé d'une peau , qui lui donne la figure longue & quelquefois demi-ronde , mais lorsqu'il est dépouillé de cette peau , & qu'il vient à se développer , il prend alors sa figure naturelle qui est d'être plat ; semblable à l'enfant renfermé dans l'*Amnios* , mais qui venant à se développer & à s'étendre , prend alors sa figure naturelle. Plus ce *Tænia* est grand & gros dans son enveloppe , plus aussi diminuant en longueur , il augmente en rondeur , ce qui fait que l'on rend quelquefois ce Ver en peloton , lequel étant développé se

trouve être long de plusieurs aulnes : aussi remarque-t'on que l'on ne rend jamais de paquet de *Tænia* , sans qu'il ne se trouve une enveloppe.

Cette troisième espèce de *Tænia* que nous nommerons *Tænia à enveloppe* , a les articulations moins éloignées que la première espèce , & plus relevées que la seconde ; il n'a ni nœuds ni épines.

Après cette description du *Tænia* , il faut tâcher d'en trouver l'origine , & voir de quelle façon ce Ver se développe dans le corps : car il ne suffit pas d'être assuré de sa structure , il faut découvrir comment il prend naissance ; & pour cela il faut d'abord examiner l'origine des Vers en général , & voir ensuite si le *Tænia* s'engendre de la même façon que les autres Vers.

Il est inutile de s'arrêter à combattre le sentiment de ces Philosophes ,

qui prétendent que plusieurs insectes peuvent s'engendrer de la seule corruption , par une combinaison fortuite de matiere , sans aucune semence. Je crois , avec *M. Andry* , que les Vers s'engendrent dans le corps par le moyen d'une semence qui y est entrée , & dans laquelle ils sont renfermés : il s'agit d'expliquer comment cette semence de Vers peut être portée dans le corps de l'homme.

On sçait qu'il n'y a rien dans la nature ; où les semences des insectes ne se puissent insinuer , & qu'elles peuvent entrer dans le corps par le moyen de l'air & des alimens ; or comme la chaleur suffit pour faire éclore les Vers contenus dans ces œufs , quand ces mêmes œufs rencontrent une matiere convenable , il est facile de comprendre qu'il en peut éclore de diverses espèces dans le corps de l'homme , selon les différentes matières qui

s'y trouvent. Ces œufs étant comme les graines des végétaux , dont les unes germent dans de certaines terres, & les autres dans d'autres ; en sorte qu'une personne dont le corps abondera en une certaine humeur , fera éclore des Vers d'une certaine sorte : celui dont le corps abondera en une autre humeur , en fera éclore d'une autre sorte ; & celui enfin en qui il n'y aura aucune humeur propre pour les œufs des Vers , n'en fera éclore aucun , & sera exempt de Vers , semblable en cela , à une terre qui n'étant pas propre pour certains grains , en pourra être toute ensemencée , sans qu'aucun puisse y germer.

Après ce que je viens de dire de l'origine des Vers en général , il faut rapporter le sentiment de *M. Andry* sur l'origine du *Tania*.

» Il semble d'abord , dit *M. Andry*,
» qu'il suffise pour comprendre la pro-

» duction du *Tænia* de supposer que
 » le Malade ait bu ou mangé quelque
 » chose, en quoi le germe de cet in-
 » secte fut renfermé, soit que le Ver
 » qui aura jetté cette semence ait vécu
 » dans le corps d'un autre homme, ou
 » ailleurs; je dis donc, *continue M.*
 » *Andry*, que pour la génération du
 » Ver dont il s'agit, il a suffi que le
 » Malade ait avalé quelque chose en
 » quoi fut la semence de cet insecte,
 » & si l'on me demande comment
 » cette semence pourroit se trou-
 » ver dans les alimens, je répondrai
 » qu'il n'est pas plus difficile qu'elle
 » s'y trouve que la semence d'une
 » infinité d'autres vers, qui sont dans
 » les fruits, dans le fromage, dans les
 » herbes, & ne pourroit-on pas dire
 » de plus que la semence de ce Ver a
 » peut-être passé avec la substance du
 » pere dès le temps de la conception :
 » enfin le germe de ce Ver peut avoir

» été dans celui du fœtus, ainsi lorsqu'
» que cet insecte a été introduit
» dans le corps, soit par les alimens
» ou de la manière que l'on vient de
» dire, il est à supposer qu'il y a ren-
» contré toute la nourriture nécessaire
» à son accroissement. »

Il paroît que de l'aveu même de *M. Andry*, le *Tania* s'engendre dans l'homme comme tous les autres Vers, & qu'il suffit pour comprendre sa production de supposer que le Malade ait bu ou mangé quelque chose qui renfermât le germe de cet insecte : or pour comprendre la production de tous les autres Vers, on peut supposer la même chose : mais voyons si le *Tania* produit autant d'œufs que les autres Vers, & ne nous éloignons pas des observations qu'a faites à ce sujet *M. Andry*, lorsqu'il parle de ces découvertes touchant le *Tania*, qui a donné lieu à son Traité de la

génération des Vers dans le corps de l'homme.

» Je croyois en ouvrant le Ver qui
» a donné lieu à ce Traité , *dit M.*
» *Andry* , que je découvrerois quel-
» qu'organe , & pour cela je priai
» *M. Méry* , de l'Académie des Scien-
» ces , si habile pour les dissections les
» plus fines & les plus délicates , de
» m'en disséquer une partie ; nous en
» coupâmes un morceau , que nous
» examinâmes soigneusement en pré-
» sence de *M. Fermelhui* , Docteur
» en Médecine de la Faculté de Paris ,
» homme extrêmement versé dans la
» Physique & dans l'Anatomie , mais
» nous ne pûmes rien découvrir , &
» le secours des meilleurs microscopes
» nous fut inutile , nous apperçûmes
» dans toute l'étendue du Ver , un
» amas infini de petits corps globuleux ,
» ressemblans à des grains de millet ,
» mais très-ronds ; je ne sçaurois mieux

» comparer l'amas de ces petits glo-
» bules , que j'ai regardé depuis avec
» un nouveau soin , par le micro-
» cope , qu'à ces amas d'œufs qui se
» trouvent dans les Carpes : ils pa-
» roissent entassés de la même ma-
» niere , & tous distingués les uns des
» autres ; ils sont en si grand nombre
» dans ce Ver que si on les touche
» avec la pointe d'une épingle , ce
» qui demeure attaché à l'épingle ,
» ne fut-il pas plus gros que le plus
» petit grain de poussière , paroît par
» le microscope , un amas incroya-
» ble de petites boules ; *M. Bellestre* ,
» Docteur Régent de la Faculté de
» Médecine de Paris , & si éclairé dans
» la Physique , examina avec moi ces
» globules & conjectura que c'étoit
» autant d'œufs. »

En suivant ce qui vient d'être rap-
porté touchant l'origine des Vers en
général , & du *Tania* en particulier ,

il est aisé de conclure que le *Tania* s'engendre comme les autres Vers par le moyen de l'œuf , & que comme parmi les vers ordinaires , il vient à éclore plusieurs œufs à la fois qui donnent naissance à une infinité d'autres , il peut aussi éclore plusieurs *Tania* à la fois, lesquels par le moyen des œufs qu'ils contiennent en grande quantité , selon les observations , peuvent en produire bien d'autres , d'où l'on peut conclure que ce Ver n'est pas seul , & que *M. Andry* a eu tort de lui donner le nom de *Solitaire*. Mais examinons les preuves dont *M. Andry* se sert pour appuyer les raisons qu'il a eu de nommer le *Tania* , Ver-*solitaire* , & pour avancer que lorsque ce Ver est une fois sorti du corps , on n'en est plus attaqué.

M. Andry rapporte d'abord le sentiment d'*Hipocrate* , qui dit que souvent ce Ver s'engendre dans l'En-

fant au ventre de la mère ; cela ne prouve pas que ce Ver soit seul : au contraire si le *Tænia* s'engendre dans l'Enfant au ventre de la mère , ce ne peut être que par l'œuf qui s'est insinué par le moyen du chyle dans le sang de la mère , qui , comme l'on sçait , sert de nourriture à l'Enfant ; or il peut s'en être insinué plusieurs comme un , & par conséquent , l'Enfant peut avoir plusieurs *Tænia*, quand il seroit vrai que ce Ver s'engendrât au ventre de la mère.

Senert , ajoute M. Andry , rapporte que le *Tania* s'engendre dans l'homme à toute sorte d'âge : il cite pour le prouver l'exemple d'une Fille de douze ans , celui d'une Femme de vingt-trois ans , & celui d'un Vieillard de quatre-vingt ans , qui furent délivrés de Vers semblables ; cela prouve évidemment que puisque ce Ver s'engendre à tout âge , il ne

s'engendre pas toujours dès le ventre de la mère ; d'ailleurs comment peut-on concevoir qu'un Ver puisse rester quatre-vingt ans dans le corps d'un Homme , comme il faut nécessairement que cela soit , s'il est vrai que ce Ver s'engendre dès le ventre de la mère ? & pourquoi ce Ver n'auroit-il pas déposé plusieurs œufs pour produire son semblable , puisqu'il est prouvé par les Observations qu'il contient une infinité d'œufs ? D'ailleurs *M. Andry* convient que chaque animal a en soi une matière propre à produire son semblable , & que cette matière multiplie plus ou moins, selon la nature du lieu où l'animal se rencontre : or s'il s'est trouvé une matière capable de faire éclore un *Tænia* ; pourquoi la même matière n'aura-t-elle pas pû en faire éclore plusieurs ? En un mot , il n'y auroit pas plus de raison d'avancer que tous les Vers qui

sont dans le corps sont *Solitaires* ; qu'il y en a de dire que le *Tænia* est seul ; ce qui me fait avancer avec raison que M. Andry s'est mépris en donnant au *Tænia* le nom de Vers solitaire.

Si selon le sentiment de *Senert* , comme le rapporte M. Andry , le *Tænia* s'engendre dans l'homme à tout âge , il s'ensuit que l'origine du *Tænia* étant la même que celle des autres Vers , il doit nécessairement arriver par rapport au *Tænia* , ce qui arrive par rapport aux autres Vers. Or si une personne qui a eu des Vers à dix ans , en a encore à trente ans , de même une personne qui aura eu le *Tænia* à dix ans , pourra en avoir un autre à trente ans , d'où il s'ensuit que lorsque le *Tænia* est une fois sorti du corps , on peut en être encore attaqué.

L'étude particuliere que j'ai faite
pendant

pendant longtemps avec *M. Andry*,
touchant les Maladies Vermineuses,
la confiance dont veulent bien m'honorer les plus grands Seigneurs, * en
me consultant sur ces sortes de Ma-
ladies, & les Lettres que je reçois
tous les jours à ce sujet de toutes
parts, m'ont donné lieu de faire les
observations suivantes, qui servent à
prouver ce que je viens d'avancer au
sujet du *Tænia* ou *Ver-plat*; sçavoir
que ce Ver n'est pas solitaire, &
que, quoiqu'il soit sorti du corps; on
en peut être attaqué encore une fois.

* Madame
Comtesse d
Toulouse,
pour M. le
Duc de Pen
thièvre; M
le Duc de Vi
leroy, pour
Marquis d
Villeroy; Ma
dame la Prin
cesse de Gu
mené, por
le Prince
Louis; Ma
dame la Du
chesse de Lo
ges, &c.

OBSERVATION.

UN Malade attaqué de Vers me
fut adressé; il avoit en vain
fait plusieurs remèdes, sans pouvoir
être soulagé; j'examinai ce Malade,
il avoit une fièvre lente qui le fati-
guoit beaucoup; en effet il étoit foi-
ble, & devenoit tous les jours d'une

maigreur étonnante. Ce Malade, âgé alors environ de trente-six à trente-sept ans, me dit qu'à l'âge de douze ans, il avoit rendu quelques Vers, & que depuis il ne s'étoit pas aperçu qu'il en eût eu d'autres, excepté depuis six mois qu'il en avoit jetté un tout blanc, long & plat : j'ordonnai à ce Malade ce que je crus de plus propre pour le préparer au remède que je voulois lui faire prendre ; & deux jours après, je le mis à l'usage de l'Eau de Fougère de *M. Andry*.

Cette Eau, dont la préparation n'est pas communiquée au Public, est confirmée bonne par l'expérience, & elle a toujours été ordonnée, par les plus célèbres * Médecins dans les Maladies des Vers.

(a) Louis XV a pris de cette eau par l'ordonnance de *M. Fagon*.

J'ai chez moi les ordonnances de Messieurs *Molin, Sylva, Finot, Vernage, Winslow, Renard*,

En effet , le lendemain le Malade vint chez moi , & m'apporta deux Vers blancs , longs , & à moitié ronds : j'avoue qu'après avoir considéré ces Vers , je les mis dans l'Esprit de Vin , sans penser qu'ils pussent être des *Tania* ou Vers-solitaires , selon *M. Andry* : je continuai de faire prendre le même remède au Malade , qui ne rendit pas d'autres Vers , & qui peu après fut guéri de la fièvre ; en sorte qu'en moins de quinze jours , l'appétit & les forces revinrent au Malade , au point qu'il recouvra une parfaite santé.

Au bout de quelques jours , m'étant avisé de vouloir examiner les Vers que ce Malade avoit rendus , je fus fort surpris de voir un bout plat & blanc , qui sortoit de l'un de ces

Jussieu , Besnier , le Thieullier , Casamajor , Chomel , Vandermonde , Belleteste , Goutard , Fournier , Balieu , & autres Médecins célèbres , qui tous sont extrêmement répandus dans la pratique.

Vers ; la curiosité m'ayant poussé à examiner le fait , je reconnus par le moyen d'une bonne loupe, que c'étoit un morceau du *Tænia* , qui étoit renfermé dans une enveloppe ; je découvris en effet par le moyen d'un canif , avec lequel je disséquai partie de ce Ver , que ma conjecture n'étoit pas fausse. Le sçavant *M. Falconet* m'ayant envoyé demander la troisième édition du Traité de la Génération des Vers de *M. Andry* , dont il avoit besoin pour quelques jours ; je lui écrivis en la lui envoyant , que j'avois une observation curieuse à lui communiquer touchant le *Tænia* , comptant qu'il travailloit sur ce sujet ; mais ayant sçu que c'étoit *M. Winslow* , qui lui avoit demandé quelques éclaircissémens dont il avoit besoin alors ; je priai cet habile Anatomiste de se donner la peine de passer chez moi ; nous examinâmes ensemble avec une

loupe , le Ver en question. *M. Winslow* le disséqua lui-même , & nous reconnûmes qu'effectivement c'étoit un *Tænia* renfermé dans une enveloppe , ce qui le rendoit semblable à un autre Ver, blanc, long & demi-rond, comme on en voit ordinairement : ce *Tænia* forme la troisième espèce dont j'ai parlé , & qui a été inconnue à *M. Andry*. Plusieurs curieux à qui j'en ai parlé sont venus chez moi , les uns pour voir des *Tænia* de différentes espèces , en ayant un grand nombre que je conserve dans l'esprit de vin , les autres pour s'assurer par eux-mêmes de la découverte que j'avois faite , de cette troisième espèce de *Tænia*.

Cette observation prouve que cette espèce de *Tænia* naît dans une enveloppe , d'où venant à sortir il paroît blanc & plat , comme il l'est effectivement : il y a lieu de croire que ce Ver se dépouille de sa peau comme

lès Vers à soie , pour prendre son accroissement. Ce Ver , comme les autres *Tænia* , n'est pas seul , puisqu'il peut en éclore plusieurs à la fois ; d'ailleurs le Malade dont nous venons de parler , en a rendu deux ensemble , & comme jusqu'ici l'on n'a pas connu cette espèce de *Tænia* qui est renfermé dans une enveloppe ; il est arrivé que toutes les fois que ce Ver est sorti du corps sans être dépouillé de sa peau , on n'a pas cru que ce fut un *Tænia* , & on l'a toujours pris pour un Ver ordinaire ; ce qui fait qu'un Malade peut souvent avoir rendu plusieurs *Tænia* de cette espèce , sans qu'on l'ait seulement soupçonné d'en être attaqué.

Examinons à présent ce que c'est que ces portions ou morceaux de Vers que rendent ceux qui sont attaqués du *Tænia* : ne pourroit-on pas dire que ces sortes de portions ne sont

pas des morceaux de Vers , mais bien autant de Vers que l'on a toujours pris pour une suite du même Ver , sans pour cela qu'il soit vrai , comme il y en a qui l'ont avancé , que ces différens Vers venant à s'unir & à se joindre , forme enfin le *Tænia* ou Ver-plat. Je dis seulement que chacune de ces portions sont autant de Vers , dont les uns venant à grandir , acquierent un volume considérable en longueur , pendant que les autres ne prennent aucune croissance , enforte que le Malade qui a rendu dix aulnes de Vers-plats en dix fois , a réellement rendu dix Vers , & non pas dix morceaux du même ; ce n'est pas que je croye que le *Tænia* ne puisse pas se rompre , lorsqu'il est grand ; rien de plus facile ; sa délicatesse & la foiblesse de ses articulations le prouvent assez , mais je dis qu'il ne se rompt pas si

souvent , & en tant de morceaux qu'on l'a cru jusqu'ici : en effet , j'ai souvent examiné avec attention différens morceaux de ce Ver , ou plutôt ce que l'on croyoit des morceaux , & j'y ai presque toujours remarqué une extrémité semblable dans tous ; en sorte que je suis persuadé que ces extrémités sont ce que l'on doit regarder comme la queue du Ver ; l'œil appercevant à chacune de ces queues une rondeur plus large que le reste du corps du *Tænia* , qui marque que cette partie n'a pas été articulée avec une autre , & que par conséquent , il n'y a pas eu de rupture en cet endroit-là , ce qui prouve évidemment que c'est autant de *Tænia* que l'on reconnoîtroit tels, si l'on y découvroit la tête ; mais il est rare de voir la tête du *Tænia* : en effet , elle est si petite & si mince , qu'elle se rompt fort aisément , & parmi le grand nombre

nombre de *Tænia* que je conserve chez moi, je n'en ai qu'un seul où la tête soit restée ; d'où je conclus que quoique l'on ne voye pas la tête dans ce que l'on rend de Ver-plat, il ne s'ensuit pas que ce ne soient que des morceaux ou des portions de ce Ver, & que ce peuvent être fort bien autant de Vers ; ce qui prouve que le *Tænia* ou Ver-plat ne doit pas être regardé comme seul, & que mal-à-propos a-t-on donné au *Tænia* le nom de Solitaire. Une autre raison bien concluante, & qui prouve que l'on peut être attaqué de plusieurs *Tænia* à la fois, c'est que l'on ne peut pas nier qu'il y ait plusieurs espèces de *Tænia* : du moins si quelqu'un en doutoit, après avoir lu le contraire dans le sçavant Traité des Vers de *M. Andry*, il pourroit s'en convaincre chez moi par l'inspection ; je lui montrerois des *Tænia* à épines, à

nœuds , & à enveloppe , qui sont autant d'espèces différentes. Or il m'est arrivé que le même Malade m'a apporté un morceau du *Tania* à épines , & huit jours après un autre morce au à nœuds , que peut-on conclure , sinon que ce Malade avoit ces deux espèces de *Tania* ? Donc , non seulement il y a des Malades en qui il se trouve des *Tania* de la même espèce ; mais il y en a aussi qui ont à la fois les différentes espèces de *Tænia* : donc , le *Tania* n'est pas Solitaire , comme l'a avancé M. Andry.

AUTRE OBSERVATION.

UN Malade âgé d'environ quarante ans , m'apporta différentes portions de Vers , qu'il avoit rendus en plusieurs fois , que je reconnus être des *Tania*. Ce Malade me dit qu'à l'âge de quinze ans il avoit rendu de pareilles portions de Vers , mais que depuis ce temps il ne s'étoit senti de

rien , & n'en avoit jamais rendu depuis ; je lui fis sortir par le moyen de l'Eau de Fougere de M. Andry , plusieurs *Tænia* , & je vins à bout par ce remède de détruire la matière vermineuse qui étoit la cause de sa maladie ; enforte qu'il n'a plus rendu de Vers , & qu'il se porte à merveille depuis ce temps.

Que peut-on conclure de cette observation , sinon que le Malade qui a rendu le *Tænia* à quinze ans, peut encore en être attaqué à quarante , & que par conséquent l'on peut être encore attaqué de ce Ver , quoiqu'on l'ait une fois rendu. En effet , que seroit devenu ce Ver depuis quinze ans jusqu'à quarante , que le Malade ne s'en est pas plaint , & qu'il ne s'est apperçu pendant ce long espace de temps d'aucuns symptômes de Vers ; n'est-il pas plus raisonnable de croire que le même Ver qui est éclos par le

moyen de l'œuf dans le Malade , lorsqu'il n'avoit que quinze ans , a pu éclore une seconde fois par le moyen d'un autre œuf , dans le même sujet à l'âge de quarante ans ; d'où l'on peut conclure avec raison que , quoique l'on ait rendu le *Tania* dans la jeunesse , il n'est pas dit que dans un âge plus avancé on ne puisse pas encore en être attaqué une seconde fois.

Il y en a qui ont prétendu assez mal-à-propos que le *Tania* étoit un assemblage d'une infinité d'autres Vers , comme nous l'avons dit plus haut ; mais l'expérience jointe aux observations qu'a faites à ce sujet le sçavant *M. Winslow* , & dont cet habile Anatomiste a rendu compte à l'Académie des Sciences , prouve sans réplique que le *Tania* ou Ver-plat n'est pas un composé d'autres Vers , mais que toutes les petites portions que l'on rend sont autant de *Tania* parti-

culiers , enforte que l'on peut nommer ces Vers *petits Tænia*, qui comme nous avons déjà dit , venant à grandir, forment les grands *Tænia*. En effet , ne remarque-t-on pas dans une seule de ces portions cucurbitaires la même figure & la même structure que l'on apperçoit dans un grand *Tænia* ; & si l'on ne peut pas nier qu'il y en ait de différentes espèces ; pourquoi ne pourra-t-on pas nommer ces petites portions cucurbitaires des *Tænia* de la petite espèce ; enforte qu'il n'y a aucune difficulté de croire que l'on peut rendre autant de *Tænia* , que d'autres Vers communs , dont quelquefois on a rendu une quantité infinie.

Pour prouver encore ce que j'avance , c'est que ces petits corps blancs & plats , nommés cucurbitaires , & que l'on peut regarder avec raison comme autant de *Tænia*, se rendent ordinairement en vie , & montrent

même par leur mouvement beaucoup plus de force. Or comment se pourroit-il faire qu'une si petite portion qui se feroit détaché du Ver plat , pût avoir autant de mouvemens & de force ; lorsqu'au contraire il est plus aisé de concevoir que chacun de ces cucurbitaires peuvent être & font réellement de petits *Tænia*, lesquels venant à grandir , forment ce que l'on appelle le grand *Tænia* ou Ver-solitaire , selon *M. Andry*.

Le sentiment que je propose , avoit déjà été adopté par *M. Andry* dans sa premiere édition de la Génération des Vers , & je ne sçais pourquoi il a changé d'idée. Depuis , plusieurs habiles Médecins ont pensé de même ; l'expérience & les observations nous confirment aujourd'hui la vérité de ce fait. Mais , dit-on , si l'on compare les petites portions cucurbitaires avec les espaces contenues entre les articula-

tions ou anneaux , l'on verra qu'elles ne sont que des portions du *Tænia*.

Si cette objection avoit lieu , il s'en suivroit que le *Tænia* étant un composé de toutes les petites portions cucurbitaires que l'on rend , ce Ver seroit en même-temps un composé d'un infinité d'autres , puisqu'il est prouvé que chaque portion cucurbitaire est autant de Vers. D'ailleurs ; si l'on considère avec attention toutes les petites portions cucurbitaires , on reconnoitra comme l'a fait *M. Du Bois* , sçavant Médecin de Lizieux , que chaque portion cucurbitaire est un Ver entier , que le bout qui paroît comme quarré, est la tête , & que l'autre bout qui paroît arondi, est la queue. Si l'on ne découvre pas aisément la tête de ce Ver , c'est qu'outre qu'elle est extrêmement petite , & mince , même dans le grand *Tænia* , il arrive que ce Ver rentre sa tête dans son

corps comme fait le limaçon ; c'est pourquoi l'on apperçoit un petit trou dans l'enfoncement du milieu du *Tænia* , où l'on devoit naturellement y découvrir la tête.

De tout ce que l'on vient de dire , on peut conclure que le *Tænia* ayant la même origine que les autres Vers , & produisant lui-même une infinité d'œufs , selon les observations qu'a faites *M. Andry* , bien loin que le *Tænia* soit seul , il est presque impossible au contraire qu'il ne soit toujours accompagné de quelqu'autre de son espèce : en effet si par le moyen d'une bonne loupe on examine le commencement & la fin de ces portions cucurbitaires , que l'on a coutume de rendre , lorsque l'on est attaqué du *Tænia* , on appercevra aisément que l'extrémité de la queue est ronde & sans déchirure , ce qui marque qu'il n'y a pas d'apparence que

cette extrémité soit détachée d'une autre partie , & si l'on ne rend pas autant de grands *Tænia* que de petits , c'est-à-dire , que de portions cucurbitaires , c'est qu'ils ne prennent pas tous la même croissance , les uns venant à sortir , avant que de grandir , les autres venant à mourir dès leur naissance , semblables aux carpes , pour ne nous pas éloigner de la comparaison de *M. Andry* , dont les unes acquèrent un volume extraordinaire , les autres un médiocre , les autres enfin venant à mourir de bonne heure , dans le réservoir qui les contient.

Après avoir montré l'origine des Vers en général & du *Tænia* en particulier , il faut rapporter des exemples qui prouvent que l'on n'examine pas assez , si les Vers sont la cause de certaines maladies ; ce qui occasionne souvent que des Malades tombent en langueur , & souffrent des douleurs

étonnantes. La consultation suivante que je reçus il y a quelques années de la Rochelle , prouve que les Vers font souvent la cause de maladies , où jamais on n'en auroit soupçonné , & c'est ce à quoi le véritable Médecin doit bien faire attention : *Primum Medici Officium , est indago morbi.*

CONSULTATION.

UNe femme de trente-quatre ans, qui a été mariée à dix-neuf , & qui a eu dix enfans ; de moyenne taille , délicate de complexion , sans être pourtant beaucoup sujette à maladie , se trouve attaquée depuis quatre à cinq ans d'une maladie qui a les apparences du mal caduc , dont les accès lui prennent toutes les cinq à six semaines , & toujours la nuit , une heure ou deux avant le jour.

Elle jette d'abord un cri aigu , après quoi elle est fort agitée , elle

souffle beaucoup , écume un peu & se mord souvent la langue ; cette agitation dure sept à huit minutes , elle tombe après dans un grand assoupissement : souvent l'agitation reprend cinq à six fois dans l'espace de trois ou quatre heures : les assoupissemens passés, il reste un grand mal de tête qui dure jusqu'au lendemain , qu'il n'y paroît plus rien.

Cette personne croit que ces accidens sont causés par ce qu'on appelle *Ver-solitaire* ; elle se le persuade d'autant mieux , qu'elle dit ressentir trois à quatre fois dans quinze jours , son cœur attaqué par des picotemens , & qu'il lui semble y ressentir l'effet que pourroit faire de l'eau qu'on pousferoit avec une petite seringue , ce qu'elle ne peut définir autrement ; cela lui porte quelquefois à la tête , mais ne dure pas longtemps.

Comme on connoit partout l'effica-

cité de l'eau de *M. Andry* contre les Vers, cette femme a cru pouvoir en être soulagée : à cet effet on en a demandé deux bouteilles que l'on a fait venir de Paris depuis huit jours, par le moyen de *M. Saignette*, qui en fit venir aussi, & qui dit s'en être souvent servi avec grand succès pour ses enfans. La Malade a rendu par le moyen de cette eau, un morceau plat, blanc & long, d'environ un pied, que l'on croit être partie du Ver-solitaire; on demande à *M. Dionis*, que l'on sçait être gendre de *M. Andry*, si la personne dont il est question, peut continuer ladite eau sans risque, & s'il ne jugeroit pas à propos d'y joindre quelques autres remèdes, pour rendre cette eau encore plus efficace, & guérir radicalement la Malade, on aura obligation à M. le Medecin, & on le satisfera comme de raison. Il est à noter que cette personne a été traitée

par un R. P. Jésuite , mais sans effet. Sa dernière attaque qui fut il y a huit jours , fut bien moins violente. A la Rochelle ce 17 Mai 1746.

Je répondis à la Consultation ci-dessus , qui me fut remise par *M. de Chalais* , Officier de chez le Roi , que la maladie dont il étoit question étoit une épilepsie vermineuse , dont différens Auteurs font mention , aussi bien que *M. Andry* ; que les Vers étant la cause de cette maladie ; il falloit nécessairement prendre des remèdes contre les Vers , & après avoir conseillé le régime qu'il falloit observer , & les remèdes généraux que *M. Andry* avoit coutume d'indiquer ; j'insistai sur son *Eau de Fougere* , dont la Malade s'étoit déjà trouvée soulagée , ne connoissant pas de remèdes plus spécifiques & plus certains dans les maladies des Vers. En effet , la Malade exécuta mon or-

donnance à la lettre , & au bout de l'usage de neuf à dix bouteilles d'eau de *M. Andry* , elle me fit écrire la Lettre suivante qui me fut remise par celui qui m'avoit déjà apporté le premier Mémoire , en forme de Consultation.

La Malade a fait exactement tout ce que M. Dionis lui a ordonné : graces à lui & à l'excellente Eau de Fougere de *M. Andry* , elle croit être délivrée de son cruel ennemi : elle a fait acheter le *Traité de la Génération des Vers de M. Andry* , qu'elle a lû avec bien du plaisir ; & après la lecture de ce Livre , elle n'a pas douté un moment qu'elle ne pût être guérie , comme réellement elle croit l'être , puisque depuis deux mois , elle n'a pas ressenti le moindre symptôme de sa maladie. L'Eau de *M. Andry* lui a fait rendre environ quatre à cinq aulnes du *Ver-solitaire* , endif-

férentes fois ; le morceau le plus long n'a pas plus de deux pieds. M. Dionis est prié de retirer du Messager de la Rochelle un baril de Genièvre qui est à son adresse ; il y a en outre une petite boîte où l'on a mis un morceau du Ver que la Malade a rendu ; on espère qu'il arrivera à bon port , ayant eu soin de le mettre dans une petite phiole remplie d'Esprit de Vin , pour qu'il fut mieux conservé. A la Rochelle ce 4 Septembre 1746.

Il est aisé de concevoir par ce que l'on vient de rapporter que la Malade dont il s'agit n'auroit jamais été guérie , si elle ne se fut pas imaginée être attaquée de Vers. L'on sçait que *M. Andry* ne fut déterminée à composer son sçavant Traité de la Génération des Vers , qu'à l'occasion d'une fluxion de poitrine qui fut heureusement guérie par la sortie d'un Ver plat & long , sans que jamais *M. An-*

dry eut soupçonné cette cause dans le Malade, dont il étoit Médecin depuis longtems ; c'est ce qui me fait répéter que souvent on n'examine pas assez, si une maladie ne vient pas des Vers. Je sçais que ce seroit tomber dans une extrémité, d'avancer que toutes les Maladies viennent des Vers, & en cela ce seroit ressem-

• Journal
des Sçavans,
1723. la dé-
route des
Goïfon, ce
Médecin pré-
tend que les
Vers sont la
cause de tou-
tes les Mala-
dies.

bler à ce Médecin * de Lyon, à qui
seul il étoit permis de penser de la
sorte ; mais je dis seulement qu'un
vrai & habile Praticien en Médecine,
ne doit rien rejeter de ce qui peut
contribuer à l'éclaircissement de la
cause d'une maladie, & que l'on est
redevable à ceux qui veulent bien
par leurs recherches apporter quelques
lumières dans quelque partie que ce
soit de la Médecine. La lettre suivante
adressée à *Monsieur Andry*, par une
personne de considération, prouve
la justice qu'on lui rend, d'avoir bien
voulu

voulu faire un Traité particulier sur les Vers , puisqu'il a contribué par-là à prolonger la vie des hommes.

Lettre à M. Andry, &c.

» J'Ai lû avec une satisfaction ex-
» trême , MONSIEUR , votre sça-
» vant Traité de la Génération des
» Vers. Le Public vous a beaucoup
» d'obligation d'avoir composé cet
» Ouvrage , il allongera la vie à bien
» des gens , qui l'auroient perdue pour
» n'avoir pas connu ces insectes , ou
» pour les reconnoissant , n'avoir pas
» sçu les remédes propres à les dé-
» truire. Vous avez une Eau que
» l'on dit être excellente contre les
» Vers ; je crois être dans le cas
» d'en avoir besoin : il y a près de dix
» mois que je rends dans mes déjec-
» tions ou autrement , beaucoup de
» petits Vers-plats que je crois être

» des portions cucurbitaires du Soli-
» taire : ils ont paru à la suite d'un
» Bol purgatif que je pris par précau-
» tion , composé en partie de Mer-
» cure doux. Il m'est arrivé d'en
» rendre trente d'une seule fois. Lors-
» qu'ils sortent autrement que par
» les déjections , ce qui arrive chaque
» jour , ils excitent de la démangeai-
» son à l'extrémité du *Rectum* , ils
» ont quelquefois un mouvement vif ;
» ils s'enflent , s'allongent & se re-
» plient après qu'ils sont sortis ; ils
» rendent une substance sur l'endroit
» où on les jette , qui n'est pas diffé-
» rente du lait , & que je crois être
» du vrai chile : les accidens que ces
» Vers me causent sont des Coliques
» vives , des Diarrhées assez fréquen-
» tes , des maux & des pesanteurs
» d'estomac , des aigreurs , des rap-
» ports , des vapeurs , des vertiges.

» Je rends beaucoup de salive épaisse
» & visqueuse ; je souffre toujours
» davantage, lorsque je suis à jeun ,
» que lorsque j'ai mangé : j'ai pour-
» tant beaucoup d'appétit , & je suis
» même obligé de manger vorace-
» ment. Je vous envoie quatre de
» ces Vers , ayez la bonté de les
» examiner , & dans le cas que vous
» trouviez que ce soient des portions
» de Vers plats, je vous prie de me
» faire tenir la quantité d'Eau de
» Fougere que vous croirez nécessaire ,
» & plus que moins. Marquez-moi ,
» je vous prie , la manière de s'en fer-
» vir , & les signes auxquels je pourrai
» connoître que je ferai entièrement
» délivré de ce Ver ; c'est une cure
» à ajouter au grand nombre de celles
» que vous avez déjà faites. J'espère
» la publier bientôt , & joindre ce
» témoignage de ma reconnaissance ,
» à l'estime & à la considération par-

» faite , avec laquelle j'ai l'honneur
 » d'être ,

MONSIEUR,

*A Tarbes. le 19
 Juin. 1744.*

Votre très-humble &
 très-obéissant Servi-
 teur , le Marquis
 DE LA FITOLE.

M. Andry étant mort quelque
 tems avant que M. le Marquis de la
 Fitole lui eut écrit cette Lettre , je
 la reçus & y fit réponse , en envoyant
 l'Eau de Fougere qu'il demandoit , &
 j'ai appris à Paris par *Monsieur Du-
 mouret* , alors député des Etats de
 Bigore , & son intime ami , que
 depuis qu'il avoit fait usage de cette
 eau , il ne rendoit plus de Vers , &
 se portoit à merveille.

Je croirois faire une répétition de
 ce qu'a dit M. Andry , si je rapportois
 ici les remèdes que l'on a coutume
 d'employer contre les Vers , il suffit.

de renvoyer à son Traité de la Génération. L'on y verra une liste exacte de tous les remèdes que l'on peut employer contre les Vers de quelque espèce qu'ils soient , & des inconvéniens qu'il y a de se servir de la plupart de ces remèdes ; cependant je ne puis m'empêcher de faire quelques réflexions sur l'Eau de Mercure que l'on emploie ordinairement & sur la Fougère qui a donné le nom à l'Eau que l'on donne communément contre les Vers , & qui est connu sous le nom d'*Eau de Fougère de M. Andry*.

Je dis d'abord que si l'eau, dans laquelle le Mercure a trempé est bonne contre les Vers , on ne peut pas disconvenir que les suites n'en soient bien dangereuses ; le long usage que l'on est obligé d'en faire , comme le remarque fort bien *M. Andry* , offense à la longue le genre nerveux , & laisse des pesanteurs d'estomac & des gon-

flemens très-incommodes. Je dis plus, c'est que j'ai vû des Malades , après un long usage d'Eau de Mercure , avoir des tremblemens par tous les membres , comme s'ils eussent pris le Mercure tout pur. Pour prouver combien le Mercure est actif , il suffit de sçavoir qu'en en mettant dans de l'eau croupie & remplie de Vers , il la purifie & les tue : or s'il faut qu'il agisse avec la même activité sur les Vers qui sont dans le corps , il est impossible que les parties les plus subtiles qui se détachent de ce Mercure en agissant sur les Vers , n'agissent en même-tems sur tout le genre nerveux ; ce qui sans doute est cause de la foiblesse d'estomac que l'on remarque dans les Enfans à qui l'on a fait user de l'Eau de Mercure , & des tremblemens qui arrivent à ceux qui ont long tems fait usage de ce pernïcieux remède.

Pour la Racine de Fougère que l'on regarde comme une des choses les plus propres contre les Vers en général, & surtout contre le Ver-plat, je ne sçais pourquoi *M. Andry* a donné le nom de cette Racine à l'Eau qu'il distribue pour les Vers, connue sous le nom d'*Eau de Fougère de M. Andry*. Il n'y a personne qui ne pense que la Fougère seule fait toute la composition de cette Eau, ou en est du moins la baze. Mais point du tout, il entre si peu de Fougère dans l'Eau de *M. Andry*, & elle est composée de tant d'autres ingrédients, que je crois que *M. Andry* n'est pas plus autorisé à donner à son Eau le nom d'*Eau de Fougère*, qu'il l'a été à donner au *Tania* le nom de *Solitaire*. La raison qui me fait faire ici cette réflexion, c'est qu'il est arrivé souvent que des Malades sçachant l'Eau de Fougère bonne contre les

Vers , se sont contenté de faire faire chez leur Apoticaire une infusion de Fougère dans l'eau simple , ce qui assurément ne leur devoit faire aucun effet , puisque *M. Andry* a reconnu par une expérience de cinquante ans de pratique , que la Fougère ne pouvoit détruire les Vers qu'autant qu'elle étoit jointe avec d'autres remèdes , qui rendent encore plus efficace la vertu de cette Racine : & c'est ce qui a donné lieu à *M. Andry* de composer son Eau de Fougère , dont la préparation n'est pas communiquée au Public , & qu'il a cru être en droit de se réserver ; comme on le peut voir dans le second Volume de la troisième édition de son *Traité de la Génération des Vers*.

Je finirai cette Dissertation par un fait très - particulier , qui , quoiqu'il puisse paroître étranger à la matière dont il s'agit , ne laissera pas que
de

de faire plaisir à tout Physicien curieux de s'instruire des effets étonnans de la nature. Il s'agit ici d'un Phénomène , bien surprenant. En effet , c'est un os avalé par une Dame , & rendu par les urines. Ce fait est constaté par M. Halais , Médecin de la Faculté de Paris , & agrégé au Collège des Médecins de la Rochelle. Voici la Lettre qu'il écrivit à M. Andry à ce sujet , & l'observation qu'il a faite en conséquence de ce qui est arrivé.

MONSIEUR,

« J'ai l'honneur de vous envoyer
» l'observation ci-jointe , que j'ai
» abrégée le plus qu'il a été possible ,
» en me renfermant dans les simples
» bornes de la narration du fait. Je
» joins aussi l'os rendu avec les urines

E

» de la Malade, tel qu'il me fut remis ,
 » moins de demi-quart-d'heure après
 » qu'il fut rendu ; le fait est surpre-
 » nant : mais , Monsieur , je vous le
 » certifie vrai ; la Dame , à qui cela est
 » arrivé, est encore vivante, & pourroit
 » le certifier aussi bien que moi. J'ai
 » l'honneur de vous demander par
 » celle-ci un peu de part dans votre
 » estime , & la grace de me croire
 » avec les sentimens de l'estime la
 » plus respectueuse ,

Monsieur ,

Votre très-humble & très-
 obéissant Serviteur
 HALLAYS, Médecin
 de la Faculté de Pa-
 ris, & Aggrégé au
 Collège des Mé-
 decins de la Ro-
 chelle.

De la Rochelle ;
 le 10 Janvier
 1774.

La Femme d'un Négociant de la
 Rochelle , fort maigre , valétudinaire

& cacochyme , mangeant avec avidité le jour du Mardi-Gras dernier , d'une tête d'agneau qui étoit sur son potage , avala presque sans s'en apercevoir , un petit os de cette tête ; elle n'en sentit aucun mal , jusqu'à la nuit du Mercredi au Jeudi suivant , qu'elle eut des douleurs dans le rein gauche , qui par degrés s'augmentèrent à tel point , que le Jeudi matin sur les huit heures , succombant à la violence de ses douleurs , & des cris perçans qu'elles lui arrachotent , elle me fit appeller ; je trouvai le poulx petit , mais roide , tendu , dur , & fréquent , des tumeurs & des foubrefauts dans les tendons , si on peut se servir de ces termes , de la fièvre , de la difficulté de respirer , les yeux étincelans , la langue rouge , le visage violet , les urines de la nuit un peu rouges & troubles , mais en assez

bonne quantité pour faire voir qu'elles n'avoient pas été arrêtées, quoiqu'elle eût des vomissemens violens & fréquens. Je fis saigner la Malade trois fois du bras, & une fois du pied dans les vingt-quatre heures, & je prescrivis une boisson abondante & tiède d'émulsion faite avec la graine de pavot blanc, les pepins de *Sapotille* (a); & les amandes douces, & pour toute nourriture du bouillon de Poulet; le baume de Copahu, les lavemens de Thérébenthine, de baume de Canada, dans des décoctions émollientes, & carminatives, & le demi-bain; tout cela fut employé dans les inter-

(a) La Sapotille est un fruit très-commun dans les Isles de l'Amérique; il est de la figure & de la grosseur d'une poire de Saint Germain; la chair en est rougeâtre, molasse, pleine d'eau, & d'un goût assez agréable; ces fruits dans son milieu plusieurs pepins ou noyaux, d'un brun foncé, très-polis, luisans & fort durs; ces noyaux contiennent une amande d'une amertume légère, extrêmement apéritive.

vales des saignées & des bouillons , & cela dans des distances réglées. Malgré tous ces remèdes , bien loin que la douleur se calmât , les convulsions se mirent de la partie , ce qui me détermina à lui faire prendre d'heure en heure deux cuillerées d'une potion faite avec le Laudanum liquide de *Sydenham* , le syrop des cinq racines apéritives , l'eau de cerise noire , & un peu d'eau de canelle orgée : les vomissemens & les efforts cessèrent à la seconde dose ; la Malade n'avoit pas encore pris la moitié de la potion , que les convulsions & les soubresauts des tendons disparurent , & qu'elle sentit quelque chose descendre du rein , & cheminer peu à peu le long de l'urétére avec un sentiment de déchirement très - vif , & très - douloureux. L'usage de la potion & des émulsions se continuoît toujours ; enfin le Vendredi matin sur les dix heures .

c'est-à-dire , après plus de trente-deux heures de souffrances les plus cruelles ; les douleurs cessèrent tout-à-coup , & peu de temps après , la Malade s'endormit d'un sommeil tranquille , qui dura près de quatre heures de suite.

Je compris bien qu'après cela la Malade rendroit quelque pierre ou quelque gravier raboteux & considérable ; car je ne supposois pas qu'autre chose eût pu causer tous les accidens énoncés ci-dessus ; c'est pourquoi j'avois ordonné qu'on examinât exactement les urines , qu'on les réservât dans des verres , & qu'on essuyât soigneusement le vaisseau à chaque fois.

Peu de temps après son réveil , la Malade rendit plus d'une chopine d'urine , tout de suite , avec quelques filamens de sang , & l'os que je joins ici tel qu'il a été rendu , & auquel il est aisé de remarquer que les deux apophyses supérieures , & l'inférieure ,

ont été un peu rongées par le frottement des parties par où il a passé. Quelque tems après cet os rendu, la Malade se plaignit d'une douleur avec battemens , & quelquefois des élanemens dans le rein gauche , & dans l'urétère , & vingt-quatre heures après elle rendit des urines assez chargées d'un pus blanc & épais ; cet écoulement de pus dans les urines dura sept à huit jours , & elle en fut entièrement guérie par le seul usage du baume de Copahu , pris tantôt en forme liquide , tantôt en forme solide.

Que cet os eût été rendu par les felles , il n'y auroit rien eu de surprenant , mais grand & figuré comme il est , comment a-t-il pu pénétrer dans les veines lactées , suivre tout le cours du chyle , jusque dans le ventricule droit du cœur , dans le poumon , dans le ventricule gauche du cœur , & de-là avec le sang dans un

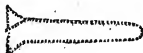
nombre infini de vaisseaux , de grandeur & de diamètre différens ; comment a-t-il pû pénétrer dans le bassinnet du rein ? Comment a-t-il pu y contenir ?

Plus de trente-deux heures des plus cruelles douleurs , accompagnées de fièvre , & de convulsions , le pus que la Malade a rendu par les urines , sont des preuves convaincantes des déchiremens & de l'ulcération que cet os a causé dans le rein , & les autres voies de l'urine. Le mari de cette Dame étoit seul chargé de ma part d'examiner les urines , de les mettre dans des verres , avec tout ce qui s'y trouveroit de pierre & de gravier ; & j'arrivai chez elle , un demi-quart-d'heure après qu'elle eut rendu cet os , seul , & sans addition d'aucun gravier ; par conséquent on n'a pas pu me tromper ; le fait est donc vrai & bien constaté , mais je ne le trouve

pas moins surprenant : il aide à prouver que des corps d'une grandeur qui excède de beaucoup le diamètre des vaisseaux , peuvent circuler avec le sang , pendant un espace de tems , & jusqu'à ce que la nature le dépose en quelque partie du corps que ce soit.

Voilà l'observation de M. Halais telle qu'il l'a envoyée à M. Andry ; je conserve chez moi cet os rendu par la Malade , & qui fut envoyé avec l'observation ; cet os mérite d'être examiné par rapport aux apophyses que l'on remarque avoir été rongées par le frottement des parties ; j'ai déjà lu cette observation à plusieurs sçavans Médecins ; je leur ai montré cet os , & tous ont trouvé ce fait surprenant , & c'est même à leurs sollicitations que je rends aujourd'hui cette observation publique. Peut-on après cela trouver surprenant que l'on rende

des Vers par les urines, lorsqu'il est aisé de concevoir que l'œuf qui aura produit le Ver, aura pû éclore dans la vessie, ou être conduit jusque dans le rein, puisque l'on en a souvent trouvé dans ces parties. Mais un os aussi plat, aussi large par en haut, & aussi long que celui dont il s'agit, rendu par les urines, c'est ce qui est difficile à comprendre, & qui cependant est constaté vrai par M. Halais. On a cru faire plaisir aux Curieux de faire graver ici la figure de cet os. (a)



(a) J'avoue qu'ayant peine à croire que cet os eût pu passer par la voie des urines, & l'ayant montré à M. Winslow; ce sçavant Anatomiste la reconnu pour être un appendice de l'os hyoïde, lequel ne se trouve pas dans l'homme; il m'a ajouté, que fondé sur d'autres observations à peu près semblables, il y avoit lieu de croire que cet os avoit percé le *Rectum* au bas de l'urètre, & qu'ayant causé étranglement dans cette partie, il a produit les douleurs de reins qui ont cessé, lorsque l'os s'est

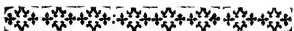
Que de réflexions à faire pour des Physiciens ! Combien une pareille observation ne confirme-t-elle pas le doute où l'on a toujours été de la vraie manière dont se fait la sécrétion de l'urine ; sur-tout si l'on rappelle le sentiment de ces Médecins qui ont avancé qu'il y avoit des vaisseaux sécrétoires particuliers , pour recevoir l'urine , & la déposer ensuite dans le bassinnet des reins , sans admettre ce long trajet de circulation qu'on lui fait faire avec le sang.

Mais ne peut-on pas objecter que quand il seroit vrai qu'il y eût des vaisseaux particuliers pour déposer l'urine dans le bassinnet des reins , il s'en suivroit que ces vaisseaux ne pouvant être que très-petits, puisqu'aucun Ana-

échapé avec les urines , ce qui a aussi produit le pus que l'on a remarqué. M. Winslow soupçonne aussi que cet os a été avalé longtems auparavant ; la supuration n'ayant pas pu être parfaite en trente-deux heures , comme il est rapporté.

tomiste ne les a découverts jusqu'à présent , on seroit toujours dans le même embarras , & l'on auroit peine à comprendre comment de si petits tuyaux ont pu contenir un os plat , large , & du volume de celui dont il est question ; il faut espérer que quelques Physiciens découvriront quelque jour à ce sujet , ce qu'il semble que la nature a pris à tâche de nous cacher jusqu'aujourd'hui ; mais en attendant , je m'en tiens à ce sujet au sentiment de M. Winslow.

Fin de la Dissertation sur le Tænia.



Approbations de Messieurs COUTHIER, BESNIER, & FERRET Docteurs-Régent de la Faculté de Médecine de Paris, commis par elle le 6^e Mai 1748. à l'examen d'un Manuscrit sur l'origine du Tænia, par M. Dionis, &c.

JE soussigné Docteur-Régent, & ancien Professeur des Ecoles de Médecine de Paris, ai lû par ordre de la Faculté un Manuscrit sur l'origine du Tania, par M. Dionis, mon Confrere; je crois que le Public recevra d'autant plus volontiers cet Ouvrage, qu'il est fondé sur des observations curieuses, & appuyées sur la pratique la plus solide; il paroît que M. Dionis possède parfaitement la matière qu'il traite, & qu'il a sur les Maladies des Vers, toute la connoissance possible: en foi de quoi, j'ai signé, à Paris ce 12 Mai 1748.

J. A. COUTHIER, Docteur Régent, de la Faculté de Médecine, & ancien Professeur des Ecoles.

JE soussigné Docteur-Régent en Médecine de la Faculté de Paris, ai lû un Ouvrage de M. Dionis, mon Confrere, ayant pour titre, de la génération des Vers, &c.

J'estime que le Public lira avec plaisir les observations de l'Auteur , qui prouvent que le *Tania* peut s'emparer du corps humain plus d'une fois , & qu'il n'y naît pas seul comme on l'a crû jusqu'à présent. Fait à Paris ce 25 May 1748.

BESNIER.

JE soussigné Docteur-Régent , &c. ai lu un Ouvrage de M. Dionis , qui a pour titre, *de la génération des Vers*, &c. L'Auteur y combat le sentiment de M. Andry sur la génération du *Tania* ; il prétend que ce Ver n'a pas plus de droit que les autres , de naître seul dans le corps , & qu'on peut en être attaqué plus d'une fois dans la vie. Je crois qu'on lira avec plaisir les observations qui le prouvent.

FERRET.



Extrait des Délibérations de la Faculté de Médecine de l'Université de Paris, du 22 Juin 1748.

VU l'Approbation de Messieurs *Coubertier* , *Besnier* , & *Ferret* , Docteurs Régents de la Faculté de Médecine de Paris , Commissaires nommés pour examiner le Livre qui a pour titre : *De la géné-*

vation des Vers, &c. & ouï leur rapport, la Faculté a consenti que ledit Livre soit imprimé. En foi de quoi j'ai signé, à Paris ce 23 Juin 1748.

J. B. T. MARTINÉNG, *Doyen de ladite Faculté.*



Approbation du Censeur Royal.

J'AI lû par ordre de Monseigneur le Chancelier, un Traité manuscrit *De la génération des Vers*, où l'on prouve que le *Tenia* ou *Ver-plat*, n'est pas solitaire, &c. Je n'ai rien trouvé dans cet Ouvrage qui puisse en empêcher l'impression. A Paris ce 3 Juin 1748.

Signé, POUSSE, *Fils.*

POUDRE

P O U D R E
SYMPATHIQUE
POUR FAIRE SUER.

L E T T R E

A C E S U J E T,
Où l'on annonce au Public la composition de ce Remède , & la manière de s'en servir.

*Par M. D r o n i s , Docteur-
Régent de la Faculté de Médecine
de Paris.*



A V I S ,

Monsieur Dionis ayant donné au Public, il y a quelques années, une Lettre sur la Poudre de Sympathie, on a cru faire plaisir d'en donner ici une seconde Edition en faveur de ceux qui n'ont point eu connoissance de la première. On y a joint le Discours prononcé par M. le Chevalier Digby sur cette Poudre de Sympathie; on ne doute point que le Public ne le reçoive avec satisfaction, étant conforme à l'Edition de 1658. qui est devenue fort rare.

POUDRE



L E T T R E
DE M. DIONIS,
DOCTEUR-RE'GENT
de la Faculté de Médecine de
Paris, à M. Raulin, Méde-
cin du Roy, à Nérac.

VOUS ne pouviez mieux
vous adresser qu'à moi ;
MONSIEUR, sur les éclair-
cissemens que vous souhaitez avoir ;
au sujet de la *Poudre Sympathique*
pour faire fuer. Comme vous sçavez
qu'il y a partout , & surtout à Paris ,
des gens qui cherchent à se faire va-
loir , particulièrement en ce qui re-
garde les prétendus secrets en Méde-
cine , il s'est trouvé des personnes ,
F ij

avoit fait beaucoup de remèdes , qu'on lui en avoit enseigné un entr'autres , dont on faisoit beaucoup d'éloge : que ce Remède étoit un grand secret ; qu'il connoissoit un nommé *Morin* , *Chirurgien* , qui le lui demandoit instamment , à qui il le pourroit donner pour lui faire plaisir , attendu que ce Remède produisoit des sueurs de la façon la plus particulière , en sorte que le Malade se trouvoit totalement guéri. M. d'Aliez , poussé par la curiosité de connoître ce Remède , & voulant en bon Artiste le préparer lui-même , comme il a fait depuis sous mes yeux , pria M. l'Abbé de Grély de lui communiquer ce secret ; ce que fit ce généreux Abbé , qui donna à M. d'Aliez l'original , tel qu'il lui avoit été envoyé par un de ses amis.

*Lettre à M. l'Abbé de Grély ;
où on lui apprend la compo-
sition de la Poudre Sympathique.*

« **V**otre santé m'est si précieuse ,
 » **MONSIEUR**, qu'il n'y a rien au
 » monde que je ne fasse pour vous
 » la procurer , & vous pouvez être
 » persuadé que tout ce que je pourrois
 » vous dire sur mes sentimens d'ami-
 » tié pour vous , ne vaudroit pas ce
 » que je pense ; vous trouverez ci-après
 » le secret de la Poudre Sympathique
 » qui fait suer ; } la façon de la faire &
 » de s'en servir.

Poudre Sympathique pour faire suer.

» Assa-Fetida de la plus sèche , six
 onces.
 » Litarge d'or , - * *six onces.*
 » Couperose , - - *une once.*
 » Mercure crud , - - *demie-once.*
 » Antimoine , - - *une once.*
 » Castor en poudre , - *une once.*

» Il faut piler l'Asa-Fetida en par-
» ticulier dans un mortier assez grand,
» ou entre deux pierres, parce qu'il
» donneroit mauvaise odeur au mor-
» tier ; il faut également bien piler
» les autres drogues ; il est bon de
» vous dire qu'il suffit de bien incor-
» porer le tout ensemble. Cela étant
» fait, vous aurez un pot de terre à feu,
» & vous mettrez le tout dedans, avec
» environ deux verres d'eau de riviere ;
» vous mettrez ensuite un grand four-
» neau dessous la cheminée avec le
» pot où est votre matière ; vous y
» ferez par dessous un grand feu de
» charbon, parce qu'il faut absolu-
» ment que le pot devienne rouge, de
» même que la composition qui sera
» dedans, qui doit être calcinée comme
» un charbon. Quand cette opération
» sera faite, & que la matière sera
» froide, vous la ferez bien piler, &
» vous en peserez ensuite *huit onces*,

» qui est la dose qu'il faut pour faire
» suer. Il faudra mettre cette dose dans
» un matras de verre qui contienne
» environ une pinte, mesure de Pa-
» ris ; vous y mettrez environ cho-
» pine d'urine du matin, c'est-à-dire,
» de celle que le Malade fera dans la
» nuit. Il est à remarquer que le ma-
» tras ne doit pas être plein, qu'il
» faut qu'il s'en manque environ trois
» bons travers de doigts, & même
» plus, & qu'il faut bien boucher avec
» un bouchon de liège & du cha-
» mois par-dessus, qui embrasse trois
» ou quatre travers de doigts le gou-
» leau du matras, & bien ficeler cette
» peau sur le gouleau, autrement le
» bouchon sauteroit, quand le matras
» seroit sur le feu, & l'urine partiroit
» comme la foudre, de même que le
» bouchon. Il faut laisser infuser vo-
» tre urine avec la poudre vingt-quatre
» heures avant de faire suer ; &
» lorsque.

» lorsque vous voudrez faire l'opé-
» ration , vous mettrez votre matras
» au sable dans une terrine , obser-
» vez qu'il y ait du sable au fond
» de tous les côtés ; il faut mettre
» cette terrine sur un fourneau avec
» bien du feu , pour que votre urine
» puisse bouillir doucement : lorsque
» tout sera disposé , vous prendrez
» deux tasses de Thé , & vous aurez
» soin de vous faire mettre une ser-
» viette autour de la tête , & vous
» faire couvrir comme il convient de
» le faire pour suer ; être tranquille
» dans votre lit , & attendre l'opéra-
» tion qui sera plus longue à venir
» la première fois que dans la suite ;
» ce remède n'opère qu'une heure &
» demie après que l'urine a commen-
» cé de bouillir ; il commence par une
» douce transpiration , qui devient for-
» te de plus en plus , & au point qu'il
» faut avoir quelqu'un auprès de vous

» pour vous essuyer de temps en
» temps ; il faut avoir soin lorsque
» vos draps & votre chemise seront
» trempés , de vous faire changer de
» chemise, & d'en mouiller une seconde
» & une troisième , suivant vos forces.

» Après l'opération vous pouvez
» rester en robe de chambre , assis sur
» votre lit , déjeuner & dîner , si vous
» le voulez ; laisser refermer les pores ,
» vous habiller après, & sortir : il faut
» encore observer de ne rien manger
» de crud pendant le temps que vous
» voudrez suer , & vous reposer le
» sixième jour , qu'il faudra garder
» la chambre & prendre médecine , &
» le lendemain recommencer à suer
» comme ci-devant , & se repurger le
» sixième jour ; réitérer jusqu'à la gué-
» rison , suivant votre situation ; l'on
» peut remettre de l'urine dans le ma-
» tras , si elle se consume trop , &
» cette même composition pourroit

» vous servir un an après : car l'urine
» dans le matras devient incorrupti-
» ble. Il faut remarquer qu'on est fa-
» tigué d'abord d'avoir sué ; mais le
» soir même , l'on se sent plus léger ;
» enfin l'on doit tout attendre de ce
» remède.

» Vous êtes actuellement , Mon-
» sieur , aussi sçavant que ceux qui
» par une longue dissertation veu-
» lent prouver au Public que ce re-
» mède n'a été connu que par leur
» canal. »

Je vous ai déjà dit que c'étoit au
mois d'Août 1745. que M. l'Abbé de
Grély donna ce remède à M. d'Aliez ;
il faut que vous sçachiez encore que
M. le Thieullier , Médecin , solli-
cita si fort M. de Grély de lui don-
ner la composition du même remède ,
que le 14 Septembre suivant , M.
l'Abbé de Grély pria M. d'Aliez de
lui faire une copie pour l'envoyer à

M. le Thieullier , ce qui fut fait ; aujourd'hui Messieurs *de Thieullier* & *Merin* sont en grande contestation , le premier soutenant qu'il est seul possesseur de cette composition , ce qu'il assure prouver par la suite ; le second prétendant que lui seul a le vrai remède , ce qu'il prouve , dit-il , en guérissant ; en sorte que l'on peut dire que ces deux Messieurs , qui ne sont assurément pas capables d'en imposer au Public , sont cependant l'un & l'autre dans l'erreur , de croire qu'ils sont chacun en particulier , seuls & uniques possesseurs de ce remède , dont le mystère se trouve aujourd'hui dévoilé par la générosité de M. l'Abbé de Grély , par le travail de M. d'Allez , & par l'empressement que j'ai , Monsieur , de vous faire part de toutes les découvertes en Médecine , qui se font en ce pays.

Comme j'ai fait faire ce remède

sous mes yeux par M. d'Aliez , je vous dirai qu'il a fort bien réussi ; je l'ai ordonné , entr'autres , à un Officier impotent de tout son corps , qui a été parfaitement guéri , & qui est actuellement à l'armée du Roy en Flandres. Il est bon que cette opération se fasse sous une cheminée ; car il m'est arrivé de voir le matras crever , & entendre un bruit aussi fort que le tonnerre ; comme on ne peut pas répondre que cela n'arrive , il faut se précautionner. J'ai été obligé de rapporter mot à mot la Lettre écrite à M. l'Abbé de Grély ; je joindrai à cela que l'expérience m'a fait connoître qu'il falloit retrancher les deux verres d'eau , dont on dit qu'il faut imbiber la poudre , lorsqu'elle est bien incorporée ; l'opération est bien plus forte & plus sûre , lorsque l'on ne se sert pas d'eau : de plus il est bon que cette opération ne se

faſſe que par mains de Maîtres & perſonnes habiles , heureuſement nous n'en manquons pas ici , & l'on peut dire , à la louange de nos Apoticaireſ d'aujourd'hui , que l'on peut fort bien ſ'en rapporter à eux là-deſſus.

M. l'Abbé de Grély ayant ſçu la jalouſie qui régnoit contre le Sieur d'Aliez dans ſon quartier , parce qu'il avoit été le premier qui eût eu la compoſition de ce remède , lui écrivit d'Embrun au mois d'Octobre 1745. en ces termes :

Comment gouvernez-vous les jaloux de votre quartier , c'eſt l'horreur que j'ai pour eux qui m'en fait ſouvenir ; ſuis-je aſſez heureux pour que mon ſecret vous ſoit utile , & qu'il vous faſſe plaifir ; je le deſire de tout mon cœur, & de trouver toutes les occaſions de vous marquer tous les ſentimens avec leſquels je ſuis , &c.

Signé , GRÉLY , Vic. Génér.

Vous voyez , Monsieur , par cette dernière Lettre de M. Abbé de Grély , une confirmation de tout le détail que je viens de vous faire. M. de Grély souhaite à M. d'Aliez que le secret qu'il lui a donné lui soit utile , & a en même temps en horreur , ceux qui par jalousie veulent s'en prévaloir. S'il paroît quelque écrit nouveau sur ce sujet , qui mérite d'être lu , je vous le communiquerai aussitôt , je compte vous envoyer au premier jour , comme vous me le demandez , les observations que j'ai faites sur l'électricité. Voici en attendant l'extrait d'une Lettre de Genève , écrite à ce sujet par M. Jallabert , à M. Cramer ; le fait me paroissant très-curieux , je suis bien aise de vous en faire part.

« Je me suis fort occupé cet hyver
» des effets de l'électricité , sur les
» êtres animés , & comme j'ai été
» obligé de faire des expériences qui

» demandoient de la dextérité ; je re-
» courus à M. Guiot , Chirurgien.
» Le hafard a rendu mes recherches
» plus utiles que je ne pensois , &
» m'a engagé à tourner mes vûes du
» côté de la guérifon de diverses ma-
» ladies. Curieux de comparer la dif-
» férence des effets de l'électricité fur
» les animaux vivants & morts , avec
» ceux qu'elle produiroit fur les par-
» ties paralitiques. On m'amena le 26
» Décembre un nommé Nogués , Ser-
» rurier , paralytique du bras droit de-
» puis près de quinze ans. Outre la
» perte du fentiment & du mouve-
» ment , le bras & l'avant-bras étoient
» extrêmement maigres : nous exposâ-
» mes d'abord cet homme à l'épreuve de
» la commotion , la main paralytique
» attachée au vafe : la violence du
» coup porta principalement au haut
» de l'épaule , & nous ne pûmes dé-
» tromper cet homme de l'idée où il

» étoit , que M. Guiot l'avoit frappé ,
» qu'en répétant l'expérience , après
» avoir fait changer de place à M.
» Guiot.

» Je fis ensuite découvrir le bras
» paralytique , & l'homme étant placé
» sur de la poix , & vivement élec-
» trisé , je fis sortir de divers endroits
» du bras des étincelles : nous apper-
» çûmes d'abord que les muscles dont
» elles partoient étoient agités de mou-
» vemens convulsifs très-vifs ; bientôt
» après , nous vîmes mouvoir succes-
» sivement , & en différens sens , l'a-
» vant-bras , le carpe & les doigts ,
» suivant que nous tirions l'étincelle
» de tel ou tel muscle. Le phénomène
» étoit trop singulier pour ne le pas
» examiner avec attention. Je me mis
» à la place du Paralytique , & j'ob-
» servai que les muscles & les par-
» ties auxquelles ils aboutissoient , se
» mouvoient , quand on en tiroit une

» étincelle , sans qu'il fût en mon
» pouvoir de l'empêcher ; & que sui-
» van tque l'on tiroit , par exemple ,
» l'étincelle des muscles extenseurs ou
» fléchisseurs du carpe , ou des doigts ,
» ils se baïssoient ou s'élevoient en
» sens opposé. Cette observation bien
» constatée sur différentes parties de
» mon corps , & ensuite sur le bras
» paralytique , me donna quelque
» espérance , qu'en secouant vive-
» ment & fréquemment les muscles
» paralytiques , on pourroit peut-être
» leur rendre leur jeu & y faire circu-
» ler librement les divers fluides. Je tra-
» vaille en conséquence tous les jours
» sur le Paralytique , en dirigeant suc-
» cessivement mes opérations sur les
» divers muscles ; l'abducteur du pouce
» m'a seul occupé pendant le grand
» froid cinq à six jours. Il ne falloit
» pas moins que les changemens no-
» tables que je voyois pour soutenir

Sympathique. 83

» ma patience , au milieu de plusieurs
» autres occupations. Vous jugerez des
» progrès de la guérison par la description de l'état du Malade , que M.
» Guyot a dressé le dixième & vingt-
» quatrième Janvier , pour en mieux
» connoître l'effet.

Du 10 Janvier.

» Le bras paralytique a repris beau-
» coup d'embonpoint. Le Malade étend-
» dit les doigts index , médius & annulaire ; il pouvoit aussi étendre le
» carpe , mais le petit doigt & le
» pouce ne pouvoient pas encore s'étendre. Cèt état marque une grande
» diminution du mal , puisque dix
» jours auparavant , l'avant-bras étoit
» encore fort maigre , & que le poignet ni aucun des doigts ne pou-
» voient s'étendre.

Du 24 Janvier.

» Le carpe & tous les doigts , ex-

» cepté le pouce , s'étendent parfaite-
» ment ; le pouce a beaucoup gagné
» pour les mouvemens d'abduction &
» de flexion. La dernière phalange de
» l'index & le pouce ne peuvent pas
» encore s'étendre parfaitement. Les
» mouvemens de l'avant-bras & du
» bras se font au mieux , il approche
» la main du chapeau.

» Aujourd'hui le Paralytique a tiré
» son chapeau , & m'a remercié les
» larmes aux yeux , l'avant-bras est
» aussi rempli de chairs que l'avant-
» bras sain , & le bras sur lequel le
» grand froid m'avoit empêché d'o-
» pérer , augmente considérablement ;
» le poignet peut faire ses différens
» mouvemens , lors même que la
» main est chargée d'une bouteille
» pleine d'eau contenant environ une
» pinte.

» Je ne dois pas oublier de vous
» dire , qu'à cette façon d'opérer j'ai

» joins de tems en tems la commo-
» tion. Je la lui ai même donnée sans
» le vouloir d'une force extraordi-
» naire, & qui m'a montré un phé-
» nomène bien propre à rendre les
» Physiciens circonspects.

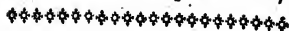
» Le Paralytique va de mieux en
» mieux, il tire son chapeau sans
» peine, il manie déjà de gros mar-
» teaux, & il compte pouvoir forger
» dans peu de jours. Sans le grand
» froid on l'auroit électrisé hier à nud
» sur les muscles du bras qui s'éten-
» dent vers la poitrine, & qu'une
» inaction de quinze ans a rendu
» un peu douloureux, lors des mou-
» vemens du bras. »

Voilà, Monsieur, l'extrait de la
lettre de M. Jallabert sur les effets de
l'électricité; je vous donne ce fait
d'après le Journal des Sçavans, Livre
dont le titre seul fait l'éloge, & qui
est composé aujourd'hui, comme il l'a

toujours été , par les plus Sçavans du siècle : les extraits de Médecine faits par M. Bruyere , qui est un des Auteurs du Journal des Sçavans , ne laissent rien à desirer pour avoir la connoissance parfaite d'un Livre , & font voir le discernement & l'érudition de ce sçavant Médecin.

Comme je finissois cette Lettre , Monsieur , je viens de recevoir le discours de M. le Chevalier Digby , sur la Poudre de Sympathie , que vous me demandez avec tant d'instance ; il est vrai que cette pièce est très-rare , elle fut imprimée à Paris en 1658. je suis charmé d'avoir pu la trouver pour vous l'envoyer.





*Discours touchant la guérison des
Plaies, par la Poudre de Sym-
pathie.*

JE crois, Messieurs, que vous demeurerez tous d'accord avec moi, qu'il est nécessaire pour bien pénétrer & connoître un sujet, de montrer en premier lieu s'il est tel qu'on le suppose, ou qu'on se l'imagine : car ne perdrait-on pas inutilement, & son tems & sa peine de s'occuper à rechercher les causes de ce qui n'est peut-être qu'une chimere sans aucun fondement de vérité.

Plutarque demande pourquoi les Chevaux, qui lorsqu'ils étoient poulains, ont été poursuivis par le Loup, & se sont sauvés à force de bien courir, sont plus vites que les autres. A quoi il répond qu'il se peut faire que l'épouvante & la frayeur

que le Loup donne à une jeune bête , lui fait faire toutes sortes d'efforts pour se délivrer du danger qui la presse , & ainsi la peur lui dénoue les jointures , lui étend les nerfs , & rend souples les ligamens & autres parties qui servent à la course , de telle sorte qu'il s'en ressent tout le reste de sa vie , & en devient bon coureur ; ou peut-être , dit-il , c'est que les Poulains qui sont naturellement vites se sauvent en fuyant , au lieu que les autres qui ne le sont pas tant , sont attrapés par le Loup , & deviennent sa proie ; ainsi ce n'est pas que pour avoir échapé au Loup ils en soient plus vites , mais c'est que leur vitesse naturelle les a sauvés du Loup : il en donne encore d'autres raisons , & à la fin il conclut que peut-être aussi la chose n'est pas véritable.

Je ne trouve pas à redire , Messieurs , à ce procédé en des propos
de

de table , où le principal dessein de la conversation est de se divertir doucement & agréablement , sans y mêler la sévérité des raisonnemens forts , qui tiennent les esprits bandés & attentifs ; mais en une assemblée si célèbre que celle-ci , où il y a des personnes si judicieuses , & si profondément sçavantes , & qui en cette rencontre attendent de moi que je les paye de raisons solides , je serois fâché qu'après avoir fait mes derniers efforts pour éclaircir comment la Poudre de Sympathie guérit naturellement & sans magie les plaies , sans qu'on y touche , & même sans qu'on voye le Blessé , l'on révoquât en doute , si une telle guérison se fait effectivement ou non.

En matière de fait , la détermination de l'existence & de la vérité , dépend du rapport que nos sens nous en font ; celle-ci est de cette nature ;

car ceux qui en voyant l'effet & l'expérience ont été soigneux d'en examiner toutes les circonstances requises , & qui se sont satisfaits après avoir reconnu qu'il n'y avoit point de supercherie , ne doutent point que la chose ne soit véritable ; mais ceux qui n'ont pas vû de semblables expériences s'en doivent rapporter au récit & à l'autorité de ceux qui assurent les avoir vûes. J'en pourrois produire plusieurs , dont je suis témoin oculaire , & même , *quorum pars magna fui*. Mais comme un exemple certain & avéré en l'affirmatif , est convaincant pour déterminer la possibilité & le vérité de quelque matière dont on doute , je me contenterai , pour ne vous pas ennuyer présentement , de vous en rapporter un seulement sur ce sujet , mais ce sera l'un des plus illustres , éclatans , publics & avérés qui ait jamais été ou qui puisse

être , non seulement pour les circonstances remarquables qui s'y trouvent , mais par rapport à la personne sur laquelle la guérison a été opérée ; car la guérison d'une fâcheuse blessure a été faite par cette Poudre de Sympathie , en la personne d'un homme qui étoit illustre , tant par les belles Lettres que par son emploi : toutes les circonstances ont été examinées & épluchées à fond , par un des plus grands & des plus sçavans Rois de son tems , le Roy Jacques d'Angleterre , qui avoit un talent particulier & une industrie merveilleuse , à discuter les choses naturelles , & à en pénétrer le fond : la chose a de plus été examinée par son fils le défunt Roi Charles , par le défunt Duc de Buckingham , leur premier Ministre , & enfin le tout a été enregistré dans les Mémoires du grand Chancelier Bacon , pour ajouter en forme d'Appendix à son Histoire natu-

relle, & je crois, Messieurs, que quand vous aurez entendu cette Histoire, vous ne m'accuserez pas de vanité, si je m'attribue d'être l'introducteur en ces quartiers du monde de cette sorte de cure. Voici donc comme l'affaire se passa.

Jacques Howell, Secrétaire du Duc de Buckingham, assez connu en France par ses écrits, & particulièrement par sa Dendrologie, traduite en françois par M. Baudouin, survint un jour comme deux de ses meilleurs amis se battoient en duel. Il se mit aussitôt en devoir de les séparer, il se jette entr'eux deux, & de sa main gauche saisit les gardes de l'épée de l'un des combattans, pendant que de sa droite nue, il empoigna la lame de l'autre. Eux transportés de furie chacun contre son ennemi, font leurs efforts pour se défaire de l'empêchement que leur ami commun leur

donnoit de se tuer l'un l'autre ; & l'un tirant brusquement son épée, qui ne pouvoit pas être retenue par la lame , coupe jusques à l'os tous les nerfs , muscles , & tendons du dedans de la main du Sieur Howell ; & en même-tems l'autre dégage sa garde & porte un coup d'estramacon à la tête de son adversaire , qui va fondre sur celle de son ami , lequel pour parer le coup , hausse la main déjà blessée , qui par ce moyen fut coupée autant par le dehors , comme elle l'étoit au-dedans. Il semble qu'une étrange constellation régnoit alors contre lui , qui faisoit répandre son sang par les armes de ses meilleurs amis , qui en leur sens rassis auroient hasardé tout le leur pour garantir celui de leur ami. Cette effusion de sang involontaire , détourna celle qu'ils s'efforçoient de faire l'un contre l'autre ; car voyant

le visage du Sieur Howell tout couvert de sang , tombé de sa main élevée , ils accourent à lui pour l'assister , & après avoir visité ses blessures , ils les bandent de l'une de ses jarretieres , pour fermer les veines qui étoient toutes coupées , & saignoient abondamment. Ils le ramènent chez lui , cherchent un Chirurgien , & le premier venu sert pour lui mettre le premier appareil. Pour le second , quand ce vint à ouvrir la plaie le lendemain , le Chirurgien du Roy y fut envoyé par Sa Majesté , qui affectionnoit beaucoup le Sieur Howell. J'étois logé tout proche de lui , & un matin comme je m'habillois , quatre ou cinq jours après cet accident , il vint en ma chambre pour me prier de lui donner quelque remède à son mal , d'autant , dit-il , qu'il avoit appris que j'en avois de très-bons pour semblables occasions ,

& que sa blessure étoit en si mauvais état , que les Chirurgiens appréhendoient que la gangrène ne s'y mit , ce qu'arrivant , il lui falloit couper la main. En effet son visage témoignoit la douleur qu'il enduroit , laquelle il disoit être insupportable , avec une inflammation extrême ; je lui répondis que je le servirois volontiers , mais que quand il sçauroit de quelle manière je pensois les Blessés sans avoir besoin de les toucher ou de les voir , peut-être il ne le voudroit plus , parce qu'il croiroit cette manière de guérir superstitieuse ou inefficace. Pour la dernière, me dit-il, les grandes merveilles que plusieurs personnes m'ont raconté de votre médicament , ne me laissent pas douter de son efficacité : & pour la première, tout ce que j'ai à dire est compris en ce proverbe Espagnol : *Haga se el milagro , y hagalo Mahoma.* Je lui

demandai donc quelque pièce d'étoffe ou de linge sur laquelle il y auroit du sang de ses plaies , il envoya incontinent chercher la jarretiere qui lui avoit servi de premier bandage , & cependant je demandai un bassin d'eau , comme si je me voulois laver les mains , & je pris une poignée de poudre de vitriol que je tenois en un cabinet sur ma table , je l'y fis très-promptement dissoudre. Aussitôt que la jarretiere me fut apportée , je la mis dans le bassin , remarquant bien ce que faisoit alors M. Howell , il parloit à un Gentilhomme en un coin de ma chambre , sans prendre garde à ce que je faisois , & dans le moment il tressaillit , & fit un geste , comme s'il sentoit en lui quelque grande émotion ; je lui demandai ce qu'il avoit , & ce qu'il sentoit : Je ne sçais , dit-il , ce que j'ai , mais je sçais bien que je ne sens plus de douleurs ;
il

il me semble qu'une fraîcheur agréable, comme si c'étoit une serviette mouillée & froide, s'épand sur ma main, ce qui m'a ôté toute l'inflammation que je sentoís. Puis donc, (lui répliquai-je) que vous sentez déjà un si bon effet de mon médicament, je vous conseille d'ôter toutes vos emplâtres ; tenez seulement la plaie nette, & dans un état modéré & tempéré de chaud & de froid. Ceci fut aussitôt rapporté à M. de Buckingham, & peu après au Roy. Ils furent tous deux fort curieux de sçavoir la suite de cette affaire, qui fut qu'après dîner j'ôtai la jarretière hors de l'eau & la mis sécher à un grand feu. A peine étoit-elle bien sèche (& pour cet effet il falloit qu'elle eût été premièrement bien réchauffée) que voilà le Laquais de M. Howel qui me vint dire que son Maître sentoît, depuis fort peu de tems, autant de dou-

leur que jamais, & encore plus grande, avec une chaleur si extrême, comme si sa main eût été parmi les charbons ardents. Je lui répondis que quoique cela fut arrivé à présent, il ne laisseroit pas de se bien porter dans fort peu de temps; que je sçavois la cause de ce nouvel accident, & que j'y donnerois ordre: & que son Maître seroit délivré de sa douleur & inflammation, avant qu'il pût être de retour chez lui pour l'en assurer: mais qu'en cas que cela ne fût pas, qu'il revint m'en avertir: sinon qu'il n'avoit que faire de retourner. Avec cela, il s'en va, & à l'instant je remets la jarretière dans l'eau. Sur quoi, encore qu'il n'y eut que deux pas chez son Maître, il le trouve tout-à-fait sans douleur; & même avant qu'il y arriva, elle étoit entièrement cessée. Et pour faire court, il n'eut plus de douleur, & dans cinq ou six

jours la plaie fut cicatrisée & entièrement guérie. Le Roy Jacques se faisoit ponctuellement informer de tout ce qui se passoit en cette cure : & après qu'elle fut achevée & parfaite , il voulut sçavoir de moi comme elle s'étoit faite , m'ayant premièrement raillé (ce qu'il faisoit toujours de très-bonne grace) de Magicien & Sorcier. Je lui répondis que je serois toujours prêt à faire tout ce que Sa Majesté m'ordonneroit : mais que je la suppliois très-humblement de me permettre, avant que de passer outre , de lui dire ce que l'Auteur de qui j'avois appris le secret , dit au Grand Duc de Toscane , sur semblable occasion. C'étoit un Religieux Carme , nouvellement revenu des Indes & de la Perse à Florence , & même il avoit été à la Chine , qui ayant fait de merveilleuses cures avec sa Poudre , depuis son arrivée en Toscane , le

Duc lui témoigna qu'il seroit bien aise de l'apprendre de lui. C'étoit le pere du Grand Duc qui régne aujourd'hui. Le Religieux lui répondit que c'étoit un secret qu'il avoit appris en Orient , & qu'il croyoit qu'il n'y avoit que lui qui le sçût en Europe , & qu'il méritoit qu'il ne fut pas divulgué ; ce qui ne se pourroit pas faire si son Altesse se mêloit de l'exercer ; d'autant qu'il ne le feroit point de ses mains , & que s'il employoit son Chirurgien ou autre , il y auroit en peu de tems bien d'autres personnes qui le sçauroient aussi bien que lui. Sur quoi Son Altesse ne le voulut plus presser là-dessus. Mais quelques-mois après j'eus le moyen de faire un très-important plaisir à ce Religieux ; ce qui fut cause qu'il ne me voulut pas refuser son secret : & la même année il s'en retourna en Perse ; de sorte que je crois être main-

tenant le seul en toute l'Europe qui
sçache ce secret. Le Roy me repliqua
que je n'appréhendasse point qu'il le
divulgât ; qu'il ne se feroit à per-
sonne , en faisant expérience de cette
cure , mais la feroit toujours de sa
main propre , & que je lui donneroie
de ma Poudre. Ce que je fis , & l'inf-
truifis de toutes les circonstances , &
Sa Majesté en fit plusieurs épreuves ;
en toutes lesquelles elle eut une fin-
guliere satisfaction. Cependant , M.
de Mayerne , son premier Médecin ,
veilloit pour découvrir ce qu'il pou-
voit de ce secret ; & à la fin il par-
vint à sçavoir que le Roy se servoit
de Vitriol. Alors il m'aborde & me
dit qu'il n'avoit osé me demander
mon secret , parce qu'il avoit sçu que
j'avois fais difficulté de le dire au Roy.
Mais à cette heure qu'il avoit appris
de quelle manière il se falloit servir ,
il espéroit que je lui communiquerois

toutes les circonstances de ce qu'il falloit faire. Je lui répondis que non seulement à cette heure ; mais que s'il me l'eût demandé dès le commencement , je lui aurois franchement tout dit ; parce qu'entre ses mains , il n'y avoit point de danger qu'un tel secret se prostituât ; & ensuite je lui dis le tout. Peu après il s'en alla en France pour voir une belle Terre qu'il avoit nouvellement achetée proche de Genève , qui est la Baronie d'Aubonne. En ce voyage il alla voir M. le Duc de Mayerne , qui depuis longtems avoit été son grand ami & protecteur , & il lui enseigna ce secret : le Duc en fit plusieurs expériences qui , en toutes autres mains , que d'un Prince si pieux & si religieux , auroient passé pour effets de magie & d'enchantement. Après la mort du Duc (qui fut tué au siège de Montauban) son Chirurgien qui le servoit à faire

cette cure , vendit ce secret à plusieurs personnes de condition , qui lui en donnerent des sommes considérables ; de sorte qu'en peu de tems il devint riche par ce moyen. La chose étant ainsi tombée en plusieurs mains , ne demeura pas longtems en termes de secret ; mais peu à peu elle s'est tellement divulguée , qu'à peine y a-t-il aujourd'hui un Barbier de Village qui ne la sçache.

Voilà donc , Messieurs , la généalogie de la Poudre de Sympathie en nos quartiers , & une histoire notable d'une cure faite par cette Poudre : il est tems désormais de venir à la discussion qui est de sçavoir comment cela se fait. Il faut avouer que c'est une chose merveilleuse que la plaie d'une personne blessée puisse être guérie , ou son inflammation & douleur augmentée par l'application d'un remède appliqué à un morceau de linge ou à une

épée même , en une grande distance : & il ne faut pas douter que si après une longue & profonde spéculation de toute l'œconomie , & enchaînement des causes naturelles qui peuvent être jugées capables de produire un tel effet , on tombe à la fin sur les véritables ; il faut qu'elles ayent des ressorts & des moyens d'agir bien subtils , & bien déliés. Jusqu'à cette heure , elles ont été enveloppées de ténèbres , & jugées tellement inaccessibleles , que ceux qui se sont mêlés d'en parler ou d'en écrire , (au moins ceux que j'ai vû) se sont contentés d'en dire quelques gentilleffes ingénieuses , sans traiter la matière bien à fonds : & plutôt pour montrer la vivacité de leur esprit , & la force de leur éloquence , que pour satisfaire leurs Lecteurs ou Auditeurs , en leur enseignant comment la chose se fait. Ils veulent que nous prenions pour

argent comptant des termes que nous n'entendons pas , & ne sçavons pas ce qu'ils signifient. Ils nous payent de convenances , de ressemblances , de sympathie , de vertus magnétiques , & de semblables paroles , sans nous expliquer ce que ces termes veulent dire. Ils croient avoir bien réussi , s'ils persuadent foiblement à quelqu'un que la chose se peut faire par une voie naturelle , & sans avoir recours à l'intervention des démons ou esprits : & ils ne prétendent en aucune sorte avoir trouvé des raisons convaincantes pour démontrer comment cela se fait. Si je n'espérois , Messieurs , pouvoir gagner autre chose sur vos esprits ; je veux dire que si je ne croyois vous pouvoir persuader que par des paroles , je ne l'aurois pas entrepris. Je sçais trop bien , *quid ferre recusent , quid valeant humeri.* Un tel dessein demande

grand feu , vivacité & pointes de conception ; volubilité de langage , & propriété d'expressions ; pour insinuer comme par surprise ce qu'on ne sçau-
roit emporter de pied-ferme , & par des raisons froides , quoique solides. Un discours de cette nature ne se doit pas attendre d'un étranger , qui se trouve obligé de dire ses sentimens en une langue en laquelle il a peine d'exprimer ses conceptions ordinaires. Néanmoins , Messieurs , ces considérations ne m'empêcheront pas de me charger d'une entreprise qui pourra sembler à quelques-uns bien plus difficile que celle que je viens de dire ; à sçavoir de bien prouver & convaincre que cette guérison qu'on appelle de Sympathie , se peut faire naturellement ; & de vous montrer à l'œil & faire toucher au doigt comment elle se fait. Vous sçavez , Messieurs , que les persuasions se font par

des argumens ingénieux , qui étant exprimés de bonne grace , chatouillent plutôt l'imagination, qu'ils ne satisfont l'entendement : mais les démonstrations sont bâties sur des principes certains & prouvés ; quoiqu'elles soient grossièrement énoncées , néanmoins elles convainquent , & les conclusions en sont tirées avec nécessité. Elles procèdent comme une visse attachée contre une porte pour l'abattre , ou sur une lame de métal pour y imprimer la marque de la monnoie : à chaque tour qu'elle fait , elle ne s'approche que de peu , & quasi insensiblement , & ne fait guères de bruit , ni ne requiert pas une si grande force pour la tourner : mais son effort , quoique lent , est si invincible , qu'à la fin elle abbat la porte & fait l'impression profonde dans la plaque d'or ou d'argent : au lieu que des coups de marteau ou de barres ,

(auxquels se peuvent comparer les discours ingénieux & conceptions fleuries des beaux esprits) demandent des bras de géans ; font beaucoup de bruit , & au bout du compte produisent peu d'effet. Pour entrer donc en matiere : je poserai premierement (selon la nécessité des démonstrations Géométriques) six ou sept principes , comme pierres fondamentales sur lesquelles je bâtirai mon édifice. Mais aussi je les établirai si bien , & si fermement , qu'on ne fera pas difficulté de me les accorder. Ces principes seront comme les roues de la machine d'Archimede , par le moyen de laquelle un enfant étoit capable d'attirer sur la terre la grosse Caraque du Roi Hieron , que cent paires de bœufs avec toutes les cordes & cables de son Arsenal ne pouvoient pas faire seulement branler. Et par le moyen de ces principes , j'espère de

conduire ma conclusion à bon port.

Le premier principe donc , sera que tout l'orbe ou sphere de l'air est rempli de lumière. S'il étoit besoin de prouver en cet endroit que la lumière est une substance matérielle & corporelle , & non une qualité imaginaire & incompréhensible , (comme plusieurs de l'école le prétendent ,) je le ferois avec assez d'évidence ; je l'ai fait suffisamment en quelqu'autre traité qui a été publié depuis quelques années , & ce n'est pas une nouvelle opinion ; car plusieurs Philosophes, des plus estimés parmi les anciens , l'ont avancé , & même le grand Saint Augustin , en sa troisième Epître à Volusien , témoigne qu'il est de ce sentiment , mais pour notre affaire présente , que la lumière soit l'une ou l'autre , c'est assez d'expliquer son cours & les voyages qu'elle fait , dont nos sens nous rendent témoi-

gnage ; il est évident que sortant continuellement de sa source qui est le Soleil , & s'élevant avec une merveilleuse vitesse de tous côtés par ligne droite , là où elle rencontre quelques obstacles en son chemin , par l'opposition de quelques corps durs & opaques , elle se réfléchit , elle saute de-là *ad angulos æquales* , & reprend un autre cours par une autre ligne droite, jusqu'à ce qu'elle ait bricolé vers un autre côté par le choc d'un autre corps solide , & continue ainsi à faire de nouveaux bonds çà & là , tant qu'enfin étant chassée de tous côtés par les corps qui s'opposent à son passage , elle se lasse & s'éteint , tout de même que nous voyons une balle en un Jeu de Paume, qui étant poussée par un puissant bras contre une des murailles , saute de-là à l'opposite , tant que souvent elle fait le circuit de tout le Jeu de Paume , & acheve

son mouvement proche du lieu où elle l'avoit commencée : nos yeux même sont témoins de ce progrès de la lumière , quand par réflexion elle illumine quelque'endroit obscur , où elle ne peut pas parvenir directement , ou quand sortant immédiatement du Soleil , & battant sur la Lune ou sur quelque'autre planète , les rayons qui n'y peuvent pas entrer , réjaillissent jusqu'à la terre , (car sans cela nous ne les pourrions pas voir) & là est réfléchié , rompue & brisée par autant de corps , qu'elle en rencontre en ses réflexions diverses.

Le second principe sera que la lumière frappant ainsi sur quelque corps , les rayons qui n'y entrent pas bien avant , mais qui rebondissent de la superficie de ce corps , en détachent & emportent avec soi quelque petite particule ou atôme ; tout de même que la balle dont nous venons de

parler , emporteroit avec elle quelque humidité des murailles contre lesquelles elle bricolleroit , si le plâtre qui les enduit étoit encore humide ; & comme elle emporte en effet quelque teinture du noir dont les murailles sont colorées. La raison de celle-ci est, que la lumière , ce feu si subtil & raréfié , venant avec une si merveilleuse vitesse , (car ses dards sont dans nos yeux , quasi aussitôt que sa tête est élevé dessus notre horizon , faisant ainsi tant de milliers de lieues en un espace imperceptible de tems) & battant à plomb sur le corps qui lui est opposé , elle ne peut pas manquer d'y faire quelques petites incisions proportionnées à sa rareté & subtilité , & ces petits atômes découpés & détachés de leur tronc , étant composés des quatre Elémens , (comme tous les corps du monde le sont ,) le chaud de la lumière s'attache & s'incorpore
avec

avec les parties humides, visqueuses & gluantes desdits atômes ; & elle les emporte bien loin avec soi. L'expérience nous montre cette vérité aussi bien que la raison. Quand on met quelque linge ou drap humide sécher devant le feu , les rayons ignés frappans là-dessus , ceux qui n'y trouvent point d'entrée , mais réfléchissent hors delà , emportent avec eux des corpuscules humides , qui forment une espèce de brouillard entre le linge & le feu : de même le soleil illuminant à son lever la terre , qui est humectée par la pluie ou par la rosée de la nuit , ses rayons élèvent un brouillard qui monte peu à peu jusques aux sommets des collines ; & le brouillard se raréfie à mesure que le soleil a plus de force de le tirer en haut , jusques à ce qu'à la fin nous le perdons de vûe , & il devient partie de l'air , qui à cause de sa ténuité nous est invisible. Ces atô-

mes donc , sont comme des Cavaliers montés sur des coursiers ailés qui vont bien loin ; jusques à ce que le Soleil se couchant , retire leurs Pégases & les laisse tous sans montures ; & alors ils se précipitent en foule vers la terre d'où ils étoient attirés : la plus grande part & les plus pesans , tombent à la premiere retraite du Soleil ; & c'est ce qu'on appelle le Serein, lequel quoiqu'il soit trop subtil pour être vû , on ne laisse pas pourtant de le sentir , comme une infinité de petits marteaux qui frappent nos têtes , & nos corps ; principalement de ceux qui sont avancés en âge : car les jeunes à cause du bouillonnement de leur sang & de la chaleur de leur complexion , poussent hors d'eux abondance d'esprits , lesquels étant plus forts que ceux qui tombent du Serein , les repoussent , & les empêchent d'agir avec un grand effet sur les corps d'où ces

esprits sortent , comme ils font sur ceux qui étant refroidis par l'âge , n'en sont pas garantis par une si forte émanation d'esprits qui sortent d'eux. Le vent qui souffle & qui est porté de tous côtés , n'est autre chose qu'un grand fleuve de semblables atômes , attirés de quelques corps solides , qui sont sur la terre , & puis sont ballottés çà & là , selon qu'ils rencontrent des causes pour cet effet. Il me souvient d'avoir une fois vû oculairement comment le vent s'engendre : je passois le Mont Cénis pour aller en Italie , sur le commencement de l'été , & j'étois déjà à la moitié de la montagne comme le Soleil se levoit , beau & lumineux ; mais avant que de voir son corps , (que les Montagnes me cachotent encore) je remarquai ses rayons qui doroiert le sommet du Mont Viso , qui est une Pyramide de Rochers , bien plus haute

que le Mont Cénis , & que toutes les Montagnes qui l'entourent. Plusieurs même sont d'opinion que c'est une des plus hautes Montagnes du Monde ; après le Pic de Ténériffe dans la Canarie ; & elle est toujours couverte de neige. Je remarquai donc, qu'à l'endroit qui étoit éclairé des rayons du Soleil , il se formoit un brouillard qui au commencement ne paroissoit pas de plus grande étendue qu'une grosse boule ; mais qui peu à peu s'augmenta tant , qu'à la fin tout le sommet , non seulement de cette Montagne , mais aussi de toutes celles qui sont autour , fut couvert d'une nuée. J'étois déjà arrivé au plus haut du Mont Cénis , & me trouvant en la ligne droite qui passoit du Soleil au Mont Viso , je m'arrêtai pour le regarder , pendant que mes gens achevoient de monter : car ayant plus d'hommes à porter ma chaise qu'au-

cun d'eux , j'avois fais plus de diligence qu'eux. Je n'y fus pas long-tems que le brouillard sembla s'abaisser doucement vers le lieu où j'étois ; & je commençai à sentir comme une petite fraîcheur qui me donnoit sur le visage , lorsque je le tenois tourné de côté-là. Quand toute ma troupe fut assemblée autour de moi , nous allâmes descendre de l'autre côté du Mont Cénis , vers Suse ; & à mesure que nous descendions , nous sentions très - perceptiblement que le vent se roidissoit à notre dos ; car le chemin nous obligeoit d'aller vers le côté où le Soleil étoit. Nous rencontrâmes des passagers qui montoient par où nous descendions. Ils nous dirent que plus bas le vent étoit très-impétueux , & qu'il les avoit fort incommodé , leur soufflant au visage & dans les yeux ; mais qu'à mesure qu'ils montoient , ils le trouvoient

moins fâcheux. Et de notre côté , quand nous arrivâmes au lieu où ils nous avoient dit que le vent étoit si violent , nous trouvâmes comme une espèce de tourmente : & il s'augmentoît toujours en descendant , jusqu'à ce que le Soleil s'étant avancé , ne l'attiroit plus par cette ligne-là , mais causoit le vent en un autre quartier. Les gens du pays m'assurèrent que cela se faisoit toujours ainsi , quand quelque accident extraordinaire & violent ne détournoit point son cours accoutumé , qui est qu'à une certaine heure du jour le vent s'élève à un certain rumb ; & quand le Soleil est parvenu à un autre point , un autre vent s'élève ; & ainsi de main en main il change de rumb , jusqu'au Soleil couchant , qui apporte toujours le calme , si le tems est beau ; & que le vent vient toujours de l'endroit du Mont Vifo , opposé au Soleil ; & ils

nous dirent aussi que le vent journalier est toujours plus fort vers le bas de la Montagne, que vers le haut; donc, la raison est évidente: c'est que le mouvement naturel de tout corps (de même que celui des choses pesantes) s'augmente toujours en vitesse, à mesure qu'il s'avance vers son centre, & ce en nombre impair. (Comme Galilée l'a ingénieusement démontré; je l'ai aussi fait en quelque autre Traité.) C'est-à-dire, si dans le premier moment il s'avance d'une aulne; dans le second il s'avancera de trois aulnes; dans le troisième de cinq; dans le quatrième de sept; & ainsi toujours il continue à s'augmenter en la même sorte: ce qui provient de la densité & de la figure du corps descendant, agissant sur la cessibilité du médium. Et ces corpuscules qui causent le vent du Mont Viso, sont denses & terrestres: car la

neige étant composée de parties aquatiques & de parties terrestres unies ensemble par le froid ; lorsque la chaleur des rayons solaires les désunit & les sépare , les visqueuses s'envoient avec eux , pendant que les terrestres (trop pesantes pour monter bien haut) tombent incontinent en bas. Ceci me fait souvenir d'une chose assez remarquable , qui m'arriva pendant que j'étois avec ma Flotte dans le port de Scanderonne ou Alexandrette , à l'extrémité de la Mer Méditerranée.

On descend-là pour aller à Alep & à Babylone. J'avois déjà fait ce que je m'étois proposé de faire en ces Mers. J'étois venu à bout de tout mon dessein avec un heureux succès , & il m'importoit de revenir en Angleterre le plutôt qu'il me seroit possible , & d'autant plus que tous mes Navires étoient demeurés fracassés , d'un grand combat

combat que j'avois eu depuis peu de jours en ce port, contre une puissance formidable; qui, bien que la victoire me fut enfin demeurée, ne laissa pourtant pas dans une si furieuse dispute, mettre ma Flotte en grand désordre, & de remplir mes vaisseaux d'hommes blessés. Pour aviser donc de la route la plus expédiente pour venir au plutôt en un lieu où je pusse me réparer & être en sûreté, je fis assembler tous les Capitaines, les Pilotes, & les Mariniers expérimentés de ma Flotte: & leur ayant proposé mon dessein, tous unanimement furent d'avis que le plus sûr étoit de descendre vers le midi, & cotoyer toute la Syrie, la Judée, l'Egypte, & l'Afrique, & par ce moyen nous rendre à l'Embouchure du Détroit de Gibraltar, & qu'allant ainsi proche de la terre, nous aurions réglément toutes les nuits un petit vent de terre, (qu'ils

appelloient une brise) lequel nous feroit faire en peu de tems notre voyage , & que nous ne serions pas en si grand danger de rencontrer la Flotte de France ni celle d'Espagne : car l'Angleterre étoit alors en guerre contre ces deux Royaumes, & nous avions avis que ces Flottes nous attendoient en bon équipage sur leurs côtes , pour se venger de ce que nous avions fait au préjudice de ces deux Nations , pendant seize mois que nous avions été les maîtres en ces mers. Ce que nous avions raison de tâcher d'éviter , (disoient-ils) puisque nous étions désormais plutôt en état d'employer ce qui nous restoit de forces à rechercher en diligence quelque bon port , où nous pussions en sûreté réparer nos débris , que de nous hasarder à de nouveaux combats ; car on pouvoit bien dire que nous n'en avions eu que trop en un si long voyage. Mon opi-

nion étoit toute contraire à la leur. Je croyois que notre meilleur feroit de monter vers le septentrion , & de cingler le long de la côte de la Cilicie , de la Pamphilie , la Lydie , la Natolie , ou l'Asie Mineure , traverser l'Embouchure de l'Archipelague , laisser la Mer Adriatique à droite , passer par la Sicile , l'Italie , la Sardaigne , la Corfique , le Golfe de Lion , & cotoyer toute l'Espagne ; leur remontrant que ce nous feroit une grande honte de nous détourner de notre meilleure route , pour éviter la rencontre de nos ennemis , puisque nous n'étions venus en ces quartiers , que pour les chercher partout où ils seroient , & que la protection dont Dieu par sa bonté avoit daigné nous assister dans tant de combats en allant , nous étoit un sujet d'espérer avec joie une aussi bonne issue de ceux qui nous pourroient arriver en

retournant. Qu'il n'y avoit point de doute que la route que je leur proposois, considérée simplement en soi, ne fût sans comparaison la meilleure, & la plus expéditive pour sortir de la Mer Méditerranée, & gagner l'Océan; d'autant, (leur disois-je) qu'encore que nous ayons des brises de la terre, pendant que nous serons sur les côtes de Syrie & d'Egypte, nous n'en aurons point du tout pendant que nous serons sur la côte de Lybie, où sont ces affreux sables qu'on appelle les Syrthes, qui sont d'une grande étendue: cette côte-là n'ayant aucune humidité, (car il n'y croît ni arbre ni herbe, & il n'y a que des sables mouvans, qui couvrirent & enterrent autrefois tout-à-coup la puissante armée du grand Roi Cambyse) : or où il n'y a point d'humidité, le Soleil ne peut rien attirer pour en former du vent, de sorte que nous ne

trouverons jamais là (principalement en été) d'autre vent que le régulier qui a son cours de l'Occident en l'Orient , selon le cours du Soleil , (le pere des vents) si ce n'est quand il en vient d'extraordinaire ou de la terre d'Italie , qui est vers le nord , ou du fond de l'Ethiopie , où sont les montagnes de la Lune , & la source & les cataractes du Nil. Mais alors si nous étions proches des Syrthes , le vent d'Italie nous feroit infailliblement faire naufrage. Je raisonnois ainsi , selon les causes naturelles , pendant que ceux de mon conseil de guerre se tenoient fermes à leur expérience. Ce qui fut cause que je ne voulus rien faire contre le sentiment unanime de tous. Car encore que la disposition & résolution de toutes choses dépendît absolument de moi , il me sembloit néanmoins qu'on me pourroit justement accuser d'opiniâ-

treté & de témérité, si je voulois préférer mon avis seul à l'avis commun de tous les autres. De sorte que nous prîmes cette route-là, & allâmes heureusement jusques aux Syrthes de Lybie. Mais en cet endroit, nos brises nous manquerent, & durant trente-sept jours nous n'eûmes pour tout vent que quelques zéphirs, qui venoient du Ponent où nous devions aller : nous fûmes contraints de nous tenir à l'ancre tout ce tems-là, avec beaucoup d'appréhension que le vent ne nous vint avec bourasque du côté du Nord. Car cela arrivant, nous étions perdus, d'autant que nos ancres n'auroient pu tenir fermes dans ces sables mouvans. Car sous l'eau ils sont de même nature que sur le sec ; & ainsi nous aurions été jettés sur cette côte, & y aurions fait naufrage. Mais Dieu qui a voulu que j'eusse l'honneur de vous entretenir aujour-

d'hui, me délivra de ce péril, & au bout des trente-sept jours nous remarquâmes le cours des nuées bien haut dans l'air qui venoit du Sud-est; au commencement assez lentement, mais d'heure en heure, il se hâtoit & se pressoit de plus en plus: desorte qu'au bout de deux jours, le vent qui s'étoit formé bien loin delà dans l'Ethiopie, arriva comme une grande tempête, au lieu où nous étions, & nous mena bientôt au lieu où nous devions aller: car à moins de venir avec cette impétuosité & cette force, il se seroit dissipé & perdu, avant que d'arriver au bout d'une si longue traite. De ce discours nous pouvons conclure que partout où il y a du vent, il y a aussi de petits corpuscules, ou atômes qui ont été attirés des corps qui sont aux lieux d'où vient ce vent par la force du Soleil & de la lumière: & que ce vent n'est en

effet autre chose que de tels atômes agités & poussés quelque part avec impétuosité : & ainsi les vents se ressentent toujours des lieux d'où ils viennent , comme s'ils viennent du midi , ils sont chauds ; s'ils sont septentrionaux , ils sont froids ; si de la terre seule , secs ; si de la Marine , humides ; si des lieux qui produisent des substances odoriférantes, ils sont odoriférants, sains & agréables ; comme l'on dit de ceux qui viennent de l'Arabie Heureuse , qui produit les épices , les parfums , & les gommes de bonne senteur ; & comme celui qui vient de Fontenay & Vaugirard à Paris , en la saison des roses , qui est tout parfumé : au contraire , ceux qui viennent d'endroits puants , comme des lieux sulphureux de Pozzuolo , sentent mauvais ; & ceux qui viennent des lieux infectés , portent la contagion avec eux.

Mon troisième principe sera que l'air est plein partout de ces corpuscules ou atômes : ou plutôt , que ce que nous appellons notre air , n'est autre chose qu'un mélange & une confusion de semblables atômes , où les parties aériennes dominant. Il est notoire qu'il ne se trouve point actuellement dans la nature , aucun élément pur & sans mélange des autres : car le feu extrême , & la lumière agissans d'un côté , & le feu interne de chaque corps poussant aussi de son côté , font ce merveilleux mélange de toutes choses en toutes choses. Dans cette grande étendue où nous plaçons l'air , il y a une espace suffisante , & une liberté assez grande pour faire ce mélange. L'expérience , aussi bien que la raison , nous le confirme. J'ai vû des petits vipéreux , nouvellement sortis des œufs , où ils étoient engendrés , &

qui n'avoient pas un pouce de longueur , qui après les avoir conservés dans une grande cucurbite , couverte d'un papier lié à l'entour , afin que par nul accident ils ne pussent sortir , mais plein de petits trous d'épingles , afin que l'air y put entrer librement , se sont augmentés en substance & en quantité si prodigieusement en six , huit , ou dix mois de tems , qu'il n'est pas croyable , & plus sensiblement durant la saison des équinoxes , lorsque l'air est plein de ces atômes éthérés & balsamiques qui leur donnoient leur vertu balsamique & rajeunissante , qu'ils attirent puissamment. Delà vient que le cosmopolite à eu raison de dire que : *Est in aëre occultus vita cibus*. Ces petits viperes n'avoient que l'air pour se nourrir , & néanmoins avec cette viande subtile , ils devinrent en moins d'un an , longs de plus d'un pied , & gros &

pesans à proportion. Le vitriol , le salpêtre , & quelques autres substances s'augmentent de même façon , par l'attraction de l'air seulement. Il me souvient que pour quelque occasion il y a dix-sept ou dix-huit ans , j'avois besoin d'une livre ou deux de bonne huile de tartre : c'étoit à Paris , où je n'avois point alors de laboratoire ni d'Opérateur. Je priai donc Monsieur Ferrier , (homme universellement connu par tous les curieux) de m'en faire : car il n'en avoit point alors de faire ; mais la devant faire exprès , & la calcination du tartre se faisant aussi facilement de vingt livres comme de deux , & sans presque augmenter la dépense , il en voulut faire en même-tems une plus grande quantité , afin d'en avoir pour lui-même. Quand il me l'apporta , elle sentoit si fort l'eau rose , que je me plaignis de lui de ce qu'il y avoit

mêlé de cette eau , vû que je l'avois prié de la faire purement par défail-lance ou exposition à l'air humide ; car je croyois fermement qu'il eut dissout le Sel de tartre dans l'eau de rose. Il me jura qu'il n'y avoit mêlé aucune liqueur , mais qu'il avoit laissé le Tartre calciné dans la cave à dissoudre de soi-même : c'étoit en la saison des roses , & il semble que l'air étant plein des atômes qui se tirent des roses , & se changeant en eau , par l'attraction puissante du Sel de tartre , leur odeur se rendoit sensible au lieu où ils s'étoient amassés ensemble. Comme les rayons du Soleil brûlent quand ils sont rassemblés par un miroir ardent. Il arriva encore une autre merveille touchant cette huile de tartre , qui pourra servir à prouver une proposition que nous n'avons pas encore touchée ; mais pour ne pas interrompre le fil de cette Histoire ,

je vous la dirai ici par avance : c'est que comme la saison des roses se passoit , l'odeur des roses s'évanouissoit de cette huile ; en sorte que dans trois ou quatre mois elle fut tout-à-fait passée. Mais nous fûmes bien surpris quand l'année suivante , à la saison des roses , elle retourna aussi forte qu'auparavant , & puis vers l'hyver elle se perdit encore : & depuis elle a toujours gardé le même ordre. C'est pourquoi M. Ferriere la garde comme une rareté singulière ; & je l'ai moi-même sentie chez lui l'été dernier. Nous avons à Londres une malheureuse & fâcheuse confirmation de cette doctrine ; car l'air y est plein de semblables atômes. La matiere dont on fait le feu en cette grande Ville , est principalement de charbon de terre , qu'on fait venir de Neufcastel & d'Ecosse. Le charbon contient en soi une grande quantité de sel volatile

très-âcre , qui étant emporté avec la fumée se dissipe dans l'air & l'en remplit tout. Il en est tellement chargé , que quoiqu'on ne le voye pas , on s'apperçoit de ses effets. Il gâte les lits , les tapisseries , & les autres beaux meubles ; s'ils sont de quelque couleur belle & éclatante , cet air fuligineux la rend ternie en peu de tems : si on ferme une chambre sans y entrer durant quelques mois , & qu'on veuille ensuite faire nétoyer tout ce qui y est , on verra une folle farine noire , qui couvre tous ces meubles , comme on en voit une blanche dans les moulins & aux boutiques des Boulangers , même elle entre dans les coffres & se voit bien apparamment sur le linge , ou le papier , & sur semblables choses blanches qui y sont enfermées , car les rabats & les manchettes s'y salissent plus en un jour , qu'en dix à la Campagne.

hors de l'étendue de cette fumée ; & on voit dans cette Ville au Printems, quand les arbres sont fleuris, toutes les fleurs blanches salies d'une suie noire. Or comme cet air est ce que les poulmons de tous les habitans attirent pour se rafraîchir ; il fait que le flegme qu'on crache de la poitrine est tout noir & fuligineux, & l'âcreté du sel de cette suie y fait un effet très-funeste : car il rend tous les habitans de cette Ville fort sujets aux inflammations, & à la fin à l'ulcération des poulmons. Il est si mordicant & corrosif, que si on met des jambons, ou du bœuf, ou autre chair, à fumer dans les cheminées, il les sèche tant, & sitôt, qu'il les gâte. Ceux donc qui ont les poulmons foibles s'en ressentent bientôt ; d'où vient que quasi la moitié de ceux qui meurent à Londres, meurent pulmoniques & phtisiques, crachant le sang

continuellement de leurs poulmons
ulcérés. Au commencement de cette
maladie , la guérison est bien aisée.
Il n'y a qu'à les envoyer en quelque
lieu où il y ait un bon air : la plupart
vont à Paris , sçavoir ceux qui ont
le moyen de faire la dépense du
voyage : & ils recouvrent bientôt
leur santé parfaite. La même chose ,
quoique moins fortement , arrive
dans la Ville de Liège , ou de même
qu'à Londres , le commun du peuple
ne brûle que de ce charbon de terre ,
qu'on appelle de la houille. Paris mê-
me , quoique l'air du pays y soit
très-excellent , n'est pas tout-à-fait
libre de quelques incommodités sem-
blables. Les boues excessives & puantes
de cette vaste Ville , mêlent beau-
coup de mauvais alloi à la pureté de
son air , le remplissant partout des
atômes corrompus qui en sortent ,
lesquels pourtant ne sont pas si per-
nicieux.

nicienx que ceux de Londres. L'on y remarque que la vaisselle d'argent la plus nette & la plus polie , exposée à l'air , devient en peu de tems livide & sale : ce qui ne provient d'autre chose que de ces atômes noirs , (vraie couleur de putréfaction) qui s'y attachent : & plus le métal est poli & luisant , plus ils sont visibles. Je connois une personne de condition , (il est fort de mes amis) qui est logé en un endroit , où d'un côté de sa maison est une petite rue qui n'est habitée que de pauvres ménages , & où il ne passe que très-peu de charrettes & jamais de carrosses. Les voisins du derriere de sa maison n'étant guères propres , vident leurs immondices au milieu de la rue , qui par ce moyen est toute chargée de monceau de boue. Après un longtems , les tombereaux qui sont ordonnés pour emporter les boues partout , viennent aussi là.

M.

Quand ils remuent ces ordures fermentées , vous ne pouvez vous imaginer quelle puanteur & quelle infection se fait sentir partout. A l'instant les gens de ce mien ami accourent pour couvrir d'étoffe spongieuse & frisée , de laine ou de coton , la vaisselle d'argent & les ché-
nets , que les servantes tiennent fort propres & luisans : car sans cela , en un moment le tout seroit noir comme s'il étoit enduit d'une peau délicate d'encre. Rien de cela toutefois ne se voit dedans l'air ; mais ces expériences convainquent évidemment qu'il est plein partout de semblables atômes. Je ne puis m'empêcher d'ajouter encore ici une autre expérience , qui est que nous voyons par les effets que les rayons de la lune sont froids & humides. Il est certain que ce qui est lumineux de ces rayons , vient du Soleil , la lune n'ayant point de lu-

mière en soi , comme en fait foi son éclipse qui se fait lorsque la terre étant opposée entre elle & le Soleil , empêche qu'il ne l'éclaire de sa lumière ; & alors elle est toute noire & obscure. Les rayons donc qui viennent de la Lune sont ceux du Soleil , qui frappant sur elle , sont réfléchis jusques à nous ; & apportent des atômes de cet astre froid & humide , qui participent de la source d'où ils viennent. Si on leur expose donc un miroir concave , ou un bassin poli qui les assemble , vous verrez qu'au lieu que ceux du Soleil brûlent en semblable conjoncture , ceux-ci tout au contraire rafraîchissent & humectent notablement ; & même laissent sur le miroir une substance aquatique , visqueuse & gluante. Il sembleroit que ce fut une chose vaine de se laver les mains dans un bassin d'argent bien poli , où l'on ne verroit point

d'eau ni autre chose que la réflexion des rayons de la Lune : & néanmoins si on continue à faire cela quelque espace de tems , on se trouvera les mains toutes humides : c'est même un remède infailible pour faire tomber les porreaux des mains , quelque grand nombre qu'il y en ait , pourvû qu'on le réitère plusieurs fois. Concluons donc de tout ce discours & de toutes ces expériences , que l'air est plein des atômes , qui s'attirent des corps par le moyen de la lumière qui en réfléchit , ou qui en sortent par la chaleur naturelle & interne de ces mêmes corps qui les chasse dehors : il semblera peut-être impossible qu'il puisse y avoir une si grande émanation de corpuscules , qui soient tellement répandus dans l'air , & soient emportés si loin par un flux continuel , (pour le dire ainsi) sans que le plus souvent le corps d'où ils viennent , en

souffre aucune diminution perceptible : car quelquefois elle est fort visible ; comme dans l'évaporation de l'esprit de Vin , du Musque , & de semblables substances volatiles. Mais cette objection sera nulle , & les deux précédens principes se rendront plus croyables quand nous en aurons posé un quatrième qui sera, que tout corps, pour petit qu'il soit , est divisible jusques à l'infini : non pas qu'il y ait actuellement des parties infinies ; (car le contraire de cela se peut démontrer) mais qu'il se peut toujours diviser & subdiviser en nouvelles parties , sans jamais parvenir à la fin de sa division , & c'est en ce sens que nos Maîtres nous enseignent que la quantité est infiniment divisible. Ceci est évident , à qui considérera profondément l'essence & la raison formelle de la quantité ; qui n'est autre chose que divisibilité. Mais parce que cette

spéculation est fort subtile & métaphysique, je me servirai de quelques démonstrations Géométriques pour prouver cette vérité. Car elles s'accroissent mieux à l'imagination. Euclide nous enseigne par la dixième proposition de son sixième Livre ; que si on prend une ligne courte, & une autre longue, & que la longue soit divisée en plusieurs parties égales entr'elles, la petite peut-être divisée en autant de parties aussi égales entr'elles, & chacune de ces parties encore en autant d'autres, & chacune de ces dernières en autant ; & ainsi toujours sans jamais parvenir à ce qui ne peut plus être divisé. Mais supposons (quoiqu'il soit impossible) qu'on puisse tant diviser & subdiviser une ligne, qu'à la fin on parvienne à des indivisibles, & voyons ce qui en arrivera. Je dis donc que puisque la ligne se résout en indivisibles, elle en doit

être composée. Voyons si cela se vérifie : pour cet effet , je prends trois indivisibles , lesquels , pour les distinguer , soient A. B. & C. (car si trois millions d'indivisibles font une longue ligne , trois indivisibles en composeront une courte.) Je les mets donc de rang. Premièrement voilà A. posé , puis je mets B. auprès de lui , en sorte qu'ils se touchent. Je dis qu'il faut nécessairement que B. occupe la même place que A. ou qu'il n'occupe pas la même. S'il occupe la même place , les deux ensemble ne font point d'extension , & par même raison ni 3. ni 3000. n'en feront point : mais tous les indivisibles s'uniront ensemble , & le résultat de tout ne sera qu'un seul indivisible. Il faut donc que n'étant pas tous deux en même place , mais pourtant se touchant l'un l'autre , une partie de B. touche une partie de A. & l'autre

partie ne le touche pas. J'y ajoute donc l'indivisible C. dont une partie touchera la partie de B. qui ne touchera point A. & par ce moyen B. est le copulant ou médiateur entre A. & C. pour faire cette extension. Pour faire ceci, vous voyez qu'il faut admettre des parties en B. & aussi dans les deux autres, qui par votre supposition sont tous indivisibles. Ce qui étant absurde, la supposition est impossible. Mais pour rendre la chose encore plus claire, supposons que ces trois indivisibles font une extension, & composent une ligne; la proposition déjà citée d'Euclide démontre que cette ligne peut être divisée en trente parties égales, ou en autant qu'il vous plaira. De sorte qu'il faut accorder que chacun de ces trois indivisibles peut être divisé en dix parties. Ce qui est contre la nature & la définition d'un indivisible.

Indivisible. Mais sans les diviser en tant de parties , Euclide démontre par la dixième proposition de son premier élément , que toute ligne se peut partager en deux parties égales. Mais celle-ci étant composée d'indivisibles de nombre impair , il faut que la partageant en deux , il y ait un indivisible plus d'un côté que de l'autre , ou que celui du milieu soit partagé en deux moitiés. De sorte que celui qui nie que la quantité ne se puisse diviser à l'infini , s'embarrasse en des absurdités & impossibilités incompréhensibles. Et au contraire , celui qui l'accorde ne trouvera point d'impossibilité , ni d'inconvénient que les atômes de tous les corps qui sont dans l'air ne puissent être divisés , étendus , & portés à une merveilleuse distance. Nos sens en font foi en quelque façon ; il n'y a aucun corps au monde (que nous sçachions) si com-

pacte, si pesant & si solide que l'or, & néanmoins à quelle étrange étendue & division ne se peut-il point réduire ? Prenons une once de ce métal massif, ce ne sera qu'un bouton gros comme le bout d'un de mes doigts. Un Batteur d'or fera mille feuilles ou davantage de cette seule once. La moitié d'une de ces feuilles suffira à dorer toute la surface d'un lingot d'argent de trois ou quatre onces ? Donnons ce lingot doré à ceux qui préparent le fil d'or & d'argent pour en faire du passément : & qu'ils le mettent dans leurs filieres pour le tirer à la plus grande longueur & subtilité qu'il soit possible, ils pourront le réduire à la grosseur d'un cheveu ; & ainsi ce filet aura peut-être un demi-quart de lieue d'étendue, & encore davantage. Et en toute cette longueur il n'y aura pas l'espace d'un atôme dans sa superficie, qui ne soit

couvert d'or. Voilà une étrange & merveilleuse dilatation de cette demi-feuille. Faisons de même de tout le reste de cet or battu. Il est constant que par ce moyen, ce petit bouton d'or peut être tant étendu, qu'il arrivera de cette Ville de Montpellier à Paris, & pourra même passer au-delà. En combien de millions de millions d'atômes ne se pourroit point couper cette ligne dorée par des ciseaux déliés. Or il est aisé de comprendre que cette extension & divisibilité faite par des instrumens grossiers de marteaux, de filières, de ciseaux, n'est pas comparable à celle qui se fait par la lumière & par les rayons du Soleil; car il est certain que si cet or peut être tiré à une si grande longueur par des roues & par des filières de fer, quelques-unes de ses parties pourront bien aussi être emportées par les coursiers ailés dont

nous avons parlé tantôt ; j'entends , par les rayons qui volent en un moment , depuis le Soleil jusques à la terre. Si je n'appréhendois de vous ennuyer par ma longueur , je vous entretiendrois de l'étrange subtilité des corpuscules qui sortent d'un corps vivant , par le moyen desquels nos chiens d'Angleterre suivront à l'odorat , durant plusieurs lieues la piste d'un homme ou d'une bête qui aura passé par-là quelques heures auparavant ; & ainsi trouveront l'homme ou la bête qu'on cherche ; & non seulement cela , mais ils trouveront dans un grand monceau de pierres , celle que cette personne aura touchée de sa main. Il faut que dessus la terre & sur cette pierre , il s'attache quelques parties matérielles du corps qui y a touché , & néanmoins ce corps ne se diminue point sensiblement. Non plus que l'ambre gris & les

peaux d'Espagne qui envoient hors d'eux leur odeur cent ans durant sans se diminuer , ni en quantité ni en odeur. En notre pays , on a accoutumé de semer toute une campagne de même sorte de grains , sçavoir une année d'orge , l'année suivante de froment , la troisième de fèves , & la quatrième on laisse la terre en friche pour la fumer & pour la remettre en bon état , par l'attraction qu'elle fait de l'esprit vital qui est dans l'air ; & puis l'on recommence de nouveau par ce même ordre. Or l'année qu'elle est couverte de fèves , ceux qui voyagent pendant qu'elles sont en fleur , les sentent d'une fort grande distance , si le vent est favorable. C'est une odeur suave , mais fade , & à la longue déplaisante & entêtante. Mais l'odeur du romarin qui vient de la côte d'Espagne , va bien plus loin. J'ai voyagé par mer le long de ces côtes ,

trois ou quatre fois , & j'ai toujours remarqué que les Mariniers sçavent quand ils sont à trente ou quarante lieues de ce continent , (je ne me souviens pas exactement de la distance) & ils ont cette connoissance par l'odeur vive de romarin qui en vient. Je l'ai senti moi-même aussi fort que si j'eusse eu une branche de romarin dans la main. Et cela nous est arrivé deux ou trois jours auparavant que nous pussions découvrir la terre : il est vrai que le vent étoit contraire. Quelques Histoires nous marquent , que des Vautours sont venus de deux ou trois cens lieues à l'odeur des charognes des corps morts qui étoient restés sur la terre après une sanglante bataille ; & l'on sçavoit que ces Vautours étoient venus de si loin , parce qu'il n'y avoit point de ce genre d'oiseaux plus près. Ils ont l'odorat très-vif ; & il faut que les atômes pourris

& puants de ces corps morts , ayant été emportés dans l'air aussi loin que cela : & que ces oiseaux ayant une fois attrapé cette odeur , l'ayent suivie jusques à sa source , d'autant qu'elle est plus forte à mesure qu'elle est plus proche. Nous finirons ici ce que nous avons à dire touchant la grande étendue des corpuscules , qui sortans par le moyen du Soleil & de la lumière de tous les corps composés des quatre élémens , remplissent l'air , & sont emportés à une distance merveilleuse du lieu & du corps dont ils ont leur source & leur origine. La preuve & l'explication desquelles choses , a été jusques ici le but & la visée de tout mon discours.

Maintenant, Messieurs, il faut, s'il vous plaît, que je vous fasse voir que ces corpuscules qui remplissent & composent l'air, sont quelquefois attirés par une route tout-à-fait diffé-

rente de celle que leurs premières causes universelles leur devoient faire tenir : elle sera notre cinquième principe. On peut remarquer dans le cours & dans l'économie de la nature plusieurs sortes d'attractions, comme celle qui se fait par succion, par laquelle j'ai vû une balle de plomb au fonds d'un long fusil exactement travaillé, suivre l'air qu'une personne suçoit à l'embouchure du canon, avec une telle impétuosité & roideur, qu'elle lui cassa les dents. L'attraction de l'eau ou du vin qui se fait par un scyphon est semblable à celle-ci : par son moyen on fait passer une liqueur d'un vase dans un autre, sans la troubler, & sans en faire monter les fèces. Il y a une autre sorte d'attraction qui s'appelle magnétique, par laquelle l'aimant attire le fer. Une autre électrique, quand le carabé ou le sayet attire la paille. Une autre de

la flâme , quand la fumée d'une chandelle éteinte attire la flâme d'une brulante , & la fait descendre pour allumer celle qui est éteinte. Une autre de filtration quand un corps humide monte par un autre corps sec , ou que le contraire se fait , & enfin quand le feu ou quelque chose chaude attire l'air & ce qui est mêlé avec lui.

Nous parlerons ici seulement des deux dernieres espèces d'attraction. J'ai assez expliqué les autres en un autre lieu. La filtration pourra sembler à celui qui ne la considère pas assez attentivement & qui n'en examine pas toutes les circonstances , une merveille cachée de la nature ; & une personne d'un raisonnement médiocre & limité , l'attribuera à quelque vertu , & propriété occulte , & se persuadera que dans le filtre il y a une secrette sympathie qui fait monter

l'eau contre sa nature : mais celui qui l'examinera comme il faut , observant tout ce qui s'y fait sans omettre aucune circonstance , il verra qu'il n'y a rien de plus naturel , & qu'il est impossible qu'il arrive autrement , & il faut faire le même jugement de tous les plus profonds mystères , & des secrets les plus cachés de la nature , si on prenoit la peine de les découvrir , & si on les examinait comme il faut. Voici donc comment la filtration se fait. On met une languette de drap , ou de coton , ou de quelque matiere spongieuse , dans une terrine d'eau ou d'autre liqueur , laissant pendre pardessus le bord de la terrine , une bonne partie de la languette , & l'on voit bientôt monter l'eau par le drap , & passer pardessus le bord du vaisseau , & dégouter par le bout d'embas de la languette , sur la terre ou dans quelque vaisseau. Et les

Jardiniers se servent même de cette méthode pour arroser en été peu à peu leurs fleurs ou jeunes plantes : comme aussi les Apoticaire & Chimistes , pour séparer les liqueurs de leurs fèces ou résidences. Pour comprendre la raison de ce que l'eau monte ainsi , regardant de près & en détail tout ce qui s'y fait. La partie du drap qui est dans l'eau devient mouillée, c'est-à-dire , reçoit & imbibé l'eau parmi les parties premierement séches , & spongieuses. Ce drap s'enfle & se gonfle en recevant l'eau ; car deux corps joints ensemble, demandent plus de place que ne feroit l'un d'eux s'il étoit seul. Considérons cette enflure & extension augmentée dans le dernier filet de ceux qui touchent l'eau , à sçavoir en celui qui est en supercisie , lequel pour être distingué des autres , soit marqué par les deux bouts, (comme une ligne) & soit A. B.

& le filet qui finit immédiatement, & est au-dessus de lui soit C. D. & le suivant E. F. puis G. H. & ainsi jusques à l'extrémité de la languette. Je dis donc que le filet A. B. se dilatant & grossissant par le moyen de l'eau qui entre dans ses fibres, s'approche peu à peu du filet C. D. qui est encore sec, parce qu'il ne touche pas l'eau. Mais quand A. B. est tellement grossi & enflé par l'eau qui y entre, qu'il remplit tout le vuide & toute la distance qui étoit entre lui & C. D. & que même il presse contre C. D. à cause de son extension plus grande que n'étoit l'espace comprise entr'eux deux; alors il mouille C. D. parce que le filet A. B. étant comprimé, la partie extérieure de l'eau qui étoit en lui venant à être poussée sur C. D. y cherche place, & entre dans ses fibres, & les mouille, tout de même comme au commencement sa partie

extérieure & plus élevée étoit elle-même devenue mouillée. C. D. étant ainsi mouillé se dilatera comme a fait A. B. & par conséquent pressant contre E. F. il ne peut manquer de faire le même effet en lui qu'il avoit précédemment reçu en soi par l'enflure & dilatation d'A. B. & ainsi de main en main chaque fil mouille son voisin jusques au dernier filet de la languette, & il ne faut point craindre que la continuité de l'eau se rompe, en montant cette échelle de cordes, ni qu'elle recule en arriere : car ces échelons si aisés à grimper lui rendent la montée si facile ; & les fibres laineuses de chaque fil semblent quasi lui tendre la main à chaque marche pour l'aider à monter aisément. Et ainsi la facilité d'aller contre mont, jointe à la fluidité de l'eau, & à la nature de la quantité qui tend toujours à l'unité des substances, & des

corps qu'elle revêt lorsqu'il n'y a pas quelque cause plus puissante pour la rompre & diviser, fait que cette eau se tient toute d'une pièce, & passe par-dessus le bord de la terrine: après quoi son voyage est encore plus aisé; car elle fuit son penchant naturel en descendant toujours en bas: & si le bout de la languette pend plus bas; hors de la terrine, que n'est la superficie de l'eau dans la terrine, l'eau dégoute en terre, ou dans quelque vaisseau soumis: comme nous voyons qu'une corde pesante étant pendue sur une poulie, le bout qui est le plus long & le plus pesant, tombe à terre & enlève l'autre plus court & plus léger, le faisant passer par-dessus la poulie. Mais si le bout extérieur de la languette, & qui est hors de la terrine, étoit horizontale avec la superficie de l'eau, & ne pendoit pas plus bas qu'icelle, l'eau se tiendrait immo-

bile ; comme deux bassins d'une balance où il y auroit égal poids en chacun d'eux. Et si l'on vuidoit de l'eau qui est dans la terrine , en telle sorte que sa superficie devint plus basse que la pointe de la languette : en ce cas-là , l'eau montante étant devenue plus pesante que la descendante de l'autre côté hors de la terrine , elle rappellerait celle qui étoit déjà sortie , & prête à tomber , & la feroit rebrousser chemin & tourner en arriere sur ses pas , & rentrer dans la terrine pour se remêler avec l'eau qui y est. Vous voyez donc tout ce mystere qui d'abord étoit si surprenant , déployé & rendu aussi familier & naturel , que de voir une pierre tomber d'enhaut. Il est vrai que pour en faire la démonstration avec une rigueur exacte & complete , il faudroit ajouter encore quelques autres circonstances ; ce que j'ai fait au long en quelqu'autre dis-

cours où j'ai traité cette matière express. Mais ce que j'en viens de dire suffit en cette occasion , pour donner quelque teinture du moyen par lequel cette attraction si célèbre se fait.

L'autre attraction qui se fait par le feu , lequel attire l'air ambient avec les corpuscules qui sont dans l'air , va de cette sorte. Le feu agissant selon la nature , (qui est de pousser une continuelle riviere ou exhalaison de ses parties , du centre à la circonférence , & hors de sa source) emporte quant & soi l'air qui lui est adjoint & attaché aux côtés ; comme l'eau d'une riviere entraîne avec soi de la terre du canal ou lit par lequel elle coule. Car l'air étant humide & le feu sec , ils ne peuvent moins faire que de s'attacher & se coller l'un à l'autre. Or il faut qu'un nouvel air vienne des lieux circonvoisins pour remplir la
la

la place de celui qui est emporté par le feu ; car autrement il y auroit du vuide en cet entre-deux ; ce que la nature abhorre. Ce nouvel air ne demeure guères en la place qu'il vient remplir ; car le feu qui est en un continuel courant & émanation de ses parties , l'emporte aussitôt avec lui , & attire de nouvel air : & ainsi il se forme un constant & continuel courant d'air , tant que l'action du feu continue. Nous voyons journellement l'expérience de tout ceci. Car si on fait bon feu dans une chambre , il attire l'air par la porte & par les fenêtres : lesquelles si l'on ferme , mais que néanmoins il y ait quelques fentes ou crevasses par où l'air puisse entrer en s'approchant d'icelles , on entendra un bruit & sifflement que l'air fait en se pressant pour y entrer , (qui est la même cause qui produit le son des orgues & des flageolets) &

qui se tiendrait entre les fentes & le feu , il sentiroit une impétuosité de ce vent artificiel qui le morfondroit & géleroit du côté où il frappe , pendant qu'il se bruleroit de l'autre côté qui est vers le feu ; & une chandelle de cire tenue en ce courant de vent , se fondroit & se gâteroit , par sa flâme soufflée contre la cire , en un quart-d'heure , laquelle chandelle étant en lieu calme où sa flâme puisse monter tout droit , dureroit quatre heures à bruler : mais s'il n'y a point de passage par où l'air puisse entrer dans la chambre , alors une partie de la vapeur du bois qui se devoit convertir en flâme & monter par la cheminée , descend contre la nature , (pour suppléer au défaut de l'air) dans cette chambre , & la remplit de fumée ; & à la fin s'étouffe & s'éteint faute d'air. Delà vient que les Chimistes ont raison de dire que

L'air est la vie du feu aussi bien que des animaux. Mais si l'on met un bassin ou sceau d'eau devant le feu sur le foyer, il n'y aura point de fumée dans la chambre, encore qu'elle soit si bien fermée, qu'il n'y puisse point entrer d'air. Car le feu attire des parties de cette eau, (étant une substance liquide & aisée à émouvoir & remuer de sa place) lesquelles se raréfient en air, & font par ce moyen la fonction de l'air. Tout ceci se voit plus évidemment, si la chambre est petite : car alors l'air qui y est compris, est plutôt enlevé & emporté. Et c'est à cause de cette attraction que l'on fait de grands feux aux chambres où il y a eu des meubles ou des gens pestiférés, pour les désinfecter. Car cette inondation d'air qui y est attiré par le feu, balaye les murailles, le plancher, & tous les endroits de la chambre ; & détra-

che les corpuscules pourris , acres , corrosifs & vénéneux , qui sont les infections qui s'y tenoient attachées , & les attire dans le feu , où ils sont en partie brulés , & en partie emportés par la cheminée avec les atômes du même feu , & de la fumée qui en sort. C'est par ce moyen que le grand Hipocrate (qui pénétoit si avant dans la nature) desinfecta & guérit de la peste une province ou région entiere , y faisant faire partout de grands feux.

Or cette matiere d'attraction se fait non seulement par le feu simple ; mais aussi par ce qui en participe ; c'est-à-dire , par les substances chaudes , & ce qui est la raison & la cause de l'une , l'est aussi pareillement de l'autre. Car les esprits ou parties ignées s'évaporans de telle substance ou corps chaud , emportent quant & eux l'air adjacent qui doit

nécessairement être nourri par un autre air , ou par quelque matiere qui tiennne lieu de l'air , comme nous avons dit du bassin ou sceau d'eau mis devant le feu pour empêcher la fumée. C'est sur ce fondement que les Médecins ordonnent l'application chaude des pigeons ou jeunes chiens , ou autres animaux chauds , aux plantes des pieds , ou poulx des mains , ou à l'estomach ou au nombril de leurs Malades , pour tirer hors de leurs corps des vents ou mauvaises vapeurs qui les infectent : & en tems de peste & d'infection universelle de l'air , on tue les pigeons , les chats , les chiens & semblables animaux chauds , qui font continuellement une grande transpiration , & évaporation d'esprits , parce que l'air , par l'attraction qui se fait , prenant la place des esprits qui sont sortis en cette évaporation , les atômes pestiférés & infects qui

sont épars dans l'air , & qui viennent avec lui , s'attachent à leurs plumes , leur poil ou leurs fourures. Et pour cette même raison nous voyons que le pain venant tout chaud du four , attire à soi la mousse de la futaille , (qui gâte le vin) si on le met ainsi chaud sur le bondon. Et que les oignons & semblables corps fort chauds , qui exhalent continuellement leurs parties ignées , (ce qui se connoît par la force de leur odeur) deviennent entachés de l'infection de l'air , si l'on les y expose , qui est un des signes pour reconnoître si toute la masse de l'air est universellement infectée , & l'on peut réduire à ce chef la grande attraction de l'air qui se fait par les corps calcinés , & particulièrement par le tartre rendu tout igné par l'extrême action du feu sur lui , qui s'y amasse & se corporifie parmi son sel. Car j'ai remarqué qu'il attire à soi

neuf fois plus pesant d'air que ce qu'il pèse lui-même. Car si vous exposez à l'air une livre de sel de tartre bien calciné & brûlé, il vous rendra dix livres de bonne huile de tartre, attirant & corporifiant ainsi l'air qui l'entoure, & ce qui est mêlé parmi l'air : comme il arriva à l'huile de tartre de M. Ferrier, dont j'ai parlé ci-devant. Mais il me semble que tout ceci est peu, au prix de l'attraction de l'air qui se faisoit par le corps d'une certaine Religieuse à Rome, dont Pétrus Servius, Médecin du Pape Urbain VIII. fait mention dans un livre qu'il a publié touchant les accidents merveilleux qu'il a remarqué en son tems. A moins d'un tel garand, je n'oserois pas produire cette Histoire, encore que la Religieuse me l'ait confirmée elle-même, & que bon nombre de Docteurs de la Faculté de Médecine de Rome, me l'aient aussi

assurée. C'étoit une Religieuse , qui par excès de jeûnes , de veilles , & d'oraisons mentales , s'étoit tellement échauffée le corps , qu'il sembloit qu'elle fût toute en feu , & que ses os étoient tous desséchés & calcinés. Cette chaleur donc , ce feu interne , attirant l'air puissamment , cet air se corporifioit dans tout son corps , comme il fait dans le sel de tartre , & les passages y étans tous ouverts , il aboutissoit de tous côtés , là où est l'égoût des sérosités du corps , qui est la vessie ; & delà elle le rendoit en eau par les urines , & ce en une quantité incroyable : car elle rendit durant quelques semaines plus de deux cens livres d'eau toutes les 24 heures. Avec cet illustre exemple , je mettrai fin aux expériences que j'ai avancées pour prouver & expliquer l'attraction qui se fait de l'air par les corps chauds & ignés qui sont de la nature du feu.

Mon

Mon fixième principe sera , que quand le feu , ou quelque corps chaud attire l'air , & ce qui est dans l'air , s'il arrive qu'il se trouve dans cet air des atômes dispersés qui soient de semblable nature au corps qui les attire , l'attraction de tels atômes se fait bien plus puissamment que s'il n'y avoit que des corps de différente nature : & ces atômes s'arrêtent , s'attachent & se mêlent volontiers avec ce corps. La raison de ceci est la ressemblance & convenance qu'ils ont l'un avec l'autre. Si je n'expliquois pas en quoi consiste , & ce que veut dire cette ressemblance & convenance , je m'exposerois à la même censure que celle dont j'ai taxé au commencement de mon discours ceux qui parlent vulgairement & à la légère de la Poudre de Sympathie , & de semblables merveilles de la nature. Mais quand j'aurai éclairci ce que je

P

veux dire par telle convenance , & ressemblance , j'espere que vous serez entièrement satisfaits. Je pourrois vous faire voir qu'il se trouve plusieurs sortes de ressemblances , qui causent union parmi les corps ; mais je me contenterai de parler ici seulement de trois des plus notables. La premiere ressemblance sera touchant le poids , par laquelle les corps de même degré de pesanteur s'unissent ensemble. La raison de cela est évidente ; car si un corps étoit plus léger , il occuperoit une situation plus haute que l'autre moins léger ; comme au contraire , si un corps étoit plus pesant , il descendroit plus bas qu'un moins pesant. Mais ayant même degré de pesanteur , ils se tiennent fort bien ensemble dans un même équilibre , comme l'on peut voir à l'œil en cette gentille expérience que quelques curieux produisent , pour donner à en-

tendre comment les quatre élémens sont situés l'un pardeffus l'autre , selon leur poids ou pesanteur. Ils mettent dans une fiole de l'esprit de vin , teint de couleur rouge , pour représenter le feu ; de l'esprit de térébenthine teint en bleu, pour l'air ; de l'eau commune teinte en verd , pour représenter l'élément de l'eau : & de l'émail en poudre , ou de la limaille , de quelque métal solide , pour tenir lieu de la terre. Vous les voyez l'un sur l'autre sans aucun mélange , & si vous les brouillez soudainement ensemble par quelque violente agitation ; voilà un vrai cahos , une confusion telle , qu'il semble qu'il n'y ait aucuns des atômes de ces corps qui ne soient pêle-mêle sans aucun rang. Mais cessez cette agitation , & vous voyez incontinent après , chacune de ces quatre substances aller en son lieu

naturel , rappelant & unissant tous leurs atômes en une masse d'un ordre fort distinct , de sorte que l'on n'y voit plus le moindre mélange possible. La seconde ressemblance des corps qui s'entre-attirent & s'unissent , est de ceux qui sont de semblables degrés de rareté & de densité. La nature & l'effet de la quantité , est de réduire à l'unité toutes les choses esquelles elles se trouvent , si ce n'est que quelqu'autre puissance plus forte , (comme de différentes formes substantielles qui la multiplient) ne l'empêche ; & la raison de cela est évidente ; car l'essence de la quantité est la divisibilité , où une capacité à être divisée , qui vaut autant comme qui diroit être faite de plusieurs ; d'où il s'ensuit que d'elle-même elle n'est pas plusieurs : elle est donc d'elle-même & de sa nature , une extension continuée. Puis donc que la nature

de la quantité en général , tend à unité & continuité , il faut que les premières différences de la quantité , qui sont la rareté & la densité , produisent un semblable effet d'unité & de continuité ès corps qui conviennent en même degré d'icelles. Pour preuve de quoi , nous voyons que l'eau s'unit & s'incorpore aisément & fortement à l'eau ; l'huile à l'huile ; l'esprit de vin à l'esprit de vin ; le vif-argent au vif-argent ; mais difficilement l'huile & l'eau se peuvent-elles unir ; ni aussi le mercure & l'esprit de vin , & autres corps de dissemblable densité , & ténuité. La troisième ressemblance des corps qui les unit & les fait se tenir fortement ensemble , est celle de la figure. Je ne veux pas ici me servir de l'ingénieuse pensée de ce grand personnage, qui veut que la continuité des corps résulte de quelques petits accroche-

mens qui les tiennent ensemble ; & qui sont différens aux corps de différente nature. Mais pour ne m'étendre pas trop diffusément en chaque particularité , (j'apprehende que je ne ne l'aye déjà trop fait) je dirai seulement en gros comme chose évidente , que chaque sorte de ce corps affecte une figure particuliere. Nous le voyons clairement parmi les différentes sortes de sels. Pilez-les séparément , dissolvez , coagulez , & changez-les tant qu'il vous plaira , ils reviennent toujours après chaque dissolution & coagulation à leur figure naturelle : & chaque atôme du même sel affecte toujours la même figure. Le sel commun se forme toujours en cubes à faces quarrées. Le sel nitre en colonnes à six faces. Le sel ammoniac en hexagones à six pointes de même que la neige qui est séxangulaire. Le sel d'urine en pentagone :

à quoi Monsieur Davisson attribue la figure pentagonaire de chacune des pierres qui se trouverent en la vessie de M. Pellerier , au nombre de plus de quatre-vingt. Car la même cause efficiente immédiate , qui est la vessie , avoit imprimé son action , & dans ces pierres & dans le sel de l'urine ; & ainsi de plusieurs autres sels. Les Distillateurs ont remarqué que s'ils versaient sur la tête-morte de quelque distillation , l'eau qui en a été distillée , elle s'y imbibe , & s'y réunit incontinent : au lieu que si vous y versez quelque autre eau , elle surnage , & a grand-peine de s'y incorporer. La raison est que cette eau distillée qui semble un corps homogène , est pourtant composée de corpuscules de différentes natures , & par conséquent de différentes figures, (comme les Chimistes le montrent à l'œil.) Et ces atômes étant chassés par

l'action du feu hors de leurs chambres , & comme des lits qui leur étoient appropriés avec une très-exacte justesse , quand ils reviennent à leurs anciennes habitations , c'est-à-dire , à ces pores qu'ils ont laissé vuides dans les têtes-mortes , ils s'y accommodent en se rejoignans amiablement , & se commensurent ensemble ; & le même arrive quand il pleut après une grande sécheresse. Car la terre boit incontinent cette eau qui en avoit été attirée par le Soleil , au lieu que toute autre liqueur étrangere n'y entreroit qu'avec difficulté. Or qu'il y ait des pores de différentes figures dans des corps qui semblent être homogènes, M. Gassendi l'affirme, & tâche de le prouver par la dissolution des sels de différentes figures dans l'eau commune. Quand , dit-il , à cet effet , vous y aurez dissous du sel commun autant qu'elle en peut pren-

dre , supposons par exemple une livre ; si vous y en mettez encore un scrupule seulement , elle le laissera entier au fond , comme si c'étoit du sable ou du plâtre : néanmoins elle dissoudra encore une bonne quantité de sel de nitre , & quand elle ne touchera plus à ce sel , elle dissoudra autant du sel ammoniac , & ainsi d'autres sels de différentes figures. Quoiqu'il en soit de la vérité de ce fait particulier , (que j'ai examiné en quelque autre endroit) nous voyons que par l'économie de la nature , les corps qui possèdent semblables figures , se mêlent plus facilement & s'unissent plus fortement ; qui eût la raison pourquoi ceux qui font de la colle-forte pour recoller les vases rompus de porcelaine ou de cristal , ou semblables matières , mêlent toujours parmi leur colle de la poudre de semblable corps qu'est celui qu'ils veulent raccommo-

der , & les Orfèvres même quand ils veulent souder ensemble des pièces d'or ou d'argent , mêlent toujours semblables métaux dans leur soudure.

Ayant ainsi parcouru les raisons & causes pourquoi les corps de semblable nature s'attirent plus puissamment que les autres , & pourquoi ils s'unissent plus promptement & plus fortement ensemble , voyons selon notre méthode , comment l'expérience confirme mon raisonnement : car aux choses physiques il se faut rapporter , en dernier ressort , à l'expérience : & tout discours qui n'est pas soutenu par-là , doit être répudié , ou au moins soupçonné pour illégitime. C'est une pratique ordinaire , que quand un homme s'est brûlé , par exemple , la main , il la tient quelque espace de tems au feu , & par ce moyen , les corps ou atômes ignés du feu & de

la main se mêlant & s'attirant les uns & les autres , & les plus forts (qui sont ceux du feu) l'emportant par dessus les autres , la main se trouve beaucoup soulagée de l'inflammation qu'elle souffroit. C'est un remède ordinaire , (quoique fâcheux , mais pour un mal plus fâcheux) que ceux qui ont l'haleine mauvaise , tiennent la bouche ouverte à l'embouchure d'un privé , le plus qu'ils peuvent , & par la réitération de ce remède , ils se trouvent enfin guéris ; la plus grande puanteur du privé attirant à soi & emportant la moindre qui est celle de la bouche. Ceux qui ont été mordus ou piqués d'un vipère ou d'un scorpion , tiennent sur la piquûre un scorpion , ou une tête de vipere écrasée : & par ce moyen le poison qui par une espèce de filtration s'avançoit pour gagner le cœur , retourne en arriere sur ses pas , & revient à

la principale source , où il y en a plus grande quantité , & laisse la partie blessée entièrement délivrée de ce venin. En tems de peste , l'on porte autour de soi de la poudre de crapaud , ou même un crapaud ou araignée vive , (enfermée en quelque vaisseau commode) ou de l'arsenic , ou quelque autre semblable substance venimeuse ; laquelle attire à soi l'infection de l'air , qui autrement pourroit infecter la personne qui la porte. Et cette même poudre de crapaud attire aussi à soi tout le poison d'un charbon pestilentiel. Le farcin est une humeur venimeuse & contagieuse dans le corps d'un cheval ; pendez-lui un crapaud autour du col dans un sachet , & il sera guéri infailliblement ; le crapaud qui est le plus grand venin , attirant à soi le venin qui est dans le cheval. Faites évaporer de l'eau dans une étuve , ou autre chambre

bien fermée, s'il n'y a rien qui attire cette vapeur, elle s'attachera partout aux murailles de l'étuve, & à mesure qu'elle se refroidit, se recondense là en eau : mais si vous mettez un bassin ou sseau plein d'eau en quelque endroit de l'étuve, il attirera à soi toute la vapeur qui remplissoit la chambre, enforte qu'après cela on n'y trouvera rien de mouillé. Si vous distillez du mercure, (qui se résolvant en fumée, passe dans le récipient) mettez-en un peu dans la rigole de la chappe, & tout le mercure de l'alembic s'amassera là, & rien ne passera dans le récipient. Si vous distillez l'esprit de sel ou de vitriol, ou le baume de soufre, & laissez le passage libre entre l'esprit & la tête-morte, d'où il est sorti, les esprits retourneront à la tête-morte, qui étant fixe, & ne pouvant monter, les attire à soi. En notre pays, (& je crois

que c'est de même ici) l'on fait provision pour toute l'année de pâtes de cerfs & de dains , en la saison que leur chair est meilleure & plus savoureuse , qui est durant les mois de Juillet & d'Août. On les cuit dans des pots de terre , ou croûte dure de seigle , après les avoir bien assaisonnés d'épices & de sel , & étant froids , on les couvre fix doigts de haut de beurre frais fondu pour empêcher que l'air ne les entame. On remarque pourtant , après toutes les diligences qu'on peut faire , que quand les bêtes vivantes qui sont de même nature & espèce sont en rut , la chair qui est dans ces pots s'en ressent puissamment , est grandement altérée , & a le goût fort , à cause de ses esprits bouquains qui sortent en cette saison des bêtes vivantes , & sont attirés par la chair morte de leur même nature , & alors on a de la peine d'empêcher,

que cette chair ne se gâte, mais cette saison étant passée, il n'y a plus de danger pour tout le reste de l'année. Les Marchands de vin remarquent en ce pays-ci & partout où il y a du vin, qu'en la saison que les vignes sont en fleur, le vin qui est dans la cave fait une fermentation & pousse une petite lie blanche, (qu'il me semble qu'on appelle la mere) à la superficie du vin, lequel est en désordre jusqu'à ce que les fleurs des vignes soient tombées, & alors cette agitation ou fermentation s'étant apaisée, tout le vin revient en l'état où il étoit auparavant; & ce n'est pas d'aujourd'hui seulement qu'on a fait cette remarque; car (pour ne rien dire de plusieurs autres qui en parlent) Saint Ephrem le Syrien, dans son dernier testament, (il y a près de treize cens ans) rapporte cette même circonstance du vin, qui souffre une agitation &

fermentation dans le tonneau, à même tems que les vignes exhalent leurs esprits à la Campagne ; & se fert ainsi d'un pareil exemple des oignons secs qui germent dans le grenier , quand ceux qui sont semés dans le jardin commencent à sortir de la terre , & embaumer l'air de leurs esprits. Voulant indiquer par tels exemples connus de la nature , la communication qui est entre les personnes vivantes & les morts. C'est que ces esprits vineux qui émanent des fleurs , remplissans l'air de tous côtés , (comme les esprits du romarin d'Espagne , dont nous parlions tantôt) ils sont attirés dans les tonneaux par le vin qui leur tient lieu de source , & qui a abondance de semblables esprits , & ces nouveaux esprits volatils survenans , excitent les esprits les plus fixes du vin , & y causent une fermentation , comme si n y verfoit du vin doux ou du vin nouveau.

nouveau. Car en toute fermentation il se fait une séparation des parties terrestres & des parties huileuses ; qui se rejettent hors des parties essentielles ; & ainsi les plus légères montent à la superficie , & les plus pesantes deviennent en lie tartreuse , qui tombe au fonds. Mais si en cette saison l'on n'a pas assez de soin de garder le vin dans un lieu propre & bien tempéré , & de tenir les vaisseaux pleins & bien bouchés , & faire les autres diligences qui sont ordinaires aux Tonneliers , l'on court risque de voir le vin s'empirer beaucoup ; parce que ces esprits volatiles venant à s'évaporer , ils emportent avec eux les esprits du vin qu'ils ont excités , & avec lesquels ils se sont mêlés. Tout de même que l'huile de tartre de M. Ferrier , attirant les esprits volatiles des roses répandus dans l'air en leur saison , souffroit une nouvelle fer-

Q

mentation , & faisoit tous les ans une nouvelle attraction de semblables esprits , à cause de l'affinité que cette huile avoit contractée avec ces esprits en sa première naissance , & puis après en étoit privé comme la saison se passoit ; & c'est pour cette même raison qu'une nappe ou serviette tachée d'une meure ou du vin rouge , est aisément nettoyée en la lavant à la saison que ces plantes fleurissent ; au lieu qu'à tout autre tems ces taches ne cèdent point à la lessive. Mais ce n'est pas seulement en France & aux lieux où les vignes sont proches du vin , que cette fermentation se fait. En Angleterre où nous n'avons pas assez de vignes pour en faire du vin , la même chose s'observe , & encore quelque particularité davantage. Quoiqu'on ne fasse point de vin en notre pays , nous en avons pourtant en très-grande abondance qui s'y apporte de dehors.

Il en vient principalement de trois endroits , de Canaries , d'Espagne & de Gascogne. Or , ces régions étant en différens climats & degrés de la terre , & par conséquent l'une plus chaude que l'autre , & où les mêmes arbres & plantes fleurissent plutôt les unes que les autres , il arrive que cette fermentation de nos différens vins s'avance plus ou moins , selon que les vignes dont ils proviennent , fleurissent plutôt ou plutôt en leur pays , étant conforme à la raison que chaque vin attire plus volontiers les esprits des vignes d'où il provient , que des autres. Je ne sçaurois m'empêcher de faire une petite digression pour développer un autre effet de la nature que nous voyons assez souvent ; & qui n'est pas moins curieux que le principal que nous traitons ; il semblera peut-être avoir les causes & les efforts encore plus obscurs ; néan-

moins ils dépendent en plusieurs circonstances des mêmes principes, quoiqu'en d'autres ils soient différents. C'est touchant les marques qui arrivent aux enfans, quand leurs meres, durant leur grossesse ont eu envie de manger de quelque chose. Pour y procéder dans mon ordre accoutumé, j'en proposerai premierement quelque exemple. Une Dame de haute condition, que plusieurs de cette assemblée connoissent, (au moins par réputation) a sur son col la figure d'une meure, aussi exacte comme un Peintre ou un Sculpteur la pourroit représenter ; car elle n'en a pas seulement la couleur, mais aussi la grosseur, avançant pardessus la chair, comme si elle étoit en demi-relief. La mere de cette Dame, étant grosse d'elle, eut envie de manger des meures ; & son imagination en étant remplie, la première fois qu'elle en vit, il lui en

tomba une par accident sur le col , on essuya aussitôt & avec soin le sang de cette meure ; & elle n'en sentit autre chose pour lors ; mais l'enfant étant né , on apperçut la figure d'une meure sur son col , au même endroit où le fruit étoit tombé sur celui de la mere : & tous les ans à la saison des meures , cette impression , ou pour mieux dire , cette excrescence s'enfle , grossit , demange , & devient enflammée. Une autre fille qui avoit une semblable marque , mais d'une fraise , en étoit encore plus incommodée : car en la saison des fraises , non seulement elle demangeoit , & s'enflammoit , mais elle se crevoit comme un abcès , & il en découloit une humeur âcre , corrosive : jusques à ce qu'un habile Chirurgien lui ôta tout , jusques aux racines , par le moyen d'un caustere , & depuis cela , elle n'a jamais senti aucun changement en cet endroit , qui

l'incommodoit tant auparavant , n'y étant resté qu'une simple cicatrice.

Or donc , tâchons de pénétrer , si nous pouvons , les causes & raisons de ces merveilleux effets. Pour commencer , je dis que dans les actions de tous nos sens il y a une participation matérielle & corporelle , c'est-à-dire , que quelques atômes du corps qui agissent sur les sens , entrent dans leurs organes , qui leur servent de tuyaux , pour les conduire & porter au cerveau & à l'imagination. Ceci est évident aux odeurs & aux saveurs. Et pour ce qui est de l'ouïe , l'air extérieur agité , cause un mouvement dans la membrane ou timpan de l'oreille , qui donne un semblable branle au marteau qui y est attaché ; lequel battant sur son enclume , cause un réciproque mouvement de l'air enfermé audedans de l'oreille ; & ce mouvement de l'air est ce que nous

appelons le son : pour la vûe , il est évident que la lumière réfléchie du corps qui se voit , entre dans les yeux , & ne peut qu'elle n'amene avec soi quelques émanations du corps même qui la réfléchit , selon ce que nous avons établi dans le second principe. Il reste seulement de montrer que le semblable se fait dans le plus grossier de nos sens , qui est l'attouchement. Car , s'il est vrai , comme nous l'avons montré , que tout corps envoie une continuelle émanation d'atômes hors de soi , il n'y reste plus de difficulté. Mais pour rendre cette vérité encore plus manifeste , & ôter toute la possibilité d'en douter ; je la veux montrer évidemment à l'œil , & chacun en peut faire l'expérience en un quart-d'heure , s'il a cette curiosité , & encore en moins de tems. Je crois que vous sçavez la grande affinité qui est entre l'or & le vif-argent ; si l'or le

touche , le mercure s'attache à lui & le blanchit , enforte qu'il ne semble plus être or , mais argent seulement. Si vous jetez cet or blanchi dans le feu , la chaleur chasse le mercure , & l'or retourne à sa premiere couleur : mais si vous répétez ce procédé plusieurs fois , l'or se calcine , & alors vous pouvez le broyer & réduire en poudre ; & il n'y a aucun dissolvant au monde qui puisse bien calciner & bruler le corps solide de l'or , que le mercure. Je parle de celui qui est déjà formé par la nature , sans m'engager à parler de celui dont est fait mention dans les secrets des Philosophes. Prenez donc du mercure en quelque écuelle de porcelaine ou autre vase propre , & maniez-le avec les doigts d'une main ; & si vous avez une bague d'or à l'autre main , elle deviendra blanche & chargée de mercure , sans que vous l'en approchiez en aucune façon.

façon. De plus, si vous mettez une lame d'or ou un écu d'or en votre bouche, & que vous mettiez seulement le doigt d'un de vos pieds dans du mercure, & l'y teniez un peu, l'or qui est en votre bouche sera tout blanc & couvert de mercure: & si vous mettez cet or au feu pour en faire évaporer tout le mercure, & que vous réitériez cette opération assez de fois, votre or sera calciné, comme si vous aviez joint corporellement le mercure par amalgame; & tout cela se fera encore plus vite & plus efficacement, si au lieu de mercure commun, vous vous servez de mercure d'antimoine, qui est bien plus chaud & plus pénétrant: & même en le chassant par le feu, il emportera avec lui une bonne quantité de la substance de l'or: de sorte que répétant souvent cette opération, il ne vous restera plus d'or pour continuer

R

ces épreuves. Si donc le mercure froid pénètre ainsi par tout le corps , on ne doit pas trouver étrange que les subtils atômes d'un fruit composé de beaucoup de parties ignées , y aillent plus aisément & plus vîte. Je vous ferai encore voir dans la suite comment semblables esprits & émanations pénètrent assez soudainement dans l'acier , quoique si dur & si froid , & qu'ils font là leur résidence durant plusieurs mois & plusieurs années. Dans un corps vivant comme est celui de l'homme , les esprits internes aident & contribuent beaucoup de facilité aux esprits de dehors , (tels que sont ceux du fruit) pour faire aisément leur voyage jusques au cerveau. Le grand Architecte de la nature , en fabriquant le corps humain , chef-d'œuvre de la nature corporelle , y a mis des esprits internes , comme des sentinelles , pour rapporter leurs

découvertes à leur général ; c'est-à-dire à l'imagination , qui est comme la maîtresse de toute cette famille ; afin que l'homme puisse sçavoir & reconnoître ce qui se fait hors de son royaume , dans le grand monde ; & qu'il puisse éviter ce qui lui pourroit nuire , & rechercher ce qui lui est utile. Car ces sentinelles ou esprits internes, & tous les habitans des organes sensitifs , n'en sçauroient juger seules. De sorte que si la pensée ou l'imagination est fortement distraite par quelque autre objet , ces esprits internes ne sçavent pas seulement si l'homme a bu le vin qu'il vient d'avaler ; s'il a vû quelque personne , qui vient de le saluer , pendant qu'il la regardoit fixement ; s'il a oui l'air qu'on venoit de chanter ou jouer sur les violons auprès de lui. Car les esprits internes portent toutes leurs acquisitions à l'imagination ; & si elle n'est

pas plus fortement occupée sur quelque autre objet, elle en forme des idées & des images, d'autant que les atômes de dehors rapportés par ces esprits internes à notre imagination, bâtissent là un édifice pareil, ou plutôt un modèle en petit, tout-à-fait ressemblant au grand corps d'où ils sortent. Et si notre imagination n'a plus affaire de ces atômes significatifs pour le présent, elle les range en quelque lieu propre dans son magasin; qui est la mémoire, d'où elle se peut rappeler, & reprendre quand il lui plaît. Et si c'est quelque objet qui cause à l'imagination quelque émotion, & qui la touche de plus près que le commun des objets qui y entrent, elle renvoie ses satellites, les esprits internes, aux confins pour lui en rapporter des nouvelles plus particulières; & delà vient que quand un homme est surpris par la vue de quelque per-

sonne inopinée , ou d'un objet qui a déjà une place éminente dans son imagination , soit de desir , soit d'aveersion , alors cet homme change aussitôt de couleur , devient rouge , puis pâle , puis rouge encore , par diverses fois , selon que ces ministres , qui sont ces esprits internes , vont vite ou lentement vers l'objet , puis s'en retournent avec leurs rapports vers l'imagination qui est leur maîtresse ; mais outre ces passages dont nous parlons , qui vont du cerveau aux parties externes du corps par le moyen des nerfs , il y a encore un grand passage du cerveau au cœur , par lequel ces esprits vitaux montent du cœur au cerveau pour être faits animaux , & par celui-ci l'imagination envoie au cœur une partie de ces atômes qu'elle a reçus de quelque objet externe : & ils font là une ébullition parmi les esprits vitaux ; lesquels , selon la nature des atômes

survenans , ou font un épanouissement & dilatation au cœur , ou bien ils le resserrent & attristent ; & ces deux actions différentes & contraires sont les premiers effets généraux , desquels proviennent puis après les passions particulières , qui ne requierent pas que je les poursuive plus loin en cet endroit , l'ayant fait fort particulièrement autre part , où j'ai traité cette matière à dessein. Outre ces passages , qui sont communs à tous les hommes & les femmes , il y en a un autre tout particulier aux femmes , qui est de leur cerveau à la matrice : par lequel il arrive par fois qu'il monte au cerveau des vapeurs si violentes & en si grand nombre , qu'elles empêchent les actions du cerveau & de l'imagination , & causent des convulsions & des folies & autres merveilleux accidens , & par le même canal , les esprits ou atômes passent avec

grande liberté & vitesse à la matrice •
quand il est besoin.

Maintenant, considérons comment l'imagination forte d'une personne, agit merveilleusement sur celle d'une autre qui l'a plus foible & passive. Nous voyons à toute heure que si une personne baille, tous ceux qui la voyent bailler, sont excités à faire de même. Si l'on se rencontre parmi des personnes qui rient avec excès, on a de la peine de s'empêcher de rire, quoiqu'on ne sçache pas le sujet pourquoi les autres rient. Si l'on entre dans une maison où tout le monde est triste, on devient mélancolique; car comme disoit celui-là : *Si vis me flere, dolendum est primum ipse tibi.* Les femmes & les enfans étant fort humides & passifs sont les plus susceptibles de cette contagion désagréable de l'imagination. J'ai connu une femme qui étant fort mélancolique, & su-

jette aux maux de mere , se croyoit possédée , & faisoit d'étranges actions , qui parmi les moins avisés passoient pour effets surnaturels & d'une possédée. C'étoit une personne de condition : & tout cela lui fut causé par un ressentiment qu'elle eut de la mort de son mari. Elle avoit auprès d'elle quatre ou cinq jeunes Demoiselles , dont quelques-unes étoient ses parentes , d'autres la servoient en sa chambre. Toutes celles-ci devinrent possédées comme elle , & faisoient d'aussi prodigieuses actions. On sépara ces jeunes filles de sa vûe & de sa communication : & comme elles n'avoient pas encore contracté de si profondes racines du mal , elles furent toutes guéries par l'absence seule de ce qui les infectoit ; & cette Dame même fut aussi guérie par le Médecin qui lui purgea ses humeurs atrabillaires , & remit sa matrice en bon état. Il n'y avoit point

là de fourberie ni de dissimulation. Je pourrois faire un long & notable narré de semblables choses arrivées aux Religieuses de Loudun , mais l'ayant autrefois fait en un discours particulier , à mon retour de leur pays , où je discutai le tout fort exactement , je n'en dirai pas davantage pour cette fois, & je n'ajouterai à cette matière , autre chose sinon de vous prier de vous souvenir , que lorsqu'il y a deux luths ou deux harpes proches l'une de l'autre accordées à même ton ; si vous touchez une corde en une des harpes, une autre qui lui est consonante en l'autre harpe , se remuera en même-tems, quoique personne ne la touche ; de quoi Galilée a fort ingénieusement rendu la raison.

Pour donc appliquer à notre matière tout ce que j'ai rapporté sur ce sujet , je dis que puisqu'il est impos-

sible que deux personnes séparées soient si proches l'une de l'autre , comme est l'enfant de sa mere , lorsqu'il est encore dans son ventre ; on peut conclure de-là , que tous les effets d'une imagination forte & véhémente , agissante sur une autre foible , passive & tendre , doivent être plus efficaces en la mere agissante sur son enfant , que quand les imaginations d'autres personnes agissent sur celles qui ne leur sont de rien. Et comme il est impossible qu'aucun maître de musique , pour expert & exact qu'il soit , puisse jamais accorder en consonance deux harpes l'une avec l'autre si parfaitement , que fait le grand Maître de l'Univers , les deux corps de la mere & de l'enfant ; aussi suit-il par conséquent , que la concussion qui se fait de la principale corde de la mere , qui est son imagination , doit produire un plus grand

branlement dans la consonante de l'enfant (sçavoir aussi son imagination) que ne fait la corde touchée d'un luth sur la corde qui lui est consonante dans l'autre ; & quand la mere envoie des esprits à quelque partie de son corps ; il faut que d'autres de semblable nature aillent à semblable partie du corps de son enfant. Or donc rappelions en notre mémoire , comment l'imagination de la mere est remplie des atômes corporels qui viennent de la meure ou de la fraise , qui lui étoit tombé sur le col ou sur le sein ; & son imagination étant alors en grande émotion par cet accident , il arrivè qu'elle doit envoyer une bonne partie de ces atômes au cerveau de l'enfant , & aussi à pareille partie de son corps , comme celle où elle a reçu le premier coup ; & entre laquelle & son cerveau , passent de si fréquents & si vîtes messagers ;

comme nous avons dépeint ; l'enfant aussi de son côté (qui a ses parties accordées en consonance avec celles de sa mere) ne peut faillir d'observer le même mouvement d'esprits entre son imagination & son col ou son sein , que fait sa mere entre les siens : & les esprits étant accompagnés des atômes de la meure que sa mere lui a envoyés à son imagination , ils font une impression profonde & permanente en sa peau délicate ; pour lequel effet celle de sa mere est trop dure ; comme si l'on tire un pistolet chargé de poudre seulement , contre du marbre , la poudre ne fait autre effet que de le salir un peu ; mais il est incontinent netoyé en le frottant : au contraire si on le décharge contre le visage d'un homme , les grains de poudre pénètrent dans sa peau , ils s'y attachent & y demeurent réellement imprimés durant toute sa vie , & se font

connoître & voir par leur propre couleur noire - bleuâtre qu'ils conservent toujours. De même les petits grains ou atômes du fruit qui ont passé du col de la mere à son imagination , & de-là à pareil endroit de la peau de l'enfant , se logent là & y demeurent continuellement , & servent de source pour attirer les atômes de pareil fruit épars dans l'air. en leur saison , (comme le vin dans le tonneau , ou en une tache sur du linge , attire à soi les esprits volatiles des fleurs des vignes en leur saison) & en les attirant , la partie de la peau où ils résident , se fermente , s'enfle , demange , s'enflâme , & même quelquefois se creve. Mais pour rendre encore plus considérable la merveille de ces marques d'envie , (puisque nous sommes sur ce sujet ,) je ne scaurois me passer de toucher encore une autre circonstance qui pourroit sembler

d'abord porter ce miracle de nature au-delà des causes que j'en viens de donner : mais en effet , après l'avoir bien examiné , nous verrons qu'elle dépend absolument des mêmes principes. C'est que souvente-fois il arrive que l'impression de la chose désirée , se fait sur l'enfant , sans qu'elle touche ou tombe sur le corps de la mere : il suffit que quelque autre chose tombe ou batte à l'impourvû sur quelque partie du corps de la femme enceinte , pendant que telle envie domine dans son imagination , & la figure de la chose ainsi désirée se verra ensuite imprimée sur la même partie du corps de l'enfant , que celle de la mere qui a reçu le coup. La raison de ceci est , que les atômes de la chose désirée , enlevés par la lumière , vont au cerveau de la femme grosse par le canal des yeux , aussi bien que d'autres atômes plus matériels , pro-

venans de l'attouchement corporel ,
iroient-là par la conduite des nerfs :
& de ces corpuscules , la mère forme
en son imagination un modele
complet du gros & total , d'où ils éma-
nent. Mais si la femme n'est attaquée
qu'intérieurement , ces atômes qui
sont en son imagination , ne font
autre voyage qu'à son cœur , & delà
à l'imagination & au cœur de l'en-
fant : & ainsi ne causent qu'un ren-
forcement de la passion en tous deux ;
laquelle peut être émue à une im-
pétuosité si violente , que si la mere
ne jouit de l'objet désiré , cette passion
peut causer la ruine de tous les deux :
au moins les préjudicier notablement
en leur santé , & faire une grande
altération dans leur corps. Cependant
si quelque coup inopiné surprend la
mere en quelque partie de son corps ,
les esprits qui résident dans le cer-
veau , sont incontinent émus (comme

il arrive , non seulement en ces cas d'envie , mais en tous autres semblables coups de surprise , aussi bien parmi les hommes que parmi les femmes) & ces esprits s'y transportent avec d'autant plus d'impétuosité , que la passion est plus violente : de même qu'une personne qui aime passionnément une autre , court promptement à la porte chaque fois que quelqu'un y vient heurter , ou que *hilax in limine latrat* , espérant toujours que c'est celle qui occupe entièrement ses pensées ; (car *qui amant , ipsi sibi somnia fingunt*) qui lui vient rendre visite. Et ces esprits émus par ce coup inopiné , étant alors mêlés avec les corpuscules ou atômes de la chose désirée qui occupent si puissamment la fantaisie , ils les menent quant & eux à la partie frappée de son corps , & encore à la même partie du corps de l'enfant , aussi bien qu'à son imagination , & après

après cela tout ce qui en arrive , est la même chose , aussi bien à l'enfant qu'à la mere , comme quand la meure ou la fraise tombe sur le sein ou le col des Dames dont je vous ai entretenu.

Permettez-moi , Messieurs , de prolonger ma digression encore d'un mot , pour vous raconter un accident merveilleux , connu de toute la Cour d'Angleterre , en conformation de l'activité & impression que fait l'imagination de la mere sur le corps de l'enfant , dont elle est grosse. Une Dame ma parente , (c'étoit ma nièce de Fortescu , fille du Comte Arondel) me venoit voir quelquefois à Londres. Elle étoit fort belle & bien faite , & elle le sçavoit bien , y prenant grande complaisance , & étant bien aise non seulement de conserver son agrément , mais encore d'y ajouter ce qu'elle pouvoit. Elle se persuadoit

S.

que les mouches qu'elle mettoit sur son visage lui donnoient beaucoup d'ornement : c'est pourquoi elle étoit fort soigneuse d'en porter des plus curieuses. Mais comme il est bien difficile de tenir une modération aux choses qui dépendent plutôt de l'opinion que de la nature ; elle en portoit avec excès , & s'en chargeoit tout le visage. Quoique cela ne me revint guères , & que j'eusse pu prendre la liberté de lui en dire mon sentiment , & qu'elle l'auroit trouvé bon ; néanmoins il ne me sembla pas être saïson de lui dire rien qui la pût contrister ou choquer le moins du monde, pendant qu'avec tant de bonté & de douceur , elle me venoit rendre ses agréables visites. Je m'avisai toutes-fois un jour de l'en railler de telle façon , qu'elle n'en fut point mécontente , me soutenant que *ridentem dicere verum quid vetat !* Et ainsi je

fis tomber notre discours sur sa présente grossesse, lui recommandant d'avoir soin de sa santé, dont elle étoit assez négligente, selon la coutume des jeunes femmes vigoureuses, qui ne sçavent encore ce que c'est que d'être sujettes aux indispositions. Elle me remercioit de mon soin; me témoignant qu'elle ne croyoit pas qu'elle dût rien faire d'extraordinaire pour sa santé qui étoit si bonne, quoiqu'elle fut grosse. Au moins, lui dis-je, vous devriez donc avoir égard à votre enfant. Oh! pour cela dit elle, il n'y a rien que je ne fasse de ce qui pourra contribuer à son bien. Mais cependant, lui repliquai-je, voyez combien de mouches vous portez au visage? N'avez-vous pas peur que votre enfant ne naisse avec de semblables marques sur le sien? Mais quel danger y a-t-il, dit-elle, & quel rapport, que mon enfant naisse avec des

taches au visage , parce que je porte des mouches ? Vous n'avez donc pas oui dire , repartis-je , les merveilleux effets que font les imaginations des meres sur le corps de leurs enfans , pendant qu'elles sont grosses ? Je m'en-vais vous en raconter quelques-uns : & ainsi je lui fis récit de plusieurs histoires , comme celle de la Reine *Æthiopienne* , qui accoucha d'un enfant blanc , qu'on attribuoit au portrait de Notre-Dame qu'elle avoit à la ruelle de son lit , & auquel elle avoit grande dévotion : l'autre d'une femme qui accoucha d'un enfant velu pour semblable raison d'un portrait de Saint Jean-Baptiste au Désert , habillé d'une tunique de poil de chameau. Je lui racontai aussi l'étrange antipathie que le défunt Roi Jacques avoit contre une épée nue , dont on attribuoit la cause , à ce que quelques Seigneurs d'Ecosse entrèrent un jour

par violence dans le cabinet de la Reine sa mere, durant qu'elle étoit grosse de lui, & faisoit des dépêches avec son premier Ministre, qui étoit Italien, lequel ils tuerent à coups d'épées, & le jetterent à ses pieds, & furent si barbares, que peu s'en fallut qu'ils ne blessassent aussi la Reine, qui espéroit sauver son Ministre en se jettant entre-deux; au moins la peau lui fut légèrement entamée en divers endroits. Buchanan fait mention en son Histoire de cette tragédie. Tant y a que le Roi Jacques son fils, eut une telle aversion durant toute sa vie d'une épée nue, qu'il ne la pouvoit voir sans une extrême émotion. Et quoique très-courageux en toutes autres circonstances, il ne se put jamais vaincre en ce défaut particulier: je me souviens que quand il me donna l'Ordre de Chevalier, & que ce vint à la cérémonie de me toucher l'épaule.

avec la pointe d'une épée , il ne se put pas contraindre de la regarder , mais tourna la tête d'un autre côté ; de sorte qu'au lieu de me toucher l'épaule , il faillit à me donner de la pointe dans les yeux , si ce n'eût été que le Duc de Buckingham , qui sçavoit bien ce qui arriveroit , la guida avec sa main , comme elle devoit aller. Je lui alléguai plusieurs semblables histoires , pour lui faire comprendre qu'une forte imagination de la mere , pouvoit faire quelque notable impression sur le corps de son enfant , à son grand préjudice. Et après cela , considérez , lui dis-je , comment vous êtes toujours attentive à vos mouches ; vous les avez continuellement présentes à votre imagination ; vous vous êtes regardée plus de dix fois dans votre petit miroir depuis que vous êtes dans cette chambre. N'avez-vous pas sujet d'appréhender que

vosre enfant naisse avec le visage chargé de taches semblables à vos mouches, ou plutôt que tout le noir qui est partagé en plusieurs petites portions, ne s'assemble en une & lui vienne au milieu du front, au lieu le plus apparent, & remarquable de son visage ? Une tache aussi grande qu'un écu d'or, auroit belle grace en cet endroit ? Ah, mon Dieu ! dit-elle, plutôt que cela m'arrive, je ne porterai plus de mouches durant ma grossesse. Et de fait à l'heure elle les ôta & les jeta toutes. Quand ses amies la voyoient après cela tout-à-fait sans mouches, ils lui demandoient d'où venoit qu'elle, qui étoit reconnue pour la plus curieuse de la Cour en matière de mouches, les avoit quittées tout-à-coup, & qu'elle n'en portoit plus ? Elle leur répondoit que son oncle en qui elle avoit beaucoup de créance, lui avoit assuré que si elle

en portoit durant sa grossesse, son enfant viendrait au monde avec une tache noire au milieu du front, large comme un écu d'or. Cette appréhension lui étoit si vivement gravée dans l'imagination, qu'elle y révoit continuellement : & ainsi cette pauvre Dame qui avoit si peur que son enfant n'eût quelque marque au visage, ne pût néanmoins empêcher qu'il ne nâquit avec une tache noire tout au milieu du front, de la grandeur & de la façon qu'elle se l'étoit toujours figurée dans son imagination. C'étoit une fille, au reste fort belle : & il y a peu de mois que je l'ai vûe, portant toujours cette marque de la force de l'imagination de sa mere. Je ne veux pas vous entretenir, Messieurs, d'une femme de votre voisinage à Carcassonne, qui depuis peu de mois accoucha d'un prodigieux monstre, ressemblant exactement à un singe extraordinaire.

extraordinaire , qu'elle prit plaisir de voir souvent pendant sa grossesse ; car vous devez sçavoir l'histoire mieux que moi ; ni aussi de Sainte Maixent , qui ne pouvant être détournée d'aller voir durant sa grossesse un malheureux enfant d'une pauvre passagere qui nâquit sans bras ; accoucha au bout de son terme , d'un semblable monstre , qui n'eut pas seulement quelque petite excrescence sortante des épaules , pour marquer les endroits d'où les bras devoient être descendus : & moins de celle qui voulant voir l'exécution d'un criminel qui eut le col coupé , en prit tellement l'épouvante , & l'impression en demeura si vivement imprimée dans son imagination , qu'à l'instant elle tomba en travail d'enfant , & à peine la put-on transporter à son logis , qu'elle y accoucha , quelques semaines avant son terme , d'un enfant qui avoit la

tête séparée du corps : toutes les deux parties versant encore du sang , outre celui qui en étoit déjà abondamment découlé & répandu dans la matrice de la mere , comme si le coup du Boureau ne venoit que tout fraîchement d'être donné sur ce pauvre petit corps ; ces trois exemples & plusieurs autres bien avérés que je vous pourrois alléguer , quoiqu'ils témoignent clairement l'admirable force de l'imagination , m'engageroient trop avant , si je voulois tâcher d'en éclaircir les causes , & d'en développer les difficultés qui s'y trouveroient bien plus grandes qu'en aucun des précédens exemples dont je vous ai entretenu , d'autant que ces esprits ont eu la force de causer des changemens essentiels & si épouvantables , dans des corps entièrement achevés de former en toute leur perfection ; & qu'il semble qu'on puisse croire qu'en quel-

qu'un d'eux il y ait eu transmutation d'une espece en une autre, & introduction d'une nouvelle forme informante dans la matrice sujette, d'une nature totalement différente de celle qui y avoit été la premiere, si au moins ce que la plûpart des Auteurs nous disent du tems de l'animation de l'enfant au ventre de la mere est bien déterminé & véritable. Cette digression a été un peu trop longue :

Est modus in rebus ; sunt certi denique fines ,

Quos ultra citraque nequit consistere rectum.

Pour en revenir à notre sujet, les expériences & les exemples que je viens de rapporter ensuite & en confirmation des raisons que j'avois alléguées, nous montrent assez que les corps qui tirent les atômes dispersés dans l'air, attirent plus puissamment ceux qui sont de leur nature, qu'ils ne font les hétérogènes ou étrangers ;

comme fait le vin , les esprits vineux , l'huile de tartre fermentée d'un levain de roses ; la chair de cerf ou de daim en pâtes , les esprits de venaison de semblables bêtes ; & ainsi des autres que je viens de vous déduire. L'histoire des Tarentules au royaume de Naples est fameuse. Vous sçavez comment le venin de cette bête montant par la blessure de ceux qui en ont été piqués , jusques à leur cerveau , & à leur cœur , excité en leur imagination un impétueux desir d'entendre certains airs mélodieux ; car ils se plaisent presque tous à des airs différens. Quand donc ils ont ouï chanter un air qui leur plaît , ils dansent incessamment , & par ce moyen ils suent abondamment , tellement que cette sueur fait évaporer une bonne partie du venin ; outre que le son de la musique excite un mouvement , & cause une agitation parmi

les esprits aériens & vaporeux , qui sont dans le cerveau , & dedans & autour du cœur , & diffus par tout le corps de ceux qui l'entendent , proportionnément à la nature & à la cadence de telle musique : comme quand Timothée emportoit Alexandre le grand avec véhémence à telles & telles passions qu'il vouloit : tout de même aussi que quand le son d'un luth fait trembler les cordes d'un autre , par les mouvemens & tremblemens qu'il cause dans l'air sans autrement les toucher ou y approcher. Nous voyons aussi souventes fois , que des sons qui ne sont que des mouvemens de l'air , causent semblables mouvemens dans l'eau. Comme quand le son aigu qui est causé en frottant fort avec le doigt sur le bord d'un verre plein d'eau excite un frémissement , tournoyement & rejaillissement de quelques gouttes d'eau , comme si elle

dançoit à la cadence de ce son. Et le son harmonieux des cloches, aux pays où on les fait aller en musique, & à certains airs, fait le semblable sur la superficie; calme des rivières voisines, & principalement la nuit, quand il n'y a point d'autre mouvement qui choque & rompe celui-ci. Car l'air étant contigu, ou plutôt continu à l'eau; & l'eau étant fort susceptible du mouvement, il se fait dans l'eau un mouvement semblable à celui qui étoit commencé dans l'air, & le même contact qui est entre l'air agité & l'eau, qui par ce moyen est semblablement agitée, se fait aussi entre l'air agité, & les esprits vaporeux qui sont dans le corps de ceux qui ont été mordus par la tarentule: lesquels esprits sont par conséquent émus par cet air agité, c'est-à-dire, par ce son, & ce d'autant plus efficacement, que cette agitation ou son, est propor-

tionné à la nature & tempérament des Blessés, & cette agitation interne de ces esprits & vapeurs, aide à les décharger du venin vapoureux de la tarentule, qui est mêlé parmi toutes les humeurs; de la même manière que les eaux croupissantes, & les airs corrompus & putréfiés par le repos & par le mélange d'autres mauvaises substances, se raffinent & se purifient par le mouvement. Mais l'Hyver arrivant qui engourdit ces bêtes, ils ne se sentent plus de ce mal; mais au retour de la saison en laquelle ils avoient été piqués, leur mal revient, & il faut qu'ils dansent comme ils faisoient l'année précédente. La raison est que la chaleur de l'été chauffe, aigrit & rehausse le venin de la bête, de sorte qu'elle redevient malvéreuse & furieuse comme auparavant, & ce venin chauffé, s'évaporant & se répandant dans l'air, le levain de ce

même venin qui reste encore dans le corps de ceux qui ont été piqués , l'attire à soi , & il se fait une fermentation , qui infecte aussi les autres humeurs , dont la fumée venant à monter au cerveau de ces pauvres Malades , elle y produit ces étranges effets. Il n'est pas moins connu aux endroits , où il y a de gros chiens ou dogues , (comme en Angleterre) que si un homme a été fort mordu d'un de ces chiens , on tâche de le tuer , encore qu'il ne soit pas alors enragé ; de peur que le devenant , le levain de cette colère canine qui reste dans le corps du mordu , n'y attire à soi les esprits enragés du même chien, ensuite de quoi l'homme le deviendrait aussi. Et ceci se pratique , non seulement en Angleterre , où il y a des dogues si dangereux , mais aussi en France , selon le rapport du Pere Cheron , Provincial

des Carmes de ce Pays , en son Examen de la Théologie Mystique , nouvellement imprimé , & que je viens de lire. Je ne vous dirai rien des nés artificiels que l'on fait de la chair de quelque autre homme , pour remédier à la difformité de ceux à qui un froid extrême a fait perdre les leurs propres ; lesquels nouveaux nés se pourrissent aussitôt que les personnes de la substance dont ils étoient pris ; viennent à mourir : comme si ce peu de chair , entée sur un autre visage , vivoit des esprits qu'elle attire de sa première source ou racine. Car encore que ceci soit constamment affirmé par des Auteurs considérables , je ne m'y arrêterai pas en ce discours , où je n'avance rien que je n'aye vu moi-même , ou qui ne soit avéré par une si solide tradition , que ce seroit une faute d'en douter.

Mais il est tems que je revienne à

mon septième & dernier principe. C'est ici le dernier tour de la vis ; qui comme j'espère abbattra entièrement la porte , qui nous défendoit l'entrée à la connoissance de ce merveilleux mystere , & qui imprimera une marque légitime sur la doctrine que j'avance , pour la faire passer pour bonne monnoye. Ce principe est que la source de ces esprits , ou le corps qui les attire à soi , entraîne aussi avec eux ce qui les accompagne , & ce qui est attaché , collé , & uni à eux. Cette conclusion ne demande guères de preuve , étant évidente de soi-même. S'il y a des cloux , des épingles , & des rubans attachés au bout d'une longue corde ou d'une chaîne , ou s'il y a du gaudron ou de la cire , de la gomme ou de la glu ; & que je prenne cette corde ou chaîne par un bout , & l'attire vers moi jusqu'à ce que le bout éloigné vienne entre mes

maines , il ne se peut faire que je n'aie aussi en même tems les cloux , les épingles , les rubans , le gaudron , & tout ce qui y est appliqué. Je m'en vais donc vous rapporter seulement quelques expériences avérées en conséquence de ce principe , qui confirmeront encore très-puissamment les précédentes. La grande fertilité , & richesse d'Angleterre , consiste en pâturages , pour la nourriture du bétail. Nous en avons les plus beaux du monde , & aussi abondance d'animaux , & principalement de bœufs , & de vaches. Il n'y a si pauvre ménage qui n'ait quelque vache pour leur fournir du lait. C'est la principale nourriture des pauvres gens , aussi bien qu'en Suisse. C'est pourquoi ils sont grandement soigneux du bon état & de la santé de leurs vaches. S'il arrive qu'en faisant bouillir du lait , il se gonfle tant qu'il répande

pardessus le poëlon , & tombe dans le feu , la bonne femme ou la servante abandonne à l'instant tout ce qu'elle faisoit & accourt au poëlon , qu'elle retire du feu ; & à même tems prend une poignée de sel , qu'on tient toujours au coin de la cheminée , pour le garder sec , & le jette dessus cette braise où le lait s'est répandu. Demandez-lui pourquoi elle fait cela , & elle vous dira , que c'est pour empêcher que la vache qui a rendu ce lait , n'ait mal au pis : car sans cela , elle l'auroit dur & ulcéré , & pisseroit du sang , & enfin elle seroit en hasard de mourir , non pas que telle extrémité lui arrivât à la première fois , mais néanmoins elle en souffriroit du mal , & si cela arrivoit souvent , la vache ne manqueroit pas d'en mourir à la fin. Il pourroit sembler qu'il y a quelque superstition ou folie en ceci. L'infailibilité de

l'effet garantit de la dernière : & pour la première , plusieurs croient que la maladie de la vache est surnaturelle , & un effet de quelque sorcellerie ; & ainsi que le remède que je viens de dire est superstitieux : mais il est aisé de les défabuser de cette persuasion , en leur déclarant comment la chose va selon les fondemens que j'ai posés. Le lait tombant sur les charbons ardents , est converti en vapeur qui se disperse , & se filtre partout dans l'air , & là elle fait rencontre de la lumière & des rayons solaires qui l'emportent encore plus loin , & augmentent & étendent sa sphere d'activité. Cette vapeur de lait n'est pas simple ni seule ; mais elle est composée d'atômes de feu qui accompagnent la fumée ou vapeur de ce lait , & se mêlent & unissent avec lui. Or la sphere de cette vapeur s'étendant jusqu'au lieu où se trouve la

vache qui a donné le lait de son pis, qui est la source d'où ce lait est sorti, attire à soi cette vapeur, & elle s'y arrête, s'y attache, & avec elle les atômes ignés qui l'accompagnent. Le pis est une partie glanduleuse, & fort tendre, & par conséquent fort sujette à l'inflammation ; ce feu donc l'échauffe, l'enflâme, & le fait enfler, & par conséquent le fait devenir dur & à la fin ulcéré. Le pis enflâmé & ulcéré est proche de la vessie, laquelle par conséquent il enflamme aussi ; & cela fait ouvrir les anastomoses des veines qui aboutissent-là, & partant elles regorgent & jettent leur sang dans la vessie, de laquelle il se vuide & fort à la façon ordinaire de l'urine. Or, aux vaches, pisser le sang est un mal funeste & irremédiable. Mais d'où vient que le sel remédie à tout cela ? C'est qu'il est d'une nature très-contraire au feu ; celui-ci étant chaud &

volatile , l'autre froid & fixe ; de sorte que là où ils se rencontrent ensemble , le sel abbat le feu , il le précipite & tue son action. Ce que l'on peut remarquer dans un accident assez ordinaire. Les cheminées qui sont chargées de suye , prennent feu aisément ; le remede qu'on y apporte sur le champ est de tirer un coup de fusil dans la cheminée , & cela fait détacher & tomber la suye brulante , & le désordre cesse. Mais si l'on n'a point de fusil ou bâton à feu , on jette quantité de sel sur le feu d'enbas , & cela matte & empêche les atômes du feu , qui autrement monteroient incessamment , & se joindroient à ceux d'enhaut ; lesquels par ce moyen manquant de nourriture , se consomment & viennent à rien. La même chose arrive aux atômes qui sont en train d'accompagner la vapeur du lait. Le sel les précipite , & les étrangle sur

la place : & si quelques uns se sauvent , & s'échappent par le grand effort qu'ils font , & s'en vont avec cette vapeur , ils sont pourtant accompagnés des atômes & esprits du sel qui s'attachent à eux , qui comme bons luteurs ne quittent jamais leur prise , qu'ils n'ayent le dessus de leur adversaire. Et vous remarquerez en passant qu'il n'y a point de plus excellent baume pour la brulure que l'esprit de sel en quantité modérée. Il est donc constant qu'il est impossible d'employer aucun moyen plus efficace pour empêcher le mauvais effet du feu au pis de la vache , que de jeter sur son lait répandu parmi les charbons , une quantité suffisante de sel. Cet effet touchant la conservation du pis de la vache , ensuite de la brulure de son lait , me fait souvenir de ce que plusieurs personnes m'ont dit avoir vû en France & en Angleterre.

terre. Quand les Médecins examinent le lait d'une nourrice pour l'enfant de quelque personne de condition ; ils l'éprouvent par divers moyens , devant que de juger définitivement de sa bonté , comme par le goût , l'odorat , par sa couleur , par sa consistance , &c. & quelques-uns le font bouillir , même jusqu'à l'évaporation , pour voir sa résidence , & autres accidens & circonstances qui se reconnoissent & se discernent mieux par ce moyen. Mais celles , au lait desquelles on a fait cette dernière épreuve , se sont senties fort tourmentées à la mammelle & au tétin , & particulièrement pendant qu'on faisoit bouillir leur lait : & partant après avoir une fois enduré ce mal , elles ne vouloient plus consentir qu'on emportât de leur lait hors de leur vûe & présence , quoiqu'elles se fissent volontiers à toute autre épreuve que celle du feu. Pour confirmer cette ex-

périence de l'attraction que le pis de la vache fait du feu ensemble avec la vapeur du lait brulé , je m'en vais vous en dire une autre de semblable nature, dont j'ai moi-même vû la vérité plus d'une fois , & que vous pouvez expérimenter facilement : prenez les ordures d'un chien toutes les fois qu'il en fera , & jetez-les toujours dans le feu , au commencement vous le verrez seulement un peu échauffé & ému ; mais dans peu de tems vous le verrez comme s'il étoit tout brulé , pantelant & tirant la langue , comme s'il venoit de courir longtems. Or ce mal lui arrive à cause que ses intestins lui attirant la vapeur de son excrément brulé ; & avec cette vapeur les atômes du feu qui les accompagnent , ils s'alterent & s'enflâment , de sorte que le chien ayant toujours la fièvre , & ne pouvant plus prendre nourriture , ses flancs se resserrent & se retré-

cissent , & à la fin il en meurt : il ne seroit pas à propos de divulguer cette expérience parmi quelques personnes , & nations trop sujettes à s'en servir mal. Car la même chose qui arrive aux bêtes , arriveroit aux hommes , si on faisoit de même avec leurs excréments. Il arriva une chose remarquable à ce propos à une personne de mes voisins pendant mon dernier séjour en Angleterre. Il avoit un fort bel enfant & fort délicat ; & afin d'y pouvoir avoir toujours l'œil , il fit venir la nourrice chez lui. Je le voyois souvent : car c'étoit un homme de grande intrigue dans les affaires ; & j'avois alors besoin d'un tel personnage. Un jour je le trouvai fort triste , & sa femme toute éplorée : de quoi demandant la raison , ils me dirent que leur petit se portoit fort mal ; qu'il avoit la fièvre , & le corps tout enflâmé : ce qui se voyoit à la rou-

geur du visage ; qu'à tout propos il faisoit des efforts pour aller à la selle , & pourtant qu'il ne faisoit guères de matière , qui étoit toute chargée de sang , & qu'il se rebutoit de téter. Et ce qui les mettoit plus en peine , étoit qu'ils ne pouvoient conjecturer aucune cause vraisemblable de tout ce désordre ; car sa nourrice se portoit très-bien , avoit son lait tel qu'ils le pouvoient souhaiter & en toutes autres choses on avoit eu le soin qu'il falloit. Je leur dis sur le champ que la dernière fois que j'avois été chez eux , j'avois remarqué une particularité , dont j'avois alors dessein de les avertir ; mais que sur l'heure quelque autre chose m'en avoit détourné , & que puis après je ne me souvins plus de la leur dire. C'étoit que l'enfant ayant fait signe de vouloir être mis à terre , aussitôt qu'il y fut , laissa tomber ses ordures , & la nourrice prit

Incontinent une pelée de cendres & braise , dont elle les couvrit , & puis jetta le tout dans le feu. La mere se mit à me faire ses excuses , de ce qu'on avoit été si négligent à corriger cette mauvaise habitude de l'enfant ; disant que comme il avançoit en âge , il s'en corrigeroit de lui-même. Je lui repliquai que ce n'étoit pas pour cette considération-là que je lui tenois ce discours ; mais pour trouver la cause du mal de leur enfant , & ensuite le remède. Et là-dessus je leur fis récit d'un semblable accident , qui étoit survenu deux ou trois ans auparavant à un enfant d'un des plus illustres Magistrats du Parlement de Paris , qui étoit élevé en la maison d'un Médecin de grande réputation en cette même Ville. Je leur dis aussi ce que je viens de vous rapporter , Messieurs , touchant les excréments des chiens , & je leur fis faire réflexion sur ce qu'ils

avoient ouï dire diverses fois , & qui se fait assez souvent en notre pays. C'est que dans les Villages où il fait toujours bien crotté durant l'hyver , s'il arrive qu'il y ait quelque Fermier qui soit plus propre que les autres , & qui tiennent plus nettement les avenues de la maison que ses voisins , les goujats sont bien aises d'y venir la nuit ou quand il fait obscur pour y lâcher leur ventre : d'autant qu'en tels Villages il n'y a guères de commodités d'aisemens ; outre qu'en tels lieux , ainsi proprement accommodés , ces galains de goujats sont hors de danger d'enfoncer dans la boue , qui autrement leur pourroit monter par-dessus les fouliers. Mais les bonnes ménageres en ouvrant au matin la porte du logis , y trouvent un présent dont l'odeur malgracieuse les transporte de colère. Celles qui ont été instruites à ce jeu , vont incontinent

rougir une broche ou une pèle dans leur feu ; puis l'enfoncent ainsi chaude dans l'excrément , & quand le feu en est éteint , ils la réchauffent de nouveau , & répètent souventes fois la même chose. Cependant le fripon qui a fait cette salleté , sent une douleur & colique aux boyaux , une inflammation au fondement , une envie continuelle d'aller à la selle , & à peine en est-il quitte , qu'il souffre une fâcheuse fièvre durant tout ce jour-là ; ce qui est cause qu'il n'a garde d'y retourner une autre fois. Et ces femmes , pour s'être ainsi garanties de semblables affronts , passent ignotamment pour Sorcieres , & pour avoir fait pacte avec le diable , puisqu'elles tourmentent de la sorte les gens sans les voir ni les toucher. Ce Gentilhomme ne rejetta pas ce que je lui venois de dire , & fut encore davantage confirmé , quand je lui

dis qu'il regardât au fondement de son enfant, que sans doute il le trouveroit fort rouge & enflammé, & que le visitant, on vit aussitôt qu'il étoit tout chargé de pustules, & comme excorié. Il ne passa guères de tems que ce pauvre petit mignon languissant ne fit avec grande douleur & pitoyables cris, quelque peu de matiere, laquelle, au lieu de permettre qu'elle fût jettée dans le feu, ou couverte de braise, je la fis mettre dans un bassin d'eau froide, que je fis porter en lieu frais. Ce qu'on continua de faire à chaque fois que l'enfant leur en donnoit sujet; & il commença d'amander à l'heure même; & dans deux ou trois jours il se porta très-bien. Mais craignant de vous trop ennuyer, je ne vous entretiendrai plus que d'une expérience assez familière en notre pays; & après, je ferai un sommaire de tout ce que je vous

vous ai dit , pour vous faire voir la force & la valeur de la conclusion de tout ce discours. Nous avons donc , comme je vous ai déjà dit , d'excellens paturages , qui nourrissent & engraisent si abondamment le bétail , qu'il arrive souvent que les bœufs en acquièrent une si excessive surcharge de graisse , qu'elle vient enfin à s'étendre en grande quantité sur leurs pieds , ce qui leur cause des aposthumes sous la plante des pieds , lesquelles jettent beaucoup de pus , & de matière pourrie ; ce qui empêche ces bœufs de pouvoir bien marcher. Les Propriétaires sont bien maris de cela ; car quoique leurs bœufs n'en valent pas moins à manger , ils y trouvent toutefois mal leur compte ; d'autant que ne les pouvant pas mener à Londres , (où est le grand débit des bœufs gras pour toute l'Angleterre , comme Paris l'est pour l'Auvergne , la Nor-

mandie , & autres endroits de la France) il les faut tuer sur le lieu , où leur chair ne vaut pas à la vendre , la moitié (& moins encore) de ce qu'elle se vendroit à Londres. Voici donc le remède à ce mal. Il faut prendre garde où le bœuf , ou vache , ou génisse , pose en terre le pied malade , à la première démarche qu'il fait après s'être levé le matin , & en ce même endroit il faut couper une motte ou gazon de toute la terre comprise sous l'étendue dudit pied ; & mettre cette motte sur un arbre , ou dans une haye exposée au vent de bise. Et si ce vent vient à souffler sur cette motte de terre , le bœuf sera guéri parfaitement dans trois ou quatre jours : mais si l'on l'expose au midi , & que le vent de Sud-Est regne , (qu'à Toloze on appelle d'autant , à Montpellier , le Marin ; en Italie , le Scirocco) son mal s'augmentera, Ces

circonstances ne vous sembleront pas superstitieuses , quand vous aurez considéré que par le repos de la nuit , la matière ou pus s'amasse en quantité sous le pied malade du bœuf ; lequel venant ensuite à faire sa première démarche le matin , il presse d'abord son pied aposthumé contre terre , sur laquelle cette matière ou pus s'imprime & s'attache fortement & en abondance. Cette terre ou gazon étant mise & exposée en lieu propre pour recevoir le vent sec , & froid de la bise , les atômes froids , & secs de ce vent se mêlent avec le pus : lequel étendant ses esprits partout dans l'air , le pied ulcéré , qui en est la source , les rattire ; & avec iceux , il attire aussi ces atômes froids & secs , lesquels le guérissent ; d'autant que ce mal ne requiert autre chose que d'être desséché , & rafraîchi. Mais si l'on expose ce gazon de

terre à un vent chaud & humide , il doit faire un effet tout contraire,

Voilà , Messieurs , toutes mes roues formées. J'avoue qu'elles sont mal limées & peu polies ; mais voyons pourtant si les assemblant & montant, elles feront marcher la machine : que si ces roues bien assemblées entraînent la conclusion , cette inébranlable carraque-à bon port ; vous aurez la bonté de pardonner à mon langage grossier , & rudes expressions ; & passant pardessus les paroles , vous vous contenterez de la pure vérité des choses. Appliquons donc ce que nous avons dit , à ce qui se pratique quand on pense une personne blessée avec la Poudre de Sympathie. Considérons M, Howel blessé à la main , & cette grande inflammation survenue à sa blessure. L'on prend sa jarretière couverte du sang sorti de la playe ; on la trempe dans un bassin

d'eau où l'on a dissout du vitriol ; & l'on tient le bassin , de jour dans un cabinet à la chaleur modérée du soleil du printems , & la nuit au coin de la cheminée ; de sorte que le sang qui est à la jarretiere , soit toujours en un tempérament naturel , ni plus chaud , ni plus froid que le degré requis à un corps sain. Que faut-il donc (selon la doctrine que nous venons d'établir) qu'il arrive de tout ceci ? Premièrement , le soleil & la lumière attireront d'une grande distance & étendue les esprits du sang qui sont sur la jarretiere. Et la chaleur modérée du foyer qui agit doucement sur la composition (qui revient à la même chose , comme si l'on portoit le tout sec en sa poche , pour lui faire sentir la chaleur tempérée du corps) fait pousser en dehors ces atômes , comme l'eau qui s'amasse en rond en la filtration , &

pousse ce qui monte , pour le faire aller plus vîte & plus aisément , & les fait dilater & se filtrer , & ainsi marcher eux - mêmes bien loin dans l'air , pour aider ainsi à l'attraction du soleil & de la lumiere. Seconde-ment , les esprits du vitriol incorporé avec le sang , ne peuvent manquer de faire le même voyage avec les atômes de ce sang. Tiercement , la main blessée expire & exhale cependant continuellement abondance d'esprits chauds & ignés , qui débordent comme une riviere hors de la blessure enflâmée ; ce qui ne se peut faire que la playe n'attire conséquemment l'air qui lui est le plus proche. Quatrièmement , cet air attire d'un autre air le plus prochain ; & celui - ci encore d'autre ; & ainsi se fait un courant d'air attiré , tout autour de la blessure. Cinquièmement , avec cet air viennent enfin les atômes & esprits.

du sang & du vitriol , lesquels étoient diffus & répandus bien loin dans l'air par l'attraction qu'en avoit faite la lumière ou le soleil. Et même , peut-être que dès le commencement , l'orbe ou sphere de ces atômes & esprits , s'étendoit dans cette grande distance sans avoir besoin de l'attraction de l'air ou de la lumière pour les y faire venir. Sixièmement , ces atômes de sang , trouvant leur propre source & la racine originaire d'où ils venoient , s'arrêtent & s'attachent-là , & rentrent ainsi dans leurs lits naturels , & demeures primitives : au lieu que l'autre air n'est que passager , & s'évapore , aussi-tôt qu'il vient ; comme quand il est emporté par la cheminée , aussitôt qu'il est attiré dans la chambre par la porte. Septièmement , les atômes du sang , s'étant joints inséparablement avec les esprits vitrioliques , tant ceux-là que ceux-ci

s'imbibent conjointement ensemble dans tous les recoins , fibres , & orifices des veines qui se trouvent découvertes dans la playe du Malade ; confortent cette playe , & enfin la guérissent imperceptiblement. Or , pour sçavoir pourquoi un tel effet ou guérison arrive si heureusement , il faut examiner la nature du vitriol. Il est composé de deux parties ; l'une fixe , l'autre volatile. La fixe qui est son sel , est âcre , mordicante , & en quelque degré caustique. La volatile est anodine , douce , balsamique , & astringente : & c'est pour cela qu'on se sert du vitriol , comme d'un souverain remède dans les collyres pour les inflammations des yeux ; & quand ils sont corrodés & comme écorchés d'une humeur ou de fluxion âcre & brulante ; & de même dans les injections , où il guérit bientôt les excoriations , & dans les meilleurs em-

plâtres , pour étancher le sang & incarner les playes. Mais ceux qui sçavent tirer l'huile douce du vitriol qui est sa pure partie volatile , sçavent qu'il n'y a point en toute la nature un baume qui soit pareil à cette huile. Car ce baume ou huile douce , guérit en très-peu de tems toutes sortes de blessures qui ne sont pas mortelles ; il guérit & consolide les veines rompues de la poitrine , & jusques aux ulcères des poulmons ; maladie incurable sans ce baume. Or c'est cette partie volatile du vitriol qui est emportée seule par le soleil , le grand Distillateur de la nature , & qui par son moyen se dilate dans l'air , & que la blessure ou la partie lésée attire & incorpore avec son sang , avec ses humeurs , & avec ses esprits ; & cela étant , on ne peut attendre autre effet de ce vitriol volatil , sinon qu'il ferme les veines , qu'il arrête

le sang, & qui en peu de tems il guérissè la playe.

La méthode & manière primitive de se servir de ce remède Sympathique , étoit de prendre seulement du vitriol , même le plus commun , comme il venoit des Droguistes , sans aucune préparation , ou addition quelconque , & le faire dissoudre dans de l'eau de fontaine ou plutôt de pluie , en telle quantité qu'y trempant du fer poli , (par exemple un couteau) il sorte tout chargé de couleur , comme s'il étoit changé en cuivre ; & dans cette eau on mettoit tremper quelque linge du sang de la blessure qu'on vouloit guérir , si le linge étoit sec ; mais s'il étoit encore frais & humide du sang , il ne falloit que le sou-poudrer avec de la poudre délicate de semblable vitriol ; en sorte que cette poudre s'incorporât & imbibât dans le sang encore humide , & garder l'un

ou l'autre en lieu tempéré ; sçavoir la poudre , en une boîte dans la pochette , & l'eau (qui n'admet point cette commodité) en quelque chambre où la chaleur soit modérée ; & à chaque fois que l'on met une nouvelle eau vitriolique ou nouvelle poudre à nouveau linge ou autre étoffe ensanglantée , la personne sentoit nouveau soulagement ; comme si alors sa playe avoit été effectivement pansée par quelque souverain médicament ; & pour ce sujet l'on réitéroit cette façon de panser soir & matin. Mais maintenant la plûpart de ceux qui se servent de ce remède de Sympathie , font diligence d'avoir du vitriol romain ou de cypre , puis ils le calcinent à blancheur au soleil , & outre cela aucuns y ajoutent de la gomme Adraganthe. *Facile est inventis addere.* Pour moi , j'ai vû d'aussi grands & merveilleux effets du seul vitriol

de dix-huit deniers la livre ; comme de la poudre qu'on prépare aujourd'hui plus cherement. Toutesfois je ne blâme point la présente pratique. Au contraire je la loue ; car la raison l'appuye. Premièrement, il semble que le plus pur & le meilleur vitriol doit faire les meilleurs effets. Secondement, il semble que la calcination modérée, comme est celle du soleil, ôte l'humidité superflue du vitriol, laquelle ne fait que l'affoiblir, & même cette calcination ne touche aucunement à ce qui en est bon : comme qui feroit cuire un bouillon claire jusques à ce qu'il devienne gelée ou consommée, il le rendroit plus nourrissant. Troisièmement, il semble que l'exposition qu'on fait du vitriol au soleil pour l'y calciner, rend ses esprits plus disposés à être emportés dans l'air par le soleil, quand il en est besoin. Car on ne peut pas douter que

quelque partie de ce feu æthéré des rayons solaires, ne s'incorpore avec le vitriol, (comme on voit à l'œil, en calcinant l'antimoine par un miroir ardent : car il augmente beaucoup de son poids, quasi de la moitié) & en ce cas la partie de cette substance lumineuse qui demeure dans le vitriol ainsi calciné, sera fort disposée à être enlevée en l'air par semblable lumière & rayons solaires : comme nous voyons que pour faire qu'une pompe attire mieux l'eau d'un puits, on y jette premièrement un peu d'eau par en haut : or la lumière enlevant facilement cette substance qui lui est connaturelle, elle enlève quant & quant plus aisément ce qui est incorporé avec icelle. Quatrièmement, ces rayons solaires, corporifiés avec le vitriol, lui peuvent communiquer encore quelque vertu plus excellente qu'elle n'avoit : com-

me nous voyons que l'antimoine calciné au soleil deviendrait, de poison qu'il étoit auparavant, un très-souverain & balsamique médicament, & un très-excellent corroboratif de la nature. Cinquièmement, la gomme Adraganthe ayant une faculté glutinante, & étant au reste très-innocente, peut aider à consolider plutôt la playe.

Je pourrois, Messieurs, ajouter à ce que je viens de vous dire, plusieurs très-importantes considérations touchant la forme & l'essence du vitriol : dont la substance est si noble, & l'origine si admirable, qu'on peut avec bonne raison dire que c'est un des plus excellens corps que la nature ait produit. Les Chymistes nous assurent que ce n'est autre chose qu'une corporification de l'esprit universel qui anime & perfectionne tout ce qui est mystère en ce monde sublunaire, le-

quel est abondamment attiré par un aimant approprié ; par le moyen duquel j'ai moi-même en peu de tems, par la seule exposition d'icelui à l'air, fait attraction de plus de dix fois son poids d'un vitriol céleste , merveilleux en pureté & vertu : privilège qui n'a été donné qu'à lui , & au pur salpêtre vierge. Mais pour anatomiser comme il faudroit la nature de ce transcendant individu (qu'on peut néanmoins dire en quelque façon universel , & fondamental à tous corps) il seroit requis un discours beaucoup plus ample que tout ce que je vous ai encore dit ; mais comme je vous ai déjà entretenu si long-tems , ce me seroit une extrême indiscretion d'abuser de votre bonté, (qui m'avez écouté jusques ici avec tant de patience & d'attention.) Si j'entreprendois d'entrer en nouvelle matière , ou m'embarquer en nouvel-

les questions. C'est pourquoi remettant cela à une autrefois , (quand il vous plaira me l'ordonner) & revenant pour le présent à la considération générale de cette cure, j'acheverai ce discours, après que je vous aurai dit deux ou trois mots qui ne sont pas de peu d'importance , pour confirmation de tout ce que j'ai ci-devant avancé. Je vous ai déduit les causes merveilleuses des grands effets de cette Poudre de Sympathie , dès leur première racine ; ces causes fondamentales sont tellement enchaînées l'une à l'autre , qu'il semble qu'il n'y ait point entr'elles aucun défaut ni interruption dans toute leur suite : mais nous serions encore fortifiés dans la croyance de leur vertu & efficace , & que ce sont elles qui produisent véritablement l'effet de tant de belles cures , nous considérons que lorsqu'on pratique quelque changement en l'une de ces causes

causes ou en toutes ensemble , nous voyons & appercevons incontinent un effet tout différent du premier. Si je n'avois jamais vu une montre ou horloge , je serois bien surpris & étonné de voir une main ou aiguille marquer régulièrement les heures sur la platine du cadran ; & qu'elle se tourne & fait sa ronde entiere toutes les douze heures , sans que je voye rien qui pousse cette aiguille. Mais si je regarde de l'autre côté , je vois des roues , des ressorts & des contre-poids qui sont en continuel mouvement : ce qu'ayant considéré , je soupçonne incontinent que ces roues sont la cause du mouvement ou tournoyement de l'aiguille ; quoique je ne puisse pas discerner ni reconnoître comment ces roues mouvantes font mouvoir l'aiguille du cadran , à cause de la platine qui est entre ces deux. Je raisonne donc ainsi en moi-même , disant

que tout effet doit nécessairement avoir une cause ; & que tout corps remué , doit aussi recevoir par nécessité son mouvement de quelque autre corps qui le touche. Or je ne vois point d'autres corps qui fassent mouvoir & tourner l'éguille du cadran , que les roues : partant je suis fortement persuadé que ce sont elles qui font tourner l'éguille. Mais après que j'aurai arrêté le mouvement de quelque une de ces roues , ou ôté le contre-poids , & que d'abord je vois que l'éguille s'arrête tout court : & qu'en remettant le contre-poids , ou laissant en liberté la roue arrêtée , l'éguille retourne immédiatement à son train ordinaire ; & que faisant aller plus vite quelque roue avec mon doigt , ou que chargeant le contre-poids , l'éguille se hâte & s'avance à proportion plus qu'elle ne faisoit : alors je suis convaincu & entièrement satisfait ; &

je conclus absolument que ces roues, ou contre poids sont la véritable cause du mouvement de l'éguille; de même, si empêchant l'action de quelqu'une des causes que j'ai établies pour le véritable fondement de la Poudre de Sympathie, j'altère, retarde, ou empêche la guérison de la playe: je puis conclure hardiment que les causes susdites sont les légitimes & véritables, & qu'il n'en faut point chercher d'autres. Examinons donc notre affaire par ce biais-là. J'ai dit que la lumière emportant ces atômes de vitriol, & de sang, & les dilatant à une grande étendue dans l'air, la playe les attire, & est d'abord soulagée, & puis ensuite guérie par les esprits du vitriol, qui est balsamique. Mais si vous mettez le bassin ou la Poudre avec le linge taché du sang, dans une armoire faite dans une muraille en quelque coin d'une chambre froide, ou en une cave

là, où la lumière ne donne jamais, & d'où l'air ne sort point, (& partant est corrompu, & sent le relant.) En ce cas là, la playe ne sentira aucun amandement, ni aucun effet de cette poudre : & le même arrivera, si ayant mis en quelque coin le bassin ou la poudre, vous les couvrez avec beaucoup de couvertures épaisses, étouffantes & spongieuses, qui imbibent les atômes qui en pourroient sortir, & qui retiennent la lumière, & les rayons qui y entrent, & qui s'y arrêtent, & s'y perdent. Aussi si vous laissez congeler en glace l'eau vitriolée où le linge est trempé, le Blessé sentira au commencement un grand froid à sa playe ; mais quand le tout est glacé, il ne sentira ni bien ni mal ; d'autant que ce froid congelant constipe les pores de l'eau, laquelle ne laisse point alors transpirer ou sortir les esprits. Si on lave le linge taché en vinaigre, ou

lessive (qui par leur acrimonie pénétrante emportent tous les esprits du sang) devant que de lui appliquer le vitriol , il ne fera aucun effet : mais si l'on ne le lave que d'eau simple , il ne laissera pas de faire quelque chose , (car elle n'en emporte pas tant) néanmoins l'effet n'en sera pas si grand , comme si le linge n'avoit point été lavé du tout : car alors il est plein de tous les esprits du sang. La même cure se fait , appliquant le remède à l'épée qui a blessé la personne ; si n'est que l'épée ait été fort chauffée au feu ; car il feroit évaporer tous les esprits du sang ; ce qui rendroit l'épée inhabile pour cette cure ; & voici la raison pourquoi l'on peut panser l'épée , c'est que les esprits subtils du sang pénètrent dans la substance de la lame de l'épée , jusques à l'étendue que la lame a été portée dans le corps du Blessé , & ils

font-là leur résidence ; sans que rien les en puisse chasser , excepté comme j'ai dit , le feu. Pour preuve de quoi , tenez-là sur un réchaud de feu modéré , & vous verrez sortir du côté de la lame opposé au feu , une petite humidité qui ressemble à la tache que l'haleine fait sur un miroir ou sur la même lame polie : & si vous la regardez à travers quelque verre qui grossit beaucoup les objets , vous verrez que cette rosée d'esprits consiste en de petites bulles ou vessies enflées. Et quand une fois elles seront évaporées entièrement , vous n'en verrez plus sur cette épée , si elle n'étoit poussée de nouveau dans quelque corps vivant , ni même dès le commencement vous ne les verrez autre part , que précisément sur la partie de la lame qui est entrée dans la playe. Cette subtile pénétration de ces esprits dans le dur acier , aide à la croyance de l'entrée

de semblables esprits dans la peau d'une femme grosse , comme je vous avois promis , (en traitant le sixième principe) de remarquer en son lieu. Or donc pendant que ces esprits sont dans l'épée , elle servira à guérir le blessé : mais après que le feu les a une fois chassés , le remède appliqué à cette épée ne fera rien du tout : de plus , si quelque chaleur violente accompagne ces atômes , elle enflâme la blessure ; mais le sel commun y peut remédier , l'humidité de l'eau humecte la playe , & le froid cause le frisson à la personne blessée. Pour confirmer toutes ces particularités , je vous pourrois dire plusieurs notables histoires ; mais j'ai déjà trop exercé votre patience , & partant je n'en ferai point ici de mention : mais je m'offre d'en entretenir en particulier ceux de cette digne assemblée , qui

pourroient avoir la curiosité de les entendre.

Je finis donc , Messieurs , en vous représentant que tout ce mystere se gouverne par voye & circonstances naturelles ; quoique par des esprits & ressorts très-subtils. Il me semble que mon discours vous a assez évidemment montré , qu'en cette cure il n'est pas besoin d'admettre une action par un agent distant du patient. Je vous ai tracé une réelle communication de l'un à l'autre , à sçavoir d'une substance balsamique qui se mêle corporellement avec la playe. C'est une chétive lâcheté & petitesse de cœur , & une crasse ignorance d'entendement , de prétendre quelque effet de magie ou de charme , & de limiter toutes les actions de la nature à la grossiereté de nos sens , quand nous n'avons pas
suffisamment

suffisamment considéré ni examiné les causes & principes sur lesquels il convient fonder notre jugement. Il n'est pas besoin d'avoir recours à un démon ou à un Ange pour cette difficulté : *Nec Deus interfit , nisi dignus vindice nodus inciderit !*

Voilà, MONSIEUR, le discours que je vous avois promis touchant la guérison des playes par la Poudre de Sympathie ; j'ai cru que vous ne seriez pas fâché de lire cet Ouvrage , qui fût prononcé en une célèbre assemblée par le Chevalier Digby , Chancelier de la Reine de la Grande Bretagne. Ce discours qui fut imprimé à Paris l'an 1658. comme je vous l'ai déjà dit , ne se trouve

266 *Poudre Sympathique.*

pas aisément , & il est fort recherché des Curieux.

J'ai l'honneur d'être ,
MONSIEUR ,

Votre très - humble
& très - obéissant
Serviteur , DIONIS.



A P P R O B A T I O N S.

JE soussigné Docteur - Régent de la Faculté de Médecine en l'Université de Paris , nommé par ladite Faculté pour examiner une Lettre écrite par M. DIONIS , notre Confrere , au sujet de *la Poudre Sympathique pour faire suer* , certifie que je n'y ai rien trouvé qui en puisse empêcher l'impression , & que cet Ecrit fait sentir au Public qu'un véritable Médecin , loin d'être jaloux du titre de seul Possesseur d'un Remède , se fait un devoir d'en publier hautement la composition & la manière de s'en servir. A Paris ce premier Juin 1746.

Signé , M E R Y.

NOUS soussignés Docteurs-Régens de la Faculté de Médecine en l'Université de Paris , nommés par ladite Faculté pour examiner une Lettre , au sujet de la *Poudre Sympathique pour faire suer* , écrite par M. DIONIS , Docteur-Régent de la même Faculté , certifions n'y avoir rien trouvé qui en empêche l'impression , & que cet Ecrit est d'autant plus utile au Public , qu'en lui apprenant la composition d'un Remède , dont on peut retirer beaucoup d'utilités dans plusieurs maladies , on empêche les Charlatans de s'en prévaloir & d'en abuser. FAIT à Paris ce premier Juin 1746.

Signés, DE LA RIVIERE , FERRET.

V'J les Approbations de Messieurs MERY , LA RIVIERE , & FERRET , Docteurs-Régens de la Faculté de Médecine en l'Université de Paris , & commis par elle à l'examen d'une Lettre écrite par M. DIONIS , aussi Docteur-Régent de la même Faculté , au sujet d'une *Poudre qui fait suer par sympathie* , de laquelle il donne la composition au Public , je consens pour la Faculté qu'elle soit imprimée. A Paris ce deuxième Juin 1746.

Signé, G. J. DE LEPINE, Doyen de la Faculté de Médecine en l'Université de Paris.

Approbation du Censeur Royal.

J'AI lû par ordre de Monseigneur le Chancelier, *Une Lettre de M. Dionis, Docteur-Régent en Médecine, approuvée par la Faculté, sur une Poudre Sympathique pour faire suer* ; je crois qu'on peut en permettre une seconde édition pour ceux qui ne connoissent point la première, ni l'observation donnée sur le même Remède par M. Thieullier, notre Confrere, & imprimée en 1747. à la suite du quatrième Volume de ses Consultations. Comme M. Dionis ne donne dans cette Lettre qu'une simple recette, je pense qu'il est prudent, si l'on veut tirer quelque'avantage de ce Remède, de s'instruire sur les précautions qu'exige son usage, & sur les cas dans lesquels il pourroit être contraire par l'Observation de M. le Thieullier qui est fondée sur les principes les plus surs de la bonne Médecine. Quant au discours prononcé par M. le Chevalier Digby, qui est à la suite de cette Lettre, il m'a paru conforme à l'édition de 1658. & le Public le verra sans doute avec plaisir. A Paris ce 24. Juin 1749.

Signé, POISSONNIER.

PRIVILEGE DU ROI.

LOUIS, PAR LA GRACE DE DIEU, ROI DE FRANCE ET DE NAVARRÉ, A nos amez & féaux Conseillers les Gens tenans nos

Cours de Parlement, Maîtres des Requêtes ordinaires de notre Hôtel, Grand-Conseil, Prevôt de Paris, Baillis, Sénéchaux, leurs Lieutenans Civils & autres nrs Justiciers qu'il appartiendra; SALUT: Notre amé P. G. Les MerCIER, Imprimeur & Libraire à Paris, ancien Adjoint de sa Communauté, Nous a fait exposer qu'il desireroit imprimer & donner au public un Livre qui a pour titre : *Discours sur la Poudre de Sympathie, du Chevalier Digby, avec une Dissertation & une Lettre de M. Dionis*, s'il Nous plaisoit lui accorder nos Lettres de Permission pour ce nécessaires. A CES CAUSES, voulant favorablement traiter l'Exposant, Nous lui avons permis & permettons par ces Présentes, d'imprimer ledit Livre en un ou plusieurs volumes, autant de fois que bon lui semblera, & de le vendre, faire vendre & débiter par tout notre Royaume, pendant le tems de trois années consécutives, à compter du jour de la date des Présentes. Faisons défenses à tous Libraires & Imprimeurs, & autres personnes, de quelque qualité & condition qu'elles soient, d'en introduire d'impression étrangère dans aucun lieu de notre obéissance: à la charge que ces Présentes seront enregistrées tout au long sur le Registre de la Communauté des Libraires & Imprimeurs de Paris, dans trois mois de la date d'icelles; que l'impression dudit Livre sera faite dans notre Royaume, & non ailleurs, en bon papier & beaux caractères, conformément à la feuille imprimée & attachée pour modèle sous le Contre-scel des Présentes; que l'Impétrant se conformera en tout aux Réglemens de la Librairie, & notamment à celui du 10 Avril 1725, & qu'avant de les exposer en vente, l'Imprimé qui aura

servi de Copie à l'impression dudit Livre, sera remis dans le même état où l'approbation y aura été donnée, es mains de notre très-cher & féal Chevalier le Sieur D'AGUESSEAU, Chancelier de France, Commandeur de nos Ordres, & qu'il en sera ensuite remis deux Exemplaires dans notre Bibliothèque publique, un dans celle de notre Château du Louvre, & un dans celle de notre très-cher & féal Chevalier le Sieur DAGUESSEAU, Chancelier de France, le tout à peine de nullité des Présentes. Du contenu desquelles vous mandons & enjoignons de faire jouir ledit Exposé & les ayans cause, pleinement & paisiblement, sans souffrir qu'il leur soit fait aucun trouble ou empêchement. Voulons qu'à la Copie des Présentes, qui sera imprimée tout au long au commencement ou à la fin dudit Livre, foi soit ajoutée comme à l'Original : Commandons au premier notre Huissier ou Sergent sur ce requis, de faire pour l'exécution d'icelles tous actes requis & nécessaires, sans demander autre permission, & nonobstant clameur de Haro, Charte Normande, & Lettres à ce contraires : CAR tel est notre plaisir. DONNE' à Paris le quatrième jour du mois de Juillet, l'an de grace mil sept cent quarante-neuf, & de notre Règne le trente-quatrième. Par le Roi en son Conseil.

Signé, SAINSON.

Registré sur le Registre XII. de la Chambre Royale des Libraires & Imprimeurs de Paris, N^o. 201. fol. 188. conformément aux anciens Réglemens confirmés par celui du 28 Février 1723. A Paris le quinze Juillet mil sept cent quarante-neuf.

Signé, G. CAVELIER, Syndic.

ANT
1319962

